
3 1761 07956228 6

Lucien DESCAVES

LE CALVAIRE

d'Héloïse Pajadou

avec 3 eaux-fortes

par COURTRY, LE RAT et MILIUS



A BRUXELLES
chez Henry KISTEMAECKERS, *éditeur*
65, rue des Palais, 65

1883

LE CALVAIRE

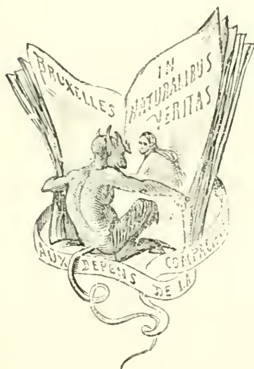
D'HÉLOISE PAJADOU

Lucien DESCAVES

LE CALVAIRE
d'Héloïse Pajadou

avec 3 eaux-fortes

par COURTRY, LE RAT et MILIUS



A BRUXELLES
chez HENRY KISTEMAECKERS, *éditeur*
65, rue des Palais, 65

1883



A

ALPHONSE DESCAVES

MON PÈRE



LE CALVAIRE

D'HÉLOISE PAJADOU

I

Il la poursuivait depuis huit jours, lui parlait dans le cou derrière les portes, l'attendait blotti dans les acculs de la blanchisserie. Le premier jour qu'elle y travailla il la voulut. Ses bras nus, très blancs, l'allumaient. Mais la fille, qui se laissait embrasser les poignets et la nuque, refusait ses lèvres opiniâtrement. En

traversant un couloir, brusquement, elle sentait des agrippements hardis qui la dépoitraillaient. Elle criait : Non! finissait toujours par se dégager, soit qu'elle lui coulât entre les doigts, soit que la mère Vaillant, toujours à l'affût, mît entre son gendre et l'ouvrière sa chair débordante et ses yeux fouilleurs.

A la fin, Pajadou se fâcha. Fallait qu'il l'eût ou c'était pas un homme! Alors il l'attendit, le soir, dans une chambre où l'on entassait le linge, avant le triage, et où les ouvrières s'attifaient en partant.

Léontine arriva, molle et lasse. Des gouttelettes de sueur, comme de fines têtes d'épingles, luisaient sur sa gorge.

Pajadou avait saisi la femme par les poignets. Elle, n'étant point étonnée qu'il fût-là, le regardait froidement, mais avec un recul de tout le corps.

— J'te veux, dit-il, impérativement cette fois.

Une résolution têtue lui pinçait les yeux : Tu comprends! j'suis l'patron, alors j'peux vous flanquer toutes à la porte. N'en manque pas d'ouvrières qui ne demanderaient pas mieux que d'y passer! Y en a deux qui m'ont résisté... des cruches! Elles ont déguerpi, ça n'a pas traîné!

En parlant à la fille, il convoitait sa chair de

garce puissante aux cheveux lourds, moites de sueur, et il la désirait âprement malgré des imperfections : le nez très gros, les lèvres épaisses, avec les trous noirs de deux brèches dans l'arcade dentaire. Les pommettes, sous des yeux glauques, étaient criblées de taches rousses très nettes sur sa peau pâle de blonde fadasse.

Pajadou l'étreignit. Elle défaillit, s'affala sous sa poussée brutale, le dos enfoncé, perdu dans du linge.

La nuit tombait; des renflements ondulaient par toute la pièce et l'ombre des paquets pêle-mêle charbonnait sur le mur des profils de ventres énormes.

Depuis une minute, la mère Vaillant était sur le seuil, les yeux rapetissés, cherchant à voir dans la nuit.

Pajadou aperçut sa belle-mère, et, calmé subitement, sans humilité d'écolier pris en faute, il passa devant elle et sortit, désireux d'éviter une scène, laissant la grosse femme interdite de tant d'audace.

Mais tout de suite elle eut sa revanche. Deux gifles retentirent et Léontine fila, reconduite avec des poussées et des mots crus.

La fille expulsée, la mère Vaillant s'arrêta, toute secouée, les poings sur les hanches. Une

hésitation la prenait. Dirait-elle l'histoire à sa fille? Non, conclut-elle, c'te bête d'Héloïse se mangerait encore les sangs!

Pajadou, d'une fenêtre du second étage, regardait avec un rire muet Léontine plantée au milieu de la cour, tapotant ses jupes et jouant de la croupe comme un chien mouillé après l'ondée.





II

Héloïse Vaillant avait épousé Pajadou un an après la mort du père Vaillant, qui tenait avec sa femme une blanchisserie à Cachan. La mère et la fille avaient compris tout de suite qu'elles ne pourraient supporter, seules, les charges qui leur incombaient; la présence d'un homme dans la maison était indispensable.

Comme la clientèle était excellente et la position des Vaillant susceptible de s'améliorer encore, les prétendants à la main d'Héloïse ne manquèrent pas. Mais la jeune fille surprit tout le monde, et sa mère plus que personne, en choisissant un garçon qu'on employait à la

blanchisserie, Etienne Pajadou. Il était de treize ans plus âgé que sa femme, point beau et jouissait, dans le pays, d'une réputation de juponnier fini. Pour sûr, il avait enjolé cette belle brune de vingt-deux ans, avec ses longs yeux noirs très doux, sa poitrine grasse, son visage frais de vierge chaste. On se demanda longtemps comment avait manœuvré, en cette occurrence, ce gaillard qui se vantait de n'avoir jamais « foutu un sou aux femmes » et de les posséder toutes pour peu qu'il se donnât la peine de les appeler. Ces capitulations promptes avaient lieu d'étonner quiconque connaissait l'homme. Tel il était le jour de son mariage, à peu près tel le retrouvait Héloïse après dix ans de cohabitation. Trapu, bas sur pattes, de taille moyenne pourtant, étant tout en buste, il avait un cou de bœuf, des attaches solides, et malgré une apparence torpide, une grande force musculaire.

Le mariage, une vie régulière, avaient accentué l'empâtement auquel les traits étaient naturellement enclins. Maintenant, toute la face présentait une bouffissure violâtre et les joues, élargies, amincissaient les yeux jusqu'à n'en plus faire que deux barres gris-bleu, luisantes. Les favoris maigres grisonnaient, ainsi que les cheveux, et les lèvres soigneusement

rasées, épaisses et humides, avaient, aux commissures, ces baves mousseuses dont les gens prognathes sont quelquefois affligés.

En l'espace de cinq ans, Pajadou fit quatre enfants à sa femme. Ce furent, malgré les fatigues de la maternité, les meilleures années de la vie à deux d'Héloïse.

Etourdi par un coup de fortune inespéré, Pajadou, la première ivresse dissipée, examina froidement sa situation. Il n'était pas entré de plain-pied dans la blanchisserie, il s'en rendit compte au bout de quelques jours. La mère Vaillant paraissait décidée à lui disputer la position, d'où elle le dominait forte de son autorité ancienne, qu'elle ne voulait pas abdiquer. Cette grosse femme, très vivante, très remuante malgré ses hanches roulantes et ses seins lourds, avait plutôt subi qu'accepté le mari de sa fille. Il fallait un homme à la maison, c'était indiscutable, mais encore eût-elle désiré le choisir de pâte tendre, malléable, disposé à subir une couvaison lente.

C'eût été sa chose, son aide, un aide qu'elle s'adjoignait à regret et que, seuls, les événements lui auraient imposé.

Dès le début, Pajadou et sa belle-mère furent ennemis irréconciliables; seulement Pajadou, en convive qui arrive tard, se dissimula,

observa, fut circonspect. Il vit que la patronne ne se laisserait pas facilement circonvenir et il se fit patelin, s'efflaça avec une finauderie sournoise. Parbleu! il savait bien que la mère Vaillant ne l'accepterait jamais carrément, aussi était-ce plutôt l'entourage, sa femme d'abord, les ouvriers et les voisins qu'il s'efforçait de gagner.

Il affectait non point des airs de parvenu pétant sec, mais une bonhomie doucereuse et tenace qui désarmait. Il travaillait comme un simple ouvrier, mais désirant avant tout qu'on prît l'habitude d'avoir affaire à lui, il obtint d'aller reporter le linge aux clients, tous les lundis.

Sa femme lui fut tout de suite acquise; il eut sur elle un ascendant inéluctable, qui devait faire pencher la balance du côté du mari, au cas probable d'une discussion avec sa belle-mère. Peu à peu, sans éclat, sans coups d'audace, il mettait les atouts dans son jeu. Maintenant tout le pays était de son bord : un garçon si doux, si obligeant; pas capable de faire du mal à une mouche! Même des histoires de coureur de filles qu'on mettait sur son compte étaient abandonnées comme des anciennetés fastidieuses.

Mais ce fut à l'issue des dernières couches

d'Héloïse, qu'il s'implanta véritablement dans la blanchisserie. On l'appela : patron, et l'autorité de la mère Vaillant en fut définitivement amoindrie. Elle n'était plus que l'ancienne, une gueularde dont la nature en dehors avait pour contraste tout indiqué la mellifluité onctueuse de son gendre.

Elle ne s'avoua pas vaincue. Sa rancœur sourde nourrie de griefs trop vagues n'attendait qu'une occasion pour s'affirmer péremptoirement. Aux compliments que des gens bénins lui faisaient de Pajadou, la mère Vaillant répondait par des hochements de tête dubitatifs. A quelques intimes elle confiait même qu'elle avait connu des particuliers dont la sucrerie apparente était du fier jésuitisme. D'ailleurs, on verrait bien !

La réserve des premiers jours faisait place à une méfiance haineuse, d'instinct. Les intérêts communs les rapprochaient seuls ; les demandes et les réponses, comme de fines lames bien trempées, cliquetaient avec un bruit sec et clair ; et leurs bouches soufflaient du froid et de l'amer.

La mère Vaillant eut plus d'une révolte ! Elle avait été, de fait, la maîtresse à la blanchisserie pendant dix ans ; elle avait porté la culotte, ravalé son mari, commandé, plié le

personnel à ses fantaisies, et voilà qu'un intrus s'introduisait chez elle avec de belles idées d'améliorations, un plan de réformes dont la base était l'emploi de la vapeur dans une mesure plus large et l'adoption d'un nouveau modèle d'essoreuses.

La blanchisseuse se rabattit sur sa fille, dans l'espoir qu'elle lui fournirait matière à reproches, motif à haine. Héloïse resta muette avec une tristesse douce, qu'on ne pouvait pas même prendre pour de la résignation.

Ses quatre accouchements successifs l'avaient épuisée, vieillie prématurément Le croup lui avait enlevé les deux aînés de ses enfants, et c'était miracle qu'elle-même eût réchappé d'une péritonite que ses dernières couches avaient déterminée.

Elle sortit de cette maladie, pâle et maigre, les joues fanées, la poitrine plate, le dos arrondi dans un affaissement de tout le corps, une lassitude qui lui déjetait la taille.

Elle comprit, au lendemain de son mariage, la haine jalouse qui divisait ses proches et une pensée de dédommagement, une délicatesse que son mari ne comprit pas, lui fit adopter une humilité, un plat-ventre de chien docile comme palliatif à l'humeur hargneuse de sa mère.

Pajadou vit immédiatement tout le parti

qu'il pouvait tirer de cette soumission, enfin il acheva d'être éclairé sur les sentiments intimes de sa femme après une scène violente où, dans un accès de colère, le seul qu'on eût à lui reprocher, il avait failli tuer un ouvrier.

Héloïse fut frappée, moins du nouvel aspect sous lequel Pajadou lui apparaissait, que du scandale qu'une pareille scène pouvait entraîner. Elle avait en haine tout ce qui appelait l'attention sur eux, tout ce qui, dans leur vie, prêtait aux commentaires. Elle craignait par-dessus tout les cancans et les papotages qui déshabillent une femme, trahissent les secrets du chez soi et notent les torsions de reins dans l'alcôve. Elle accordait l'effacement de sa vie avec l'effacement de sa personne et rêvait une intimité à portes closes, un coin où rien du dehors n'entrât.

Pajadou, quand il tint dans sa main tous ces fils conducteurs, fut le maître à la blanchisserie. Il travailla moins, sans souci des deux femmes attelées à une rude besogne et bûchant sans trêve. Enfin, comme les affaires prenaient de l'extension, il alla à Paris deux fois par semaine avec la voiture, le lundi et le vendredi.



III

Un jour qu'elle allait faire une course à Paris, la mère Vaillant se trouva, en tramway, à côté de Madame Ledieu, une vieille cliente qui avait souvent tenu Héloïse sur ses genoux quand, encore gamine, elle accompagnait son père dans sa tournée du lundi.

Soudainement, Madame Ledieu avait retiré sa pratique aux blanchisseurs. Elle donnait, pour expliquer sa décision, des raisons vagues, disait Pajadou qui, un soir, en rentrant, avait apporté cette nouvelle. C'était une perte. Madame Ledieu, une jolie petite vieille, très pieuse, était dame patronnesse de toutes les œu-

vres de charité de son arrondissement. Sa recommandation avait ouvert à la mère Vaillant les portes des sacristies et l'avait fait agréer dans deux pensionnats de jeunes filles et dans un asile de vieillards.

La défection de la bonne dame entraîna le départ des curés et des maîtresses de pension. La mère Vaillant, que ce procédé avait vexée, ne paraissait point disposée à lier conversation avec son ancienne cliente, mais Madame Ledieu alla s'asseoir auprès d'elle s'enquérant gracieusement de l'état de leur santé à tous. Elle avait une jolie voix de tête caressante et musicale, qui faisait dire qu'elle vous aurait arraché l'aveu de péchés non commis.

La mère Vaillant, qui s'était d'abord montrée poliment réservée, s'abandonna, sembla prendre intérêt aux histoires de la sainte dame. Elle était toujours très occupée par les visites aux pauvres, aux malades, aux nourrices; oui, aux nourrices! La Société protectrice des enfants du premier âge avait sollicité son concours. Alors, c'étaient des dérangements à n'en plus finir. Justement elle venait de payer, de ses beaux deniers, des petits bonnets pour les mignons de ces cheres nounous. Et elle exhiba toute une lingerie, des brassières, des bavettes et les fameux bonnets dont elle coiffait sa main

fermée. Ces attifets amenèrent la mère Vaillant à parler de la rupture de leurs relations.

Ah! ça, pourquoi ne leur confiait-elle plus son linge?

Madame Ledieu feignit une grande surprise.

— Comment! votre gendre ne vous a pas dit?...

— Ben oui, des pauvres gens à qui vous voulez faire gagner quelques sous, mais c'est pas la bonne raison...

— Si, vraiment.

— Auriez-vous à vous plaindre de nous? On ne vous a jamais rendu le linge en mauvais état; on ne le garde pas longtemps.

— Mais non.

Madame Ledieu, sérieuse maintenant, baissait les yeux, enveloppait ses layettes lentement.

— Y a quéque chose que vous ne dites pas pour sûr, reprit la blanchisseuse, s'entêtant.

Madame Ledieu s'était levée; elle descendait là. Et la mère Vaillant la suivit, comprenant que la petite vieille ne voulait point parler dans le tramway.

Sur le trottoir, après un silence de deux minutes, madame Ledieu, mise en demeure de s'expliquer, s'exécuta.

— Eh! bien, je vais vous dire...

Alors posément, cherchant des mots congrus, sans embarras pourtant, elle raconta que, rentrant chez elle à l'improviste, un lundi, en plein midi, elle avait trouvé Pajadou couché avec la bonne.

— Dans ma chambre, sur mon lit! Vous comprenez! j'ai mis la fille à la porte et j'ai dit à votre gendre que, désormais, je me passerais de ses services. Là, entre nous, pouvais-je faire autrement?

La mère Vaillant devint toute blanche, puis écarlate l'instant après. Elle suffoquait, ne trouvant pas un mot à répondre.

D'ailleurs, madame Ledieu, le fait constaté, en tirait mille conséquences.

— Vous devez comprendre, disait-elle, que nos relations sont devenues impossibles. Oh! je le regrette infiniment; je vous plains, vous et Héloïse... Mais mon devoir, la prudence, me conseillaient d'avertir ces demoiselles du pensionnat... Oh! à mots couverts! Dame! il aurait pu se passer, chez elles, une scène du genre de celle que j'ai surprise. Voyez-vous le scandale! Hé! votre gendre est, paraît-il, contumier du fait... Oh! je n'affirme rien... On m'a dit qu'une cuisinière... mais ce sont des cancans! C'est tout de même bien contrariant pour vous!

Et sa jolie voix était une caresse qui s'efforçait d'adoucir l'amertume des révélations. Elle s'en servait à merveille de cette voix, atténuait la hardiesse de certains mots par des notes de flûte qui allaient à l'âme.

Madame Ledieu s'arrêta, rue Denfert-Rochereau, à la porte d'un couvent. Mais avant d'y rentrer elle conclut.

— Vous ne m'en voulez pas, dites? Oh! c'est très, très malheureux! Chacun porte sa croix en ce monde!... Nous avons tous notre calvaire auquel nous montons.

Elle mettait des larmes dans sa voix, la mouillait d'une sensibilité contenue, et une jolie moue lui fronçait les lèvres. Puis, tout d'un coup, changeant de ton :

— Surtout ne mêlez pas mon nom à toute cette affaire. Je ne voulais rien dire. J'ai les cancans en horreur!

Elle modula un : Au revoir, chère dame! dans les notes élevées et passa, souriante et mignarde, devant le portier qui lui ôtait sa casquette.





IV

Quand la mère Vaillant rentra chez elle, ses courses faites, les mille idées qui s'embrouillaient dans sa tête la laissaient indécise sur le choix d'une ligne de conduite.

Elle avait prise sur son gendre! C'était sa pensée dominante, le cri de victoire qui lui bourdonnait aux oreilles. Elle en oubliait l'injure faite à sa fille, le préjudice qui pouvait résulter pour la maison de la débauche du patron, et tous les griefs qu'elle amassait convergeaient au même but : convaincre Pajadou d'ingérance, le reléguer au second plan, ressaisir enfin cette autorité qui lui échappait.

Seulement, devait-elle mettre Héloïse dans le secret des amours de son mari?

Elle était bonne femme au fond et adorait sa fille, mais d'une façon particulière.

Elle avait l'enveloppe épineuse, le geste bourru ; elle aimait comme elle parlait, comme elle marchait, — rudement. Elle dégageait le bruit comme certaines femmes dégagent l'amour. Des chosettes, des détails puérils prenaient une importance extraordinaire par la vie exhubérante qu'elle mettait alentour. Le moindre de ses mouvements trahissait un besoin de dépenser des forces vives de femme pléthorique.

Il n'était pas jusqu'à ses silences qui ne devinssent bruyants par la façon dont elle agitait les bras, tournait la tête, s'asseyait.

Elle eût donné ses yeux pour qu'Héloïse fût heureuse et des rages l'étranglaient à la voir si calme avec sa figure blanche, ses gestes mesurés, sa tranquillité douce. Alors la mère Vaillant disait volontiers que « c'était tout son père! — de la cire molle, pas de caractère ! »

Par exemple, elle reconnaissait également qu'Héloïse tenait de sa mère une âpreté têtue au travail, une honnêteté inflexible, et pardessus tout le désir de conserver la maison — la maison du père, — débout et intacte!

Héloïse repassait du linge, au rez de chaussée, quand la mère Vaillant rentra. Elle se laissa tomber sur une chaise avec un geignement et de suite le silence se fit, mais un de ces silences menaçants, comme, seule, la mère Vaillant savait en ménager.

Les bandeaux plats de la repasseuse luisaient, et par un baillement de la camisole, un coin de chair moite entrevu palpitait. De temps à autre, elle approchait le fer de sa joue. Mais l'attitude de sa mère l'inquiétait ; elle demanda : Qu'est-ce qu'il y a encore ? — Y a, répliqua la mère Vaillant, que les femelles sont des dindes de s'esquinter le tempérament pendant que le mâle cocoricote en ville !

Héloïse, les cils battants, ne comprenait pas.

L'autre reprit : — V'là, quand on reste enfermée ainsi des semaines, on ne sait pas... Si tu savais !...

Héloïse cette fois avait interrompu son travail.

Elle posa son fer et regardant sa mère, sans éclat, elle souffla : Si je te disais que je sais ?

Mais, debout, les poings aux hanches, le cou tendu, la blanchisseuse doutait. — Tu sais qu'il te trompe ? cria-t-elle, se trahissant sans y penser.

Héloïse répondit, la voix baissée tout d'un coup.

Oui, elle les avait surpris en train de s'embrasser derrière une porte.

— Surpris!... qui?... A son tour, la mère Vaillant embrouillait les deux histoires, celle qu'elle savait et celle qu'elle prévoyait.

Héloïse avait repris son fer et continuait, les yeux fixés sur sa table à repasser :

— Je m'en doutais depuis longtemps, depuis ma péritonite, qui m'a alitée pendant deux mois. Quand j'ai pu me lever, j'ai bien remarqué qu'il était toujours fourré dans les jupes de la grande rousse, de c't' effrontée putain de fille... ça ne pouvait pas finir autrement!

La mère Vaillant était outrée du calme avec lequel sa fille contait ces choses.

Elle gronda :— Alors, c'est la grande rousse? Ah! bien, attends!...

Mais comme elle atteignait la porte, ses seins énormes roulant furieusement secoués dans son corsage, Héloïse l'arrêta d'un battement de cils. — Pas de scène, je t'en prie, murmura-t-elle ; demain tout le pays saura que Pajadou couche avec ses ouvrières.

Du coup, la grosse femme éclata. Sa colère s'accroissait d'un dépit: comment n'avait-elle

pas, la fureteuse, découvert cette liaison à deux pas d'elle, sous son toit?

Elle se soulagea, cria : Canaille! canaille! canaille! On lui avait bien dit, d'ailleurs, ce qu'était Pajadou : un putassier, pas autre chose! Ah! elle savait bien que le mariage ne le corrigerait pas ; c'était dans le sang!

Héloïse protesta, plaidant l'entraînement, une provocation continuelle de la fille...

Alors la mère Vaillant s'oublia, confondit les deux histoires, excitée par la contradiction.

— Bien oui, dit-elle, je t'abandonne celle-là. Et les autres? La bonne de Madame Ledieu, et la cuisinière, et les garces qu'on ne sait pas! C'est-y elles aussi qui l'ont enlevé, hein?

Héloïse répétait machinalement; Madame Ledieu... la cuisinière... sans comprendre, mais devinant vaguement. Sa mère l'étourdissait. Elle allait, venait, roulait, donnait des coups de poing sur la table avec des exclamations sifflantes. — C'est du propre! Et tu l'excuses!

J't'ai pas dit, au fait...

Alors elle raconta d'une voix tremblante, mais assourdie, la scène dont elle tenait l'histoire de Madame Ledieu. Mais l'instant d'après une colère furieuse la reprit Elle cria:

— Veux-tu savoir ? Ben, y nous mettra tous sur la paille, aussi vrai que j'te l'dis !

Héloïse eut une défaillance. Des barres, comme celles qui, sur les images, figurent les éclairs, zigzaguaient devant ses yeux, et elle dut s'accoter contre le mur pour ne point tomber.

Les deux femmes se turent, une paix subite les endormait dans une lâcheté bienheureuse, un découragement amollissant.

Héloïse s'était rassise. Ainsi cette honte domestique qu'elle connaissait, qu'elle pouvait toucher du doigt et qu'elle avait, par pudeur, gardée au fond d'elle-même, enfermée à triple tour, cette saleté transpirait au dehors, courait les rues ! Elle passait à côté de l'offense, allait droit au scandale et à ses conséquences probables : une défection des clients entraînant la ruine de la blanchisserie. Elle n'était pas une bourgeoise, une mijaurée se lamentant sur la trahison de son mari, cherchant des piéges et des interventions pour l'arracher aux bras des filles ! Que demandait-elle à son homme, maintenant que la somme de fidélité qu'on en pouvait exiger lui était connue ? Est-ce qu'elle s'était lancée à travers ses amours de la blanchisserie ? Les lui avait-elle reprochés ? Non pas ; elle avait espéré, en fermant les yeux sur

ses liaisons avec les ouvrières, le dégoûter des noces de la rue, crapuleuses et compromettantes. Et voilà que des clients le trouvaient dans leur lit avec des bonnes !

La mère Vaillant demanda soudain : — Veux-tu que je lui parle !

— Non, répondit Héloïse ; demain, nous verrons.

— Demain ! Tu es bien la fille de ton père ! Pas ça de volonté !

Héloïse eut un geste suppliant qui signifiait : Ah ! si vous me harcelez tous !...

Toute remuée, elle avait une respiration pénible et des yeux d'aveugle. Elle ne remarqua point le départ de sa mère, mais soudain une dispute éclata au-dessus d'elle. Le mot : garce ! garce ! que la mère Vaillant jetait à plein gosier, dominait le tumulte.

Héloïse, quittant son travail, s'engagea dans l'escalier, où les phrases lui arrivaient plus distinctes. Pajadou et sa belle-mère donnaient de furieux coups de gueule. La blanchisseuse venait de gifler la grande rousse en lui criant de ne plus reficher les pattes dans la maison, et Pajadou n'admettait pas qu'on renvoyât les ouvrières sans le consulter. Qui était le maître ? Lui ou elle ? Il se contenait pourtant ; il prenait le parti de s'en aller pour éviter une scène,

mais d'un mot sa belle-mère l'arrêta : — Eh bien ! c'est ça, allez retrouver votre guenon rousse!

Elle lui jeta la phrase dans le dos, rageusement. Pajadou s'était retourné ; il hésita, puis, se voyant seul à seule, il eut une brusque colère, à voix sifflante, il se découvrit. Oui, il avait couché avec la rousse. Après? C'était pas la première, ni la dernière non plus, et ceux que ça fâcherait viendraient le lui dire!...

— Je crois que Madame Ledieu s'est chargée de la commission, répliqua la mère Vaillant.

Il eut un léger sursaut et reprit, méprisant :

— Madame Ledieu? Cette ratichonne! Une punaise à lit de curé!

Après ces deux coups de boutoir, la blanchisseuse pensait qu'une pointe de sentiment aurait bon air.

— Vous devriez être honteux, dit-elle, apaisée, honteux de mener une vie pareille devant vos enfants et votre femme!

Sa femme! Ce mot l'exaspéra. — C'est elle qui vous envoie, hein?

Il pinça les yeux méchamment, heureux de se venger sur la fille des coups droits de la mère. — Dites à Héloïse que je vais chercher dehors ce que je ne trouve pas chez moi! J'suis pas encore vidé, moi... J'suis pas d'bois comme vot' fille, savez-vous? Nous couchons

ensemble pour la frime; elle sent la vieille femme!

Il sortit. La blanchisseuse lui cria : Jésuite! Mais comme elle se disposait à le suivre, elle vit Héloïse qui, cachée au fond du corridor, n'avait pas perdu un mot de leur conversation. Les deux femmes mirent toutes leurs angoisses, toute leur désespérance dans le regard qu'elles échangèrent. La mère Vaillant eut un bel élan de tendresse maternelle, un de ces rares écroulements qui la crevaient, lui tiraient un fleuve des yeux et lui faisaient sauter la poitrine à coups brusques, à sanglots bruyants! C'était encore une façon de dépenser sa vie débordante.

Pendant une heure, un vieil amour pour l'enfant qu'il y avait derrière la femme mal mariée et larmoyante, bousculait les rancœurs amassées, perçait quand même. Elle saisit Héloïse à pleins bras ; et elle lui embrassait les cheveux, pleurait dans son cou. Soudainement elle la couvrit de son corps, s'efforçant de lui boucher les oreilles, afin qu'elle n'entendit pas Pajadou qui sifflait un air dans la cour.





V

A dater de cette scène, la vie à la blanchisserie fut pour les deux femmes une inquiétude, un éveil de tous les instants. La mère Vaillant, comme pour se punir de n'avoir pas, la première, percé à jour les ruses de son gendre, organisa un espionnage en règle, un harcèlement sans trêve. Elle roulait autour de Pajadou avec des yeux furieux, un souffle de machine et le vent de ses jupes en coup de balai. Il la trouvait partout, dans les combles, à la cave, au séchoir, à l'atelier et ce filage muet l'exaspérait comme une menace de danger dont un ennemi retarde l'effet pour prolonger le plaisir âpre de la vengeance. Jamais elle

ne s'attaquait à Pajadou directement, mais elle claquait les filles qui sortaient chaudes encore et rouges de ses bras !

C'étaient alors des batailles sourdes, des prises aux cheveux, des coups d'ongles et de becs terribles !

La fille n'en restait pas moins à la blanchisserie, jusqu'à ce que le patron eut tiré de ses charmes toutes les jouissances qu'il s'était promises.

Le Pajadou intime avait jeté le masque, mais au dehors ou bien à la blanchisserie devant des étrangers, l'homme se transformait avec une souplesse féline. C'était un bon enfant à paupières lourdes, la face bouffie, ensommeillée, un inoffensif parlant avec mesure, caressant ses enfants, saluant sa femme d'un mot aimable.

Héloïse, avec une pénétration profonde, une connaissance secrète de son mari, une observation muette et enveloppante, était la seule qui pût dire, rien qu'à voir Pajadou, quelle femme il convoitait. Devant cette femme, il se peletonnait, avec des yeux mi-clos de chat lascif, une atonie de la face, le jeu des paupières des gens que l'éclat d'un lustre aveugle. Et il séchait ses lèvres à petits coups de langue, replié sur lui-même, confit dans une quiétude qui lui élargissait les joues.

Héloïse, sous un air de détachement résigné, souffrait mille morts. Cette femme de trente-deux ans avait un corps de duégne, ridé des pieds au front. Quand elle suspendait, à de rares moments de repos, le travail de bête qui assourdissait sa douleur, endormait son mal, c'était pour s'enquérir des remarques dont elle croyait qu'ils faisaient l'objet dans le pays.

Elle fut malade pendant deux jours en apprenant qu'une ouvrière, la maîtresse de Pajadou, avait conté l'histoire de ses amours un peu partout, de dépit que son amant l'eût quittée.

Ce cancan venant corroborer certains bruits, que les méchantes langues avaient répandus, causa un étonnement dans la commune.

Comment! monsieur Pajadou!

C'était maintenant monsieur Pajadou, patron.

Le maître de la blanchisserie avait tué le trousseur de filles, le cavalier seul irrésistible des anciens bals de la fête. Alors il retourna chez le marchand de vin, qu'il avait un peu délaissé depuis son mariage. Il appelait les passants à l'heure de la verte, payait une tournée. Adroitement il manœuvrait pour que les femmes fissent le sujet de la conversation, et, assis sur un coin de table, avec des sous-entendus finauds il en arrivait à raconter lui-même sa liaison,

avec la fille qui avait bavardé. Mon Dieu, oui ; il n'en faisait pas mystère! Quoi! il n'avait pas dit son dernier mot, — heureusement! D'ailleurs c'était, le sang; le sang l'avait toujours gêné!

On ne pouvait vraiment tenir rigueur à un homme qui se livrait ainsi, confessait ses légers coups de canif dans le contrat. Et même on riait quand il insinuait que sa femme, — oh! une brave et bonne femme! — toujours malade, de sang pauvre, se dérobait aux devoirs du mariage, dont ses appétits d'homme solide réclamaient l'observation stricte.

Il contait ces choses posément, lâchait un mot cru pour faire image et aider à la compréhension de la confidence. Et les rieurs étant de son côté, il avait aisément gain de cause. Toutes les femmes furent pour lui. Elles détestaient Héloïse et sa mère, des taupes qui ne voisinaient jamais. Une blanchisseuse, longue et plate, fit même cette remarque: que bien des femmes s'estimeraient heureuses d'être mariées avec un tel mâle!

Alors Pajadou, fort de l'appui qu'il trouvait au dehors en payant d'audace, posséda toutes ses ouvrières. Il avait deux maîtresses à la fois, bouleversait le travail pour en jouir. Il avait pris un second garçon et ne travaillait plus,

bornant ses fonctions à une seule surveillance qui autorisait les flânes, les chuchotements, le pelotage derrière les portes.

A Paris, où il allait deux fois par semaine, il emmenait un petit garçon qui gardait la voiture pendant sa visite aux clients. Héloïse interrogea le gamin. Elle apprit que Pajadou restait souvent une heure dans une maison de la rue Grétry, en face de l'Opéra-Comique. Elle consulta les livres. Ils n'avaient pour clients, dans cette rue, que les dames Josèphe, trois femmes seules, sans profession. Héloïse ne crut pas devoir questionner l'enfant davantage, mais un soir au dîner, elle risqua une observation :

— Tu sais que les Josèphe doivent 80 francs ?

Pajadou, interpellé, répondit :

— Ah !... Rien ne presse ! Elles paieront, parbleu !

Héloïse n'insista pas ; elle demanda simplement à sa mère, le lendemain, qui étaient ces dames. La bonne femme ne savait pas ; des clientes amenées par Pajadou, sans doute.

Maintenant, la vie pour Héloïse devenait intolérable entre son mari et sa mère. Elle redoutait surtout l'heure du repas qui les réunissait autour de la table. Tous mangeaient sans parler, gravement. Mais la mère Vaillant avait une physionomie d'une mobilité si expres-

sive, elle trouvait de telles intonations pour demander du pain, avec accompagnement de coups d'œil fulgurants, que souvent Héloïse, repoussant son assiette, écœurée, demeurait les yeux au plafond, pleins de rêve. Ou bien elle disait à sa mère : Je t'en prie, change de figure, tu me coupes l'appétit !

Alors la grosse femme se levait, la bouche tordue ! C'est bon ! Du moment que je te gêne ! Elle emportait son couvert et, dans la cuisine, achevait de dîner sur un coin de table. Mais un bourdonnement continu, un bougonnement obsédant de vieille femme têtue, perçait les murs comme un refrain qu'un orgue a moulu et qui chante dans la tête longtemps après qu'on l'a entendu.





VI

Pajadou, depuis quelque temps, se donnait des journées entières de congé. Outre les voyages forcés du lundi et du vendredi, il allait à Paris tout à coup, dans l'après-midi, sans rien dire. Léontine, qu'il avait alors pour maîtresse à la blanchisserie, s'étonnait que leurs amours, à peine nées, fussent ainsi interrompues. Héloïse, très inquiète, flairait une nouvelle tuile. La mère Vaillant, sur des indications vagues, avait fait deux voyages à Paris, sans résultat. Enfin elle usa d'un subterfuge pour s'introduire naturellement chez les dames Josèphe. Elle leur reporta elle-même une camisole qu'elle avait retirée à dessein du paquet

de linge rendu par Pajadou. Elle fut reçue par une vieille femme à tire-bouchons gris et à peignoir ramagé. Une autre femme plus jeune, en peignoir aussi, mais tout blanc, à manches très courtes, entrebailla une porte, montra sa tête ébouriffée et disparut en criant : Te dérange pas, c'est personne !

La mère Vaillant, fort bien reçue d'ailleurs, ne remarqua, dans la seule pièce où elle fut introduite, qu'une image encadrée représentant un cygne énorme, le bec voluptueusement coulé entre les seins nus d'une femme vautrée. Mais dans la rue, en levant la tête, la blanchisseuse aperçut à une fenêtre une jeune femme, sa troisième cliente, sans doute, qui cousait. Elle portait, comme un drapeau, une de ces longues camisoles, appelées matinées, et jetait au trottoir, fréquemment, de longs regards qui enfilaient toute la rue de Marivaux, jusqu'à l'angle de l'Opéra-Comique.

Un soir, en rentrant, Pajadou se coucha et demanda qu'on fît venir le médecin. Les deux femmes ne furent pas admises à la consultation qu'il donna au blanchisseur. Pajadou garda le lit pendant deux mois. Des boutons poignaient, en couronne, sur son front ; des cheveux tombaient. On vint le voir et on le plaignait d'autant qu'il geignait à chaque mouvement qu'il

faisait, parlant d'un effort qu'il avait attrapé en déchargeant des paquets de linge. Le médecin appelait son mal une... une hernie... Ah ! pas de médicaments, pas de drogues, des bandages, voilà tout !

Aussi bien les tables n'étaient pas encombrées de fioles et de produits pharmaceutiques, — devant les visiteurs du moins. Mais Pajadou qui, en réalité, suivait un régime, faisait préparer à Paris les ordonnances du médecin et les observait à la lettre, mais à portes closes, sans que personne s'en doutât.

Un détail avait frappé Héloïse. Son mari, au début de sa maladie demanda de but en blanc : Les Josèphe ont-elles payé ?

Non, elles n'avaient pas payé. Il s'emporta, jura, les traita de garces qu'on devrait foutre en prison... ou ailleurs ! Mais il regretta tout de suite cette addition à sa phrase et, pour donner le change sur son allure équivoque, il ajouta que « ses moyens ne lui permettaient pas de perdre ainsi quatre-vingts francs. » Enfin, un lundi, la mère Vaillant, qui faisait la tournée de son gendre, rapporta la réponse de ces dames : Que Monsieur Pajadou vienne lui-même, nous nous arrangerons ensemble ! Il ne répliqua rien et n'en reparla plus.

Son inquiétude des premiers jours, dissipée

par le médecin, renaissait à certains moments. Alors les paroles d'un ami qui avait mené avec lui la vie de garçon lui revenaient en mémoire. Toi, disait l'ami en lui tapant familièrement sur le ventre, un peu bas, c'est par ce boyau-là que tu te videras!

A la fin du deuxième mois, il entra en pleine convalescence. Il se levait, restait assis devant la fenêtre des journées entières, s'ennuyant ferme. Enfin, guéri, il put vaquer à ses affaires. Et ses cheveux repoussaient avec un crespèlement qu'ils n'avaient pas avant sa maladie.

Il sortit peu, d'abord, rangea sa vie. Aux avances de Léontine, il opposa une froideur oublieuse qui la déconcerta. Dépitée, elle s'absentait maintenant plusieurs jours de suite. Héloïse en était venue à se réjouir de cette maladie, qui semblait lui rendre son homme corrigé. Aussi n'osa-t-elle profiter des absences de son ouvrière pour la renvoyer, de peur qu'un éclat ne rejetât le patron aux bras de la fille, en attirant à nouveau son attention sur elle.

Elle fit bien. Un samedi soir, Léontine vint elle-même au devant de son désir.

— J'm'en vas, réglez-moi!

Héloïse, heureuse au fond, crut devoir feindre une surprise.

— J'm'en vas, quoi! payez-moi, dit l'ouvrière.

Elle s'en alla sans dire adieu, sans chercher à voir Pajadou. Elle rejoignit, le soir tombant, sur la route d'Orléans, un homme coiffé d'une casquette à haute forme qui l'attendait.

Alors, côte à côte, ils s'enfoncèrent dans le sombre.





VII

Héloïse eut quelques bons mois. Pajadou semblait avoir fait vœu de continence et la mère Vaillant se relâchait de sa surveillance de chien de garde que rien n'autorisait plus.

Héloïse n'exigea pas de son mari qu'il retravaillât immédiatement ; il se pouvait faire, pensait-elle, que le frottement journalier aux ouvrières vînt encore fouetter sa chair et son sang dans toute la force du terme. Pajadou put donc se livrer à la quiétude de ce qu'il appelait un repos réparateur. Il y gagna une habitude de désœuvrement et de bien-être égoïste parfaitement en harmonie avec son

tempérament et des projets anciennement formés.

Héloïse, après une rude journée de travail, aimait à venir s'asseoir dans la cour, qui formait un carré long séparant la maison principale, ayant sa façade sur la rue, des ateliers construits à l'opposite. Son enfance heureuse s'était écoulée là. Elle accrochait un souvenir à chacun de ces trois étages, au rez-de-chaussée où se triait le linge et où les ouvrières le repassaient, puis, au-dessus, dans les chambres qu'ils habitaient; dans le grenier enfin, formant un vaste séchoir qu'elle adorait et qui était bien la physionomie de la maison avec ses fenêtres sans croisées, ses larges poutres, où pendaient et couraient des cordes minces, et ses perches allongeant dans le vide, entre les fenêtres, leurs bras maigres de squelette.

Elle revivait ses heures d'école, voyant encore la bonne sœur récitant le : *Je vous salue, Marie...* Elle rentrait à la blanchisserie, donnait un coup d'œil au hangar, aux pieux soutenant des traverses pour étendre le linge, et courait à l'atelier, qui l'attirait avec ses deux vastes cuviers, le réservoir et la boîte à laver que faisait tourner le cheval. Puis elle revenait, dans la cour, aux cabanes à lapins, et elle avait avec eux, en frisant leurs fines

moustaches, ou avec le chien, ou avec le cheval, des conversations interminables, interprétant leurs étonnements muets, combinant les demandes et les réponses. Quelquefois elle disputait aux poules, qui grattaient l'herbe sale de la cour, une tartine de confitures chancies qu'elle finissait par leur abandonner, les mains déchirées.

C'étaient des heures joyeuses ! Elle avait poussé au soleil dans l'odeur des lessives, et l'âcre parfum des buées chaudes que mettent dans l'air les fumiers en fermentation, le long des terrains de maraîchers.

Sa mère était toujours la même femme derrière laquelle, intimidé par son embonpoint, sa largeur de reins vraiment imposante, s'effaçait, disparaissait, le corps étroit, veule et court, le front bas et le nez en lame de couteau, Monsieur Vaillant, son père.

Héloïse avait encore devant les yeux les effarements du pauvre homme, son air humble de chien battu, vivant dans l'ombre du maître. Jamais une révolte ! Il pliait sous sa femme, comme sous les paquets qu'il portait, — par habitude. C'était cet annulé moralement qui, à son lit de mort, déclarait, les mains de sa femme dans les siennes, que la chère créature l'avait rendu bien heureux !

La blanchisserie restait aux mains des deux femmes. Héloïse revivait la journée tout entière où elle avait remarqué Pajadou parmi les ouvriers; ils échangeaient un regard et elle sentait vaguement que ce regard les liait, les rivait l'un à l'autre, à jamais. Ils ne s'étaient pas adressé une parole pendant quinze jours ; ils évitaient même de se rencontrer. Seulement Pajadou, pour donner un démenti aux insinuations des gens qui faisaient de lui un juponnier dépensant en noces et en tentatives de levages toutes les heures de loisir que lui laissait la blanchisserie, affecta les allures paisibles d'un garçon rangé. Il passait tous les soirs dans la rue, la cigarette aux lèvres, l'air absorbé.

Et derrière une fenêtre du second étage, une ombre glissait, qui disparaissait lorsque Pajadou était hors de vue. Puis un jour, sans préméditation, ils s'étaient trouvés face à face et seuls. Il l'avait prise dans ses bras et serrée longuement sur sa poitrine sans un mot.

Toute autre qu'Héloïse « y aurait passé, » pour employer l'expression de Pajadou ; il la respecta, par calcul, voulant la prendre non quand elle se donnerait mais quand on la lui donnerait.

On la lui donna. Héloïse, maintenant qu'elle

se rappelait la scène qu'elle avait eue avec sa mère, était étonnée d'avoir montré cette fermeté, cette énergie dont elle ne se sentait plus capable aujourd'hui. La mère Vaillant, il est vrai, n'avait consenti au mariage que la main forcée, disait-elle. Informations prises, elle ne pardonnait pas aux trente-cinq ans de Pajadou, les débauches dont elle eut lavé un jeune homme inexpérimenté et curieux.

On avait même, charitablement, signalé à Héloïse plusieurs liaisons que Pajadou avait eues avait des femmes d'Arcueil, mais la jeune fille avait reçu ces confidences et ces avertissements avec le beau dédain de la femme qui se sait présentement aimée. Sa droiture naturelle lui faisait un devoir de n'être pas jalouse du passé de son mari, une flamme morte qu'il enterrait sous les cendres tièdes du mariage sans songer à la rallumer jamais.

Les premières années de ménage avaient été heureuses avec les quatre accouchements qui, malgré leur succession fatigante, étaient encore des joies. Héloïse ne s'était pas aperçue que la maternité la flétrissait, lui fanait le teint. Le travail rendu chaque jour plus âpre par l'extension que prenaient les affaires, les exigences des enfants qu'elle avait nourris, ne lui laissaient pas le loisir de passer des heures

devant la glace à chercher le moyen d'atténuer la griffe des pattes d'oie, les plis précoces du nez, le hâle des joues.

Chez elle, l'âme seule recevait les impressions, ressentait les piqûres et les froissements, l'enveloppe demeurait impénétrable, le masque n'avait pas un froncement, mais sous le masque la chair saignait, criait, bouleversée. L'hostilité sourde qui régnait entre son mari et sa mère l'avait peu inquiétée. Elle pensait que le temps aurait raison de cette rancœur basse et réunirait ces deux ennemis, ces deux forces qui se compléteraient pour la plus grande gloire de la blanchisserie. Car Héloïse sentait bien qu'elle était, entre eux, le bras qui travaille, non la tête qui pense, l'initiative qui décide. Le sang du père coulant dans ses veines avait eu sur son organisation une influence trop grande pour qu'elle pût se soustraire à cette hésitation continuelle, l'amenant à tout accepter sans lutte ou du moins sans défense efficace. Aussi travaillait-elle sans relâche, comme une bête, et c'était pour l'observateur une surprise que ces contrastes : le système physique acceptant vaillamment la bataille de la vie et faisant figure dans la mêlée, et le système moral veule, impuissant, nul ; cette extrême sensibilité du cœur et cet abandon du moi intellectif, en dérive.

Avec la première faute de Pajadou, chez qui l'appétence charnelle devait reprendre le dessus inéluctablement, Héloïse commença de monter au calvaire. Le coup fut violent, mais l'hémorrhagie interne. Elle mit, pour les voisins, un masque à sa douleur, afin d'éviter le scandale et les papotages faisant la tache d'huile. Elle n'avait point lutté, comprenant qu'elle était vaincue d'avance dans ce combat inégal de sa féminéité malléable contre la rouerie expérimentée de Pajadou.

Et c'était à ces choses que rêvait Héloïse, le soir, dans la cour de la blanchisserie. Maintenant que Pajadou lui semblait corrigé, elle se reprenait à espérer. L'âge aidant, la chair calmée, il gardait son rang, et menait entre sa femme et ses enfants la vie familiale.

Un serin, dans une cage pendue au mur, lançait des cui!... cui!.. cui!... perçants, couronnés de roulades et de trilles; un souffle animait des plantes maigres en bordure, derrière une rangée de briques couchées, et une vigne poitrinaire courait au milieu des clous à fortes têtes et des fils de fer tordus sous le zinc des conduites.





VIII

M'sieu Pajadou !... Hé ! patron !

Pajadou se retourna et vit Carniche qui, du seuil de sa porte l'appelait. Le blanchisseur revint sur ses pas.

Carniche était journalier à Gentilly. Il y occupait avec sa femme et sa fille un rez-de-chaussée composé de deux pièces petites, très propres. La première était celle où le ménage travaillait ; on y dressait le soir un lit pour la petite. Dans la seconde chambre couchaient les parents.

Carniche était un type, le type du bûcheur, endurci, têtu, âpre au gain, mais d'une honnêteté stricte. Il ne se donnait pas, par jour,

en dehors des repas, une demi-heure de repos. Il travaillait chez les maraîchers, toute la semaine; le dimanche, les bourgeois l'employaient pour retourner leurs jardins, et à de menus ouvrages. Enfin chez lui, le soir, il faisait des caisses d'emballage pour un confiseur, ou des filets de pèche. Il s'interdisait, comme un passe-temps portant préjudice à ses intérêts, la lecture des journaux et les flânes chez le mastroquet, et il n'admettait pas que sa femme et sa fille restassent devant lui les bras ballants. Madame Carniche était une petite créature pâlotte, humble, effacée, qui faisait des ménages, soignait les malades, gardait les enfants et aidait son mari dans la fabrication des filets. Elle avait une figure résignée, tranquillement triste, où éclataient, comme deux fleurs bleues, des yeux très doux. Mais avec sa bouche édentée, elle paraissait plus vieille que son mari, quoiqu'elle eût trente-six ans à peine.

— Qu'y-a-t-il pour votre service, père Carniche? dit Pajadou en entrant.

Alors, pendant que sa femme allumait la lampe, Carniche conta son affaire. Il avait décidé que leur petite ne retournerait plus à l'école; en l'y envoyant jusqu'à treize ans, il croyait avoir fait son devoir. Bref, il voulait

placer la gamine, quelque part où elle serait bien et où elle apprendrait un métier.

— Chez vous, par exemple, Monsieur Pajadou, comme apprentie...

Sa demande lâchée carrément, Carniche, estimant qu'il avait perdu dix minutes, saisit une poignée de clous qu'il mâchonna, puis, le marteau à la main, frappant à petits coups afin de ne point couvrir sa voix, il continua, en tournant autour d'une caisse :

— Voyez-vous, M'sieu Pajadou, à c' t' heure faut que tout le monde travaille chez nous; la p'tite comme la mère! J'travaille bien, moi! Vous pensez que nous ne pouvons pas la garder à rien faire; c'est pas une bourgeoise. Alors elle en saura toujours assez long pour servir honnêtement ses maîtres et gagner sa vie. J'ai déjà fait crédit d'une année à la mère, qui trouve Reine délicate, pas formée...

Des bêtises! Le travail la développera; faut qu'a travaille!

Mais il aperçut devant lui Madame Carniche rêvant, les yeux noyés...

— T'as rien à faire, femme?

Elle baissa vivement la tête, sans récriminer, et fit trotter ses doigts agiles, qui tremblaient un peu. La porte s'était ouverte, Reine entra.

Elle dit bonjour sans embarras à Pajadou, qu'elle connaissait.

— J'ai pensé, dit Carniche au blanchisseur, j'ai pensé .. enfin, ça vous va-t-il ?

— Vous comprenez, répondit Pajadou, faut que j'en parle à Héloïse, mais je crois bien qu'elle consentira à prendre votre gamine en apprentissage. Il se tourna vers Reine :

— Serais-tu contente de travailler chez nous ?

Elle murmura : Oui, Monsieur.

— Eh! bien, j'arrangerai cela; envoyez-la demain matin à la blanchisserie.

Pajadou s'en allait, les mains croisées dans le dos, lentement.

Carniche avait ressaisi sa caisse ; il regarda Reine plantée devant lui, songeuse, et gronda : Viens ici ! Tiens ! tu vas coller du papier sur cette boîte... ce sera toujours plus utile que de faire de l'œil aux mouches qui dorment !





IX

Le lendemain matin, Madame Carniche accompagna Reine à la blanchisserie. Pajadou était absent, elles furent reçues par Héloïse, que son mari avait avertie.

Reine n'avait pas encore quatorze ans ; elle en paraissait douze à peine. Elle était petite, toute mignonne, d'une joliesse infiniment douce. Ses cheveux très blonds et très fins disparaissaient sous un petit bonnet blanc qui lui couvrait les oreilles. Mais ce qu'elle avait de particulièrement beau, c'était le teint. Sa peau blanche, d'un blanc transparent délicatement rosé, sur lequel ses cils faisaient de l'ombre, lui donnait un visage lumineux : elle

était une gerbe liée par des mains d'enfants qui auraient oublié à dessein, pour fleurir les regards, les yeux en bluets et les lèvres en coquelicots dans la pousse folle des boucles blondes s'échappant du bonnet.

Telle quelle, avec ses jambes de coq, ses bras en lattes et son corps sans lignes arrêtées de l'enfant qui grandit, elle plut tout de suite à Héloïse. Le lendemain, elle entrait à la blanchisserie. Elle venait de Gentilly le matin, en traversant Arcueil. Son père l'accompagnait et venait la chercher le soir; mais il en résulta pour lui une perte de temps assez sensible pour qu'il renonçât à s'arrêter chez Pajadou, avant de rentrer à Gentilly. La petite s'en allait seule alors, quelquefois une ouvrière d'Arcueil la reconduisait.

Un soir, Léontine se présenta à la blanchisserie, disant qu'elle désirait voir la patronne. Reine alla la chercher et laissa les deux femmes seules, sous le hangar.

La fille avait quitté la maison depuis deux mois; Héloïse crut qu'elle venait demander qu'on lui rendît sa place, mais elle fut tout de suite désabusée. Léontine exposa les faits, crânement. Elle était grosse. Le père de son enfant n'était pas loin; cette particularité lui avait donné à penser qu'Héloïse ferait quelque chose

pour elle... Elle n'était pas exigeante. Qu'on la laissât accoucher tranquillement, dans un lit d'hôtel n'importe où, c'est là tout ce qu'elle demandait. Sinon, dame ! la première marche de la porte d'entrée lui servirait de traversin !

Héloïse, frappée, protesta néanmoins :

— Allons donc ! mon mari...

Alors la fille, qui ne s'était pas prononcée catégoriquement, affirma nettement la paternité de Pajadou. On pouvait le questionner. Il ferait beau voir qu'il niât ! Elle ajouta :

— Ce qui est passé est passé ! seulement je ne peux pas accoucher comme une chienne, sur la route, pas vrai ? Je ne travaille plus depuis trois jours et je n'ai pas le sou. Si je ne donne pas d'acompte on me flanque dehors. Ah ! j's'rai forcée d'venir vous demander un lit !

Héloïse était démontée, elle voyait la fille s'installant chez eux, et elle la savait capable de traîner son enfant dans tout le pays en proclamant les liens de parenté qui l'unissaient à Pajadou.

Léontine attendait immobile, sans confusion, avec un aplomb de garce roublarde. Elle était le chat qui retourne froidement la souris ; elle n'avait pas fait effort pour voir le patron ; mais si Héloïse voulait l'appeler, elle était libre !

La fille ne devait pas mentir. Elle poussait devant elle un ventre énorme, et elle avait une figure ravagée, les traits tirés, la peau jaune.

— Combien vous faut-il ! demanda Héloïse.

Léontine répondit : — M'faudrait cinquante francs.

Un mioche c'est des frais ! pas vrai ! et puis une personne naturelle n'accouche pas comme une bête !

Héloïse dit : Attendez. Elle disparut et revint l'instant d'après avec un billet de banque qu'elle donna à la fille ; mais comme celle-ci tournait les talons sans dire adieu, ni merci, la blanchisseuse inquiète la rappela et, sans se douter qu'elle se livrait, lui fit jurer le secret.

— Tiens ! c'te bêtise ! ricana l'ouvrière.

En sortant, elle se croisa avec Pajadou et fit mine de ne l'avoir point vu. Elle rejoignit, dans l'avenue de Cachau, un homme, son amant, qui l'attendait. C'était un nommé Pavanne, un gaillard de trente-cinq ans, laid, grêlé, la moustache en brosse, le nez camard, les yeux vitreux, les cheveux, rares sur le front, ramenés vers les tempes, plats et luisants. Le type du camelot, du mariol, voyou, agile comme un clown, retors comme un policier, avec son rire de singe montrant ses dents gâtées, son boniment de saltimbanque, une dexté-

rité qu'il cachait ainsi que son infernal bagou sous un nonchaloir feint, une voix nazillarde et traînante, un abandon de baguenaudeur.

Il avouait tous les métiers sans en pratiquer un seul. Léontine lui était solidement attachée depuis qu'elle l'avait vu travailler à la fête de Neuilly. Bonneteur émérite, il l'avait empaumée, en lui vidant ses poches gentiment d'abord, ensuite en plumant des oies comme elle que l'imperturbable aplomb du joueur, sa blague féroce, tenaient sous le charme.

Il s'était, ce jour-là, montré généreux. Après avoir dévalisé la fille, comme elle restait plantée devant lui, avec une admiration muette dans les yeux, il lui avait offert la pâtée et le lit. Maintenant, c'était elle qui l'entretenait, aux jours de noire dèche. Si délicat d'ailleurs ! Il n'exigeait pas qu'elle les fît vivre du produit de ses bonnes fortunes de trottoir, un travail honnête et lucratif lui convenait mieux. Il avait ainsi les bénéfices de son emploi, non les charges !

Ils redescendaient tous les deux vers la barrière.

— Elle a aboulé ? demanda Pavanne.

Elle répondit : Oui.

— Cinquante ?

— Cinquante.

Elle vit sa main tendue et elle y glissa le billet.

— Tiens! il te devait bien cela, le dab de ton salé!

Elle répéta : Le père!... le père!... comme si un doute se fût élevé subitement dans son esprit; et elle le regardait avec des yeux d'amoureuse, très bavards.

Mais il se défendit : — T'es bête! Mettons que c'est de lui... Ils casqueront!

Elle demanda : — T'iras à la fête de Nogent, lundi?

— P't'être.

Alors elle promit de l'aller voir travailler. C'était une fantaisie qu'elle se passait souvent. L'effarement des jobards, la façon dont il vous les tondait, la flattaient, lui donnaient une crâne idée de son homme.

Pajadou, qui avait vu sortir Léontine de la blanchisserie, s'informa de ce qu'elle y était venue faire.

— Elle est sans place, dit Héloïse; elle demande qu'on la reprenne.

— Tu as répondu non, j'espère?

— J'ai répondu non.

Ce « j'espère », ainsi détaché, lui semblait la condamnation d'un passé mauvais, la promesse d'un avenir meilleur. Elle sentit une chaleur

qui descendait en elle et la pénétrait d'un grand bien-aise. Ce seul mot avait eu l'efficacité d'un dictame pour fermer la plaie que la folle venait de rouvrir. Puis, n'était-ce pas une blessure déjà ancienne? Et, toute réconfortée, Héloïse se disait qu'elle venait de payer cinquante francs l'enterrement, l'enfouissement à jamais d'un passé dont on n'entendrait plus parler.

Le lendemain, qui était un vendredi, Madame Carniche vint, en cachette, voir sa fille à la blanchisserie.

— Eh bien, Madame Pajadou, êtes-vous contente de la petite? Elle n'est pas encore ben forte à c't'heure...

Timidement, elle insinua que les gros ouvrages l'écraseraient, mineraient sa santé, — et, tout de suite, craignant d'avoir été trop loin, elle ajouta qu'elle était bien tranquille d'ailleurs et que Reine ne pouvait trouver de meilleurs patrons.

Héloïse avait pris l'enfant en amitié. Elle s'amusait de sa candeur tranquille, de ses yeux d'une effronterie chaste.

— Reine est pleine de bonne volonté, dit-elle.

La voiture venait d'entrer dans la cour.

Pajadou était furieux. — Tu sais, Héloïse, cria-t-il, j'ai emmené le petit Gervais pour la

dernière fois. Est-ce que ce crapaud-là, au lieu de garder la voiture pendant que je monte chez les clients, ne s'amuse pas à jouer sur le trottoir avec des voyous! J'ai prévenu son père!

— C'est contrariant, remarqua Héloïse; par qui te feras-tu accompagner?

— Bah! nous avons le temps d'y songer. Tant que je n'aurai trouvé personne autre, Reine viendra avec moi. Tu veux bien, petite?

Elle sauta de joie et dit : Oui, avec des yeux reconnaissants.

Pajadou, pour la forme, consulta Madame Carniche : — Vous n'avez rien à objecter, la mère?

Elle répondit qu'elle était bien heureuse, au contraire, de cette combinaison qui assurait à Reine deux jours de quasi repos par semaine.

— C'est donc convenu, conclut Pajadou; seulement je dois vous prévenir que, au cas où Reine ferait les tournées avec moi, elle serait forcée de coucher ici le lundi. Nous rentrons trop tard pour qu'elle puisse retourner seule chez vous.

La mère Carniche approuva, promit le consentement de son mari et emmena la petite,

que la perspective de ces promenades en voiture ravissait.

Elle se demandait déjà quel nom elle donnerait au cheval.





X

Le lundi et le vendredi étaient les jours que la petite des Carniche préférait. Elle avait eu, à ses premières sorties, mille étonnements, mille menus bonheurs qu'expliquaient la connaissance imparfaite qu'elle avait de Paris, où sa mère la conduisait rarement.

Ç'avaient été : le départ, l'arrêt à l'octroi pour la visite de la voiture, puis la cohue, le grouillement des gens, des bêtes et des choses dans les rues, la gaieté, le mouvement de la foule, les riens qui arrêtent le regard, un moment; puis, ces banalités qui font événement : des soldats sortant de la caserne, deux voitures qui s'accrochent, un cheval mort atten-

dant l'équarisseur au milieu de deux cents personnes, très attentives, se haussant sur la pointe des pieds pour mieux voir.

Reine avait toutes les surprises de la gamine parisienne, quoiqu'elle fût plutôt de la campagne. Un singe grimaçant sur un orgue la laissait béante et charmée. Elle adorait l'instant où Pajadou montait chez les clients. Alors, elle prenait possession de la voiture, étalait sa petite robe sur la banquette et, les mains en croix, restait droite et grave avec un air absorbé de grande personne qui rêve à des choses.

C'était à elle la voiture et les paniers qui s'entassaient à l'arrière, à elle le cheval lourd et tranquille. Quelquefois, elle descendait, se plaçait à la tête de la bête avec l'idée vague qu'elle la faisait respecter. Mais l'heure de la journée qu'elle préférait entre toutes, c'était l'heure du déjeuner. Pajadou la conduisait dans un restaurant de la rue Feydeau.

Le restaurant ! Elle ne le connaissait que par ouï dire et, quand son secret désir d'y manger avait été satisfait, elle s'était demandé si elle ne faisait pas encore, tout éveillée, ce rêve qu'elle avait jugé irréalisable ! Ils se plaçaient près de la porte d'entrée, afin de pouvoir surveiller le cheval et la voiture arrêtés le long

du trottoir. Et Reine enveloppait dans la même déférence, les clients, des gens de bureau habillés de noir, l'air ennuyé, et les garçons qu'elle croyait devoir remercier avec une admiration muette, de longs silences ravis qui lui coupaient l'appétit. Elle rougissait, honteuse, sous les regards des messieurs, ou quand les garçons lui redemandaient le nom d'un plat qu'elle avait murmuré.

Pajadou était très bon pour elle; il lui parlait peu, l'air préoccupé. Elle avait pour lui un respect considérable et craignait toujours de perdre, en lui étant désagréable, le bénéfice de ces bonnes promenades du lundi et du vendredi.

Pajadou, c'était le patron, l'homme tout-puissant qui pouvait d'un mot la renvoyer chez ses parents. Et elle le trouvait très bon, parce qu'il voulait bien la garder.

Le lundi, ils ne rentraient pas à la blanchisserie avant neuf heures et demie. Après le dîner, Héloïse congédiait la petite, à qui elle avait fait un lit, dans une grande chambre, où, l'hiver, fonctionnaient les essoreuses. C'était le moment que Reine appréhendait le plus. Elle frissonnait, seule au fond de la cour, au-dessus de l'atelier, dans cette vaste pièce où, l'été, on étendait un peu de linge, quand le grenier et les séchoirs étaient pleins. Elle se couchait,

fermait les yeux, souhaitant dormir tout de suite. Puis le sommeil tardant à venir elle était prise de peurs subites. Ses somnolences alors, traversées par des fantômes, la terrifiaient. Les longues chemises de femmes semblaient des corps de pendus se balançant au bout des cordes; il y avait des pendus qui se détachaient, marchaient sur elle avec un cliquetis d'os sous l'étoffe flottante... Des choses froides la frôlaient; peu à peu, autour d'elle, toutes ces choses prenaient une forme accentuée : des bras désespérés et mous surgissaient des paniers, des corps décapités roulaient, dansaient la danse infernale devant le lit. Et les mouchoirs comme d'énormes phalènes, les ailes étendues, planaient un moment et s'abattaient sur sa face épeurée... Elle poussait un léger cri, se cachait la tête sous la couverture et finissait par s'endormir, le corps moite et secoué de frissons.





XI

Tu aimes bien les éclairs, je crois, dit Pajadou.

La voiture s'était arrêtée, il en descendit, entra chez un pâtissier et rapporta le gâteau à Reine, surprise. On repartit. Pajadou, ordinairement peu causeur étonnait l'enfant. Elle avait remarqué, après déjeuner, qu'il vidait le carafon d'eau-de-vie, dont il ne prenait qu'un petit verre, habituellement.

Quand ils eurent dépassé les fortifications, il mit le cheval au pas. Il faisait nuit.

— Diable! dix heures, dit Pajadou, qui avait consulté sa montre. Pourvu que nous ayons le temps de rentrer avant l'orage.

Reine eut bonne envie de lui dire, puisqu'il lui tardait d'être arrivé, de fouetter le cheval au lieu de ralentir son allure; mais Pajadou devina l'observation.

— Dommage que le cheval soit fatigué, fit-il.

A la chaleur accablante de la journée, avait succédé un vent âpre, aveuglant, qui ramassait la poussière, la chassait tourbillonnante avec un bruit de feuilles sèches froissées. C'étaient de courts silences pendant lesquels les grelots du cheval sonnaient, puis un formidable coup de balai nettoyait la route, mettait le long des trottoirs des trainées de fumée... En passant devant les fortifications, sur le talus et dans les fossés, des couples couchés sur le ventre se soulevaient, inquiets, songeant au départ. Maintenant des ombres filaient, les croisées claquaient; çà et là, dans la façade des maisons noires, éclatait un carré lumineux.

Il y avait au ciel une course folle de nuages épais qui se pourchassaient, se heurtaient, entraient les uns dans les autres. Soudain, à l'horizon, d'autres nuages massés élevèrent en travers de la route un haut mur sombre.

Reine et Pajadou causaient.

Elle racontait les terreurs de sa mère quand il tonnait; elle se cachait dans la ruelle du lit...

— J'ai connu avant mon mariage, dit le

blanchisseur; j'ai connu une femme qu'un orage faisait tomber en pâmoison, même...

Il coula un regard vers Reine et noya la fin de sa phrase dans un rire muet qui semblait refouler le souvenir de choses que les enfants ne doivent point connaître.

Il y eut un silence; des filles passaient en courant; l'une d'entre elles, s'étant arrêtée, cria :

— Ah! zut! J'ai de la poussière pleins les yeux!

Elle était restée au milieu du trottoir, décoiffée; le vent la troussa et les taches blanches de ses bas piquaient l'ombre. Les autres filles avaient fait halte, l'attendaient plus loin avec des fusées de rires canailles, un dégingandement d'échappées de fabriques.

Pajadou reprit : — Sale temps! On ne pourra pas étendre le linge dans la cour. Sans transition, il ajouta : — Vrai, à nous voir, on nous prendrait pour mari et femme, n'est-ce pas, Reine?

Elle leva les yeux sur lui; sa barbe lui effleura le front et elle baissa vivement la tête, ne le croyant pas si près d'elle.

Ils ne rencontraient plus personne. A leur gauche s'ouvraient bien encore quelques portes de bibines, mal éclairées, lépreuses; mais à

droite, soudain, la ligne des maisons fut interrompue. C'étaient maintenant des champs, des jardins de maraîchers qui, de ce côté, bordaient la route. La masse sombre des fumiers mettait dans l'ombre des renflements tumulaires et le manche d'une fourche plantée au sommet semblait une croix amputée de ses deux bras. Puis, le fort de Montrouge se découpa en silhouette, mais vague, comme écrasé par les nuages, amoindri sous l'aplatissement du ciel bas.

Maintenant ce n'étaient plus que des champs qui bordaient la route, à droite et à gauche.

Deux soldats la traversèrent, devant la voiture, et s'engagèrent dans un petit sentier qui conduisait au fort. Ils marchaient vite, rapetissés à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la nuit ; à la fin, leurs larges dos ne furent plus que deux points noirs qui disparurent à un coude du sentier.

Reine poussa un cri ; elle crut qu'un cahot de la voiture venait de la renverser en arrière. Son bonnet tomba et elle sentit passer sur ses cheveux la chaleur d'une haleine. Pajadou avait lâché les rênes... il était debout devant elle, les mains égarées...

Reine put croire que c'était un écart du cheval, non une chute volontaire qui le jetait à

côté d'elle, dans le fond de la voiture, sur les paquets de linge. Et sa tête perdue lui semblait être l'énorme cloche où s'accrochaient et tintaient continûment les grelots du cheval.





XII

Reine eut à son réveil, le lendemain, le regard vague et stupidement étonné des gens qui cherchent à mettre d'accord, dans leur esprit, les souvenirs de la veille et les rêves de la nuit.

Peu à peu, cependant, ses yeux se dessillaient et les événements de la journée mémorable s'enchaînaient, se déroulaient nettement, aboutissant au cri qu'elle avait poussé en tombant.

Au moment où Pajadou s'était abattu à côté d'elle, il lui avait semblé qu'elle perdait pied, qu'elle était précipitée d'une hauteur vertigineuse. Et le fond de la voiture se dérobait

comme un plancher machiné, avec une traitrise de trappe.

Une voix monta de la cour.

— Va donc réveiller la petite!

Pajadou cria : — J'y vais !

Alors elle s'habilla hâtivement, les mains maladroites. Une pudeur s'éveillait en elle, et, subitement, lui soufflait qu'il ne devait point la trouver couchée, demi nue...

Quand il entra, elle était vêtue, debout.

— Tiens ! t'étais levée ? dit-il.

Elle répondit : — Oui, monsieur.

— Y a pas de monsieur, murmura-t-il. Il la prit dans ses bras, l'embrassa sur les cheveux. Il lui parlait dans l'oreille : Tais-toi, pas d'bêtises, hein !

Ils descendaient.

Au bas de l'escalier, Rose rencontra la patronne et n'osa lever les yeux, de peur qu'on n'y lût sa faute. Une gêne paralysait ses mouvements les plus naturels ; elle avait une honte à marcher devant quelqu'un. Il lui semblait qu'on dût remarquer dans son allure, dans la gaucherie de ses bras ballants, quelque chose d'imprévu, elle ne savait quoi, qui n'y était point la veille. Et elle allait, à pas précipités, enviant les grandes personnes dont les robes longues cachent les pieds. Une ouvrière l'ayant

plaisantée sur la maigreur de ses jambes, elle devint pourpre. Maintenant des mots bêtes, des remarques qu'on faisait tous les jours devant elle, la laissaient confuse, le sang aux pommettes. Chez elle, par bonheur, on se couchait après dîner, un repas bref où l'on causait peu. Elle évitait ainsi les regards qui cherchent les vôtres pour ponctuer une interrogation. Elle éprouva pendant plusieurs jours un embarras extrême devant les ouvrières. Elle se surprenait à jalouser leur force, leur épanouissement de santé et jusqu'à cette belle indifférence qui leur faisait accepter l'homme comme une corvée plus embêtante que les autres, — par habitude ou par intérêt. Il y avait des choses entrevues, et des choses innommées qu'elle désirait ardemment connaître ; des conversations de filles lui donnaient des heures de rêverie, une tension de l'esprit cherchant un sens intime aux phrases, soulevant le voile des mots, doucement, avec à la fois le désir et l'appréhension, la joie et la peur de voir le sous-entendu qu'elle cherchait se dissiper en fumée, sans livrer son secret. Elle trouvait une profondeur à des demandes niaises, un sens occulte à des réponses saugrenues. Elle attendit avec des alternatives de craintes et d'impatiences, le jour où, pour la deuxième

fois, elle devait accompagner Pajadou à Paris. Elle eût voulu qu'un prétexte, une maladie, la retînt à Cachau, et elle sentait les larmes lui monter aux yeux à l'idée que son amant ne l'emmènerait pas.

Il l'emmena le vendredi, puis le lundi, puis tous les vendredis et tous les lundis qui suivirent. Reine glissait au vice insensiblement, avec plus de curiosité que de plaisir. Elle subissait Pajadou avec la pensée que la connaissance de l'homme hâterait le développement de son corps à peine formé, la rendrait semblable à ces filles dont les hanches roulaient librement.

Elle restait maintenant de longues minutes devant la glace à regarder pousser ses seins...

— T'es un peu pâlotte, disait sa mère, ne te fait-on pas trop travailler ? Non ? C'est la croissance, alors !

Elle ne grandissait plus, cependant.

— Tiens-toi donc droite, reprenait madame Carniche, ton dos fait l'arc.

La vérité, c'est que Reine remontait ses épaules étroites croyant, en conscience, se donner une carrure. Elle vivait depuis sa chute dans une torpeur, un ensommeillement de l'être, une mollesse lâche qui la jetait au vice journalier, aux excès sans joie. Mais, dans la honte de ce monstrueux accouplement, elle

gardait un profond respect pour Pajadou, presque de la reconnaissance. Elle l'aimait un peu comme le chien aime le maître, dispensateur des joies et justicier suprême. Il avait sur elle, outre l'ascendant de l'homme qui sait sur la femme qui veut savoir, l'autorité du patron sur l'apprentie, autorité qui, chez la petite, primait toutes les considérations. Aussi bien, logiquement, ce qui l'attachait à Pajadou, en dehors des liens de la chair, devait la courber devant Héloïse, la pénétrer d'une humilité de servante. Elle trouvait, dans la situation qui lui était faite auprès de sa patronne, l'occasion d'affirmer son dévouement et son respect où une garce émérite, une Léontine, n'aurait vu que le plain-pied, le rapprochement familier, qu'établissait entre elle et Héloïse son concubinage avec Pajadou.

Le blanchisseur, tacitement d'accord avec l'enfant, et, d'ailleurs, rendu circonspect par les scènes qui lui rappelaient ses dernières amours, traita Reine, à la blanchisserie, comme une gamine, la gosseline, disaient les ouvrières. Ils semblaient absolument étrangers l'un à l'autre.

Un lundi pourtant, Pajadou quitta sa femme au milieu de la nuit et alla retrouver Reine dans sa chambre. Héloïse, en se levant à quatre

heures, fut surprise de ne point voir son mari à côté d'elle, mais, comme elle ouvrait la fenêtre, elle l'aperçut qui fumait dans la cour.

Jamais il n'est debout si tôt, pensa-t-elle.

Et elle lui en fit la remarque.

— Une colique, dit-il.





XIII

C'était le lundi suivant, vers huit heures.

— Mame Pajadou, y a en bas quéqu'un qui veut vous parler.

Héloïse descendit. Pavanne ôta sa casquette, regarda autour de lui. Personne n'étant aux écoutes, il commença : — V'la, j'suis envoyé par Léontine. Elle a eu son p'tit jeudi dernier. Elle espérait retravailler cette semaine, mais paraît, à c'qu'a dit l'médecin qu'y a une complication, j'sais pas quoi.

Alors elle est sans ressources, vous comprenez ?

Pas le sou !

Héloïse le regarda, méfiante.

Pavanne baissa la voix : — J'ai pas fait d'mander l'patron, pacque...

Héloïse lui donna vingt francs.

— Vrai, c'est pas d'la blague, conclut Pavanne, en empochant l'argent; même elle m'a dit d'vous laisser son adresse pour que vous veniez la voir, ma pauv'voisine. Elle ne veut pas que vous pensiez que c'est des menteries.

Il lui tendit un chiffon de papier et sortit à reculons, en saluant.





XIV

Reine et Pajadou rentraient. Elle descendit de voiture, entra dans la salle à manger et déposa sur un coin du buffet un paquet qu'elle tenait à la main. Mais Pajadou, qui dételait le cheval, appela Reine, l'invita à venir l'aider.

Héloïse, qui mettait le couvert, prit le paquet et le défit machinalement. Il renfermait un pantalon de petite fille roulé.

Reine rentrait.

— C'est à vous ceci ? demanda Héloïse en désignant l'objet réempaqueté à la place où l'enfant l'avait mis.

— Oui, Madame, répondit Reine, devenue subitement toute rouge.

Deux jours après pendant une absence de Pajadou, la mère Vaillant, d'une fenêtre de la chambre où couchait Reine tous les lundis, appela Héloïse, qui traversait la cour.

— Héloïse ! C'que ton mari ne te demandait pas, ce matin, un bouton de manchette qu'il a perdu ?

— Oui.

— Ben, c'est p't'être celui-là. Elle jeta un bouton en os dans le tablier que lui tendait sa fille.

— C'est bien ça, fit Héloïse.

— Ben, j'l'ai trouvé sous l'lit d'la p'tite, en balayant.

Héloïse, saisie, s'était appuyée contre le mur, et elle eut au cœur une douleur aiguë qui lui arracha un léger cri. Brusquement, trois nuages qui étaient, tout à l'heure, à peine trois points noirs à l'horizon, accouraient, se heurtaient et crevaient sur sa tête. Elle revit, en une minute, Pajadou fumant dans la cour, à quatre heures du matin, Reine confuse en reprenant son paquet sur le buffet et la mère Vaillant faisant sa trouvaille sous le lit de l'apprentie. Ces trois faits, qui, en apparence, n'avaient entre eux aucun point de contact,

s'élevaient tout d'un coup dans son esprit, l'emplissaient tout entier, comme un dernier argument réquisitorial, ramassant dans une phrase les charges qui pèsent sur l'accusé, les met habilement en lumière de façon qu'elles entraînent logiquement et implacablement sa condamnation.

— Où vas-tu ? demanda la mère Vaillant à Héloïse, qui sortait.

— J'vas au devant d'eux, répondit-elle avec une indifférence feinte. Mais comme ses enfants voulaient la suivre, elle leur commanda de l'attendre devant la porte de la blanchisserie. Il était neuf heures et demie. Des lumières pâlissaient au rez-de-chaussée des maisons où des repasseuses s'attardaient et derrière les vitres des boutiques où des buveurs riaient, attablés. Elle quitta la grande rue et s'engagea dans la rue des Deux Parcs, au bout de laquelle elle trouva l'avenue de Cachau. Toutes deux étaient absolument désertes, la première bordée à droite et à gauche par les murs de clôture des deux parcs qui lui donnent son nom ; l'avenue s'élargissant entre deux lignes de maisons noires qui s'ouvraient, à droite, à la hauteur du pont du chemin de fer, pour montrer, barrant l'horizon, la masse sombre de l'aqueduc avec ses hautes arcades. Comme elle passait sous le

pont, un roulement sourd l'ébranla et l'instant d'après le train venant de Sceaux s'arrêta à la gare d'Arcueil-Cachau, qu'elle laissait à droite. Alors Héloïse se mit à courir, toute seule dans la nuit, haletante. Elle atteignit ainsi la route d'Orléans et descendit vers la barrière. Des frissons la parcouraient et une envie de pleurer qui lui serrait la gorge depuis le matin lui secouait la poitrine. Les dents claquaient, quoique des gouttes de sueur, grosses comme des larmes, coulassent le long de ses narines jusqu'à ses lèvres. Un bruit de grelots l'arrêta. Et elle reconnut leur voiture, qui tenait le milieu de la route et n'était encore qu'un gros point noir dans la nuit sans lune. Elle quitta le trottoir, alla au-devant de la voiture, le cou tendu, avec circonspection.

Le cheval, les rênes flottantes sur sa croupe, s'avançait d'une allure égale avec un balancement de la tête et du poitrail dans un rythme de roulis. Derrière lui, sur le siége, personne n'était assis... Héloïse eut envie de sauter à la tête du cheval, de monter sur le marche pied, de fouiller la voiture... Une rage la prenait de les crever à coups de talons, à coups de poings, de les tenir la tête basse, le nez dans leur ordure... Puis, devenue folle, elle laissa passer la voiture, s'accrocha à l'arrière. Elle

fouettait sa douleur, l'avivait, la saoulait des soupirs qu'elle entendait de l'autre côté de la mince cloison qui la séparait des deux amants !

Mais déjà Pajadou était sur le siége.

— Encore quelque gamin, fit-il.

Il se pencha hors de la voiture et lança un coup de fouet à grande volée...

Une plainte rompit le silence et, dans la nuit, un corps s'abattit sur les genoux, derrière la voiture.

Pajadou cria : — Mets des gants, voyou !





Ch. Courtry inv. et ...　　Imp. A Salmon.



XV

Dès lors, commença pour Héloïse la montée au calvaire, pénible et lente: la montée avec les stations où elle se meurtrissait les genoux, avec l'écroulement du corps sous le poids de la croix et l'effarement des paupières dans la face larmoyante. Mais la première station fut marquée par une révolte de la chair froissée, du cœur saignant!

Quelques minutes après l'arrivée de Pajadou à la blanchisserie, Héloïse y était rentrée à son tour, les doigts bleuis par le coup de fouet, le front et les cheveux pleins de terre.

Le dîner fut silencieux; mais quand la petite eut quitté la table, Héloïse, avec une autorité

résolue que sa mère ne lui connaissait pas, dit à la vieille blanchisseuse, en lui désignant du geste Pajadou : — Va-t'en ; nous avons à causer ensemble.

Il avait levé la tête pendant que la mère Vaillant s'éloignait. Alors ils restèrent face à face, avec la table desservie entre eux. Héloïse mena l'attaque résolûment, de front. C'était pour elle une bataille décisive, son va-tout. Elle se sentait une énergie extraordinaire. Elle s'était entraînée en revenant, parlant toute seule dans la nuit, les dents serrées, avec de grands gestes menaçants. Il répondrait ceci, parbleu! et encore ceci... D'un mot, elle le clouait au pilori, écrasé, bavant, vaincu!

Elle se leva et, sans préambule, lui jeta ces mots dans la figure : — J'sais tout! Tu couches avec la petite!

Il ne nia pas, conserva un sang-froid magnifique, et dit simplement : — Après?

Après!... Elle avait saisi, par le goulot, la bouteille d'eau-de-vie restée sur la table et elle la brandissait... Puis, soudainement calmée, elle se rassit. — C'est bête, tout ça, causons. Mens pas! Aimes-tu cet enfant-là? Non, c'est pas possible ; tu satisfais un sale désir avec elle comme tu ferais avec la première fille venue... Ça va bien, parce que tu as celle-là sous la

main ; c'est plus commode. Dis donc pas non;... j'te connais !

Il ricana, ce qui la mit hors d'elle.

— Alors, t'faut des enfants à présent ! On ne trouve pas assez de vaches sur les trottoirs. Les parties de jambes en l'air, en ville, ne te suffisent plus ; tu prends des gamines de treize ans parce que t'es las des pourritures qui te flanquent leur mal ! A c't'heure, y t'faut des enfants qui ne sachent pas ce que c'est ? Canaille !

Elle posa ses deux mains sur la table, le buste tendu vers lui et, baissant la voix, elle ajouta : — Veux-tu que j'te dise où ça te conduira ta sale noce ? Au bagne !

— Est-ce que tu aurais l'intention de me dénoncer ? demanda Pajadou.

Elle balbutia : — J'veux... j'veux que tu la quittes, ou je la mets à la porte.

Il dit tranquillement : — Je la suivrai.

— Je préviens les parents...

— Je l'enlève.

— Elle ne te suivra pas...

— Elle me suivra. Il répondait froidement, plein d'assurance, et chacune de ses répliques était un coup de fouet qui arrachait une plainte sourde à Héloïse.

Elle mouilla sa voix, chercha des notes tendres.

Il avait des enfants, des p'tits aussi... Voyons, si, au lieu d'élever des garçons, il élevait des filles et qu'on vînt les lui prendre à quatorze ans, les lui souiller, que dirait-il? Est-ce que c'étaient des amours de son âge?

Il fredonna :

Il est des amours de tout âge
Et des fleurs...

Mais elle s'était levée, il changea de ton.

— Quand tu diras : Je l'ai, je la garde!...

Cette blague cynique fouetta la chair lâche d'Héloïse; frémissante, elle courut à la porte et reprit : — J'appelle! je raconte tout... je fais constater par un médecin .. tout!

Il la rattrapa, mais elle se débattait, sans crier, avec des coups de tête dans la poitrine de son mari, qui cherchait à lui saisir les poignets. Quand sa gorge égratignée saigna sous sa camisole en lambeaux, il lui tenait les deux mains écrasées dans les siennes, alors, il murmura méchamment :

— Appelle si tu veux, nous verrons! Ah! ça, tu ne sais donc pas que tu as tout le pays contre toi ; les hommes, les femmes,... tous! On dira que c'est un complot, une invention de ta mère pour me chasser d'ici, où j'ai pris sa

place! Et le médecin, qu'il vienne! La petite est dépucelée, après? Elle avouera un amant, Pierre ou Paul. Cherche. Ni vu ni connu!... Une enquête? Eh! bien, soit, j'suis arrêté, condamné, foutu! Et tes enfants, t'en parles plus à c't'heure? Des gosses de forçat, j'crois bien!

Il la repoussa : Tu n'appelles pas? Non. Alors ne fais pas la méchante, ou je file demain avec Reine et vous ne nous revoyez plus.

Elle pleurait maintenant, disait : — Enfin, qu'est-ce que tu me reproches?

Il répondit : — Crois-tu que je m'amuse avec toi? J'ai dû, pendant cinq ans, pied à pied, minute à minute, prendre possession de votre boîte, où ta mère m'avait reçu comme un voleur. Aujourd'hui je suis le maître, je m'offre du bon temps!

— Bien oui, continuait Héloïse, mais il y a des filles pour ça, pour s'amuser. Est-ce que jamais, quand tu prenais tes maîtresses à la blanchisserie, je t'en ai fait reproche? Mais cette petite! Est-ce que tout ne se découvre pas, un jour? Elle a des parents ; c'est le bagne, quoi!

Il se leva, visiblement agacé : — T'as fini?

Elle cria, crânement : — Non!

Il ouvrit la porte : — Alors je vais la rejoindre!

Mais Héloïse l'avait prévenu ; elle traversa la cour et alla retrouver Reine dans sa chambre, au-dessus de l'atelier, pendant que Pajadou, qui désirait simplement que la scène eût une fin, rentrait dans la salle à manger.

Bien sûr, la petite était restée aux écoutes, après dîner! car, quoiqu'elle fût partie depuis une demi-heure, elle se mettait seulement au lit et n'avait pas encore éteint sa bougie quand Héloïse entra.

Elle alla droit au lit de l'enfant, se faisant tout de suite très douce dans la crainte d'épeurer la petite et de donner à Pajadou l'occasion d'intervenir.

— Reine, faut que tu t'en ailles, dit-elle, je ne peux pas te garder.

— M'sieu Pajadou n'voudra pas...

— Mais tu ne sais donc pas que si l'on vous surprenait ensemble,... — oui, je sais tout, — il irait en prison?

— Pourquoi?

Du coup, Héloïse fut désarmée par cette naïveté, cette question d'enfant, du genre de celles qui laissent les mères perplexes, en quête d'une échappatoire congrue. Héloïse chercha des mots pour ménager cette pudeur

de déflorée encore chaste. Pourquoi? mais parce qu'elle n'était qu'une petite fille. Est-ce qu'ils se cacheraient, d'ailleurs, s'ils ne faisaient pas le mal?

Cet argument la frappa. Aussi bien Reine n'avait jamais appréhendé cette catastrophe : leurs amours découvertes. Pajadou l'entretenait à dessein dans cette quiétude ignorante.

Certes, elle avait bien remarqué le soin qu'il prenait d'éviter, devant les étrangers, toute parole, tout frôlement, sur lesquels l'équivoque pût mordre; mais ils étaient, sur ce point, tacitement d'accord, et, seul à seule, jamais Pajadou ne lui avait soufflé qu'une imprudence pouvait les perdre. Parbleu! oui, elle savait bien leur conduite inavouable, puisqu'ils s'aimaient dans la voiture, dans les cours ; mais était-il vrai que leur faute rendît Pajadou passible d'une condamnation à la prison? Maintenant elle en doutait; un revirement s'opérait dans son esprit. Elle flairait un piége que la patronne lui tendait pour l'enlever violemment à son mari. Et elle sanglotait, saisie malgré tout par cette menace : la prison, mais partagée, au fond, entre la crainte des gendarmes et l'idée d'une machination ourdie par Héloïse.

Celle-ci était plus désarmée, plus vaincue,

par ces larmes de gamine grondée, que par le cynisme et la brutalité de son mari.

Elle s'était assise aux pieds de Reine :

— Voyons, promets-moi que tu partiras, que tu retourneras chez tes parents.

Héloïse, à son insu, venait de faire vibrer la corde sensible. Le désespoir de l'enfant éclata : Son père la battrait; elle aimait mieux mourir!

— Mais nous ne te renvoyons pas, reprit la blanchisseuse; nous te trouverons une autre place.

Reine gémit :

— M'sieu Pajadou m'a dit qu'il serait partout où j'irais.

— Malheureuse petite! Si pourtant ton père connaissait cette liaison...

— Il me tuerait...

— Tu vois bien.

— Oh! mais M'sieu Pajadou a dit que nous nous sauverions, que nous nous cacherions quelque part, bien loin, et qu'il me défendrait.

— Tu l'accompagnerais donc?

— Oui, Madame.

— Tu l'aimes donc?

— Oui, madame.

Mais il y avait, dans la seconde de ces réponses, murmurée avec des yeux noyés,

plus de crainte que d'amour. Du coup, Héloïse comprit que Pajadou dominait sa maîtresse comme il l'avait subjuguée, elle, sa femme! Elle comprit qu'il partirait comme il disait, au cas où leurs amours seraient ébruitées.

Reine s'était pelotonnée dans les draps, pleurant sur l'oreiller. Elle disait : — J'vous promets d'être bien sage, de bien travailler... mais n'me chassez pas; j'dirais tout chez nous, alors on m'tuerait!...

— Mais tu vas avec lui, pourtant...

— C'est m'sieu Pajadou qui veut, j'vous jure, Madame!... moi, ça me rend malade!...

Héloïse était remuée par ces larmes, elle comprenait maintenant que l'enfant succombât, poussée au mal par une force irrésistible. Reine lui inspirait une immense pitié, non de la haine; elle souffrait de voir cette jeunesse dans les bras de son homme, parce qu'elle sentait qu'il n'aimait pas plus sa nouvelle maîtresse qu'il n'avait aimé les anciennes. Sa femme, elle-même? Ç'avait été la maîtresse glorieuse qu'on montre et par qui l'on arrive, voilà tout! Il y avait une révolte de sa nature honnête et droite à la pensée que les quarante-cinq ans du misérable dont elle portait le nom, débauchaient les quatorze ans de ce bout de femme, dont la

naïveté perçait quand même sous toutes les souillures !

La bougie s'éteignait et, soudain, la chambre devint noire...

Reine sanglotait toujours dans ses draps. Une grosse peur la prit quand la nuit se fut faite autour d'elle. Elle crut que sa patronne allait, à la faveur de l'obscurité, lui sauter à la gorge, l'étrangler, la piétiner rageusement ! Et elle sentait qu'elle n'aurait pas même la force de crier !

Mais Héloïse restait immobile, assise au pied du lit, les coudes sur les genoux et le menton dans les mains.

Maintenant des draps très grands qui séchaient, au fond de la chambre, semblaient des murs très hauts de prison. La corde où ces draps étaient accrochés figurait la crête du mur, et, par-dessus, des ombres passaient, grimaçantes !... Puis des portes s'ouvraient...

Un coup de vent poussa la croisée mal fermée ; alors les draps frissonnèrent ; et les murs, comme des murs de théâtre glissant dans des rainures, se déplacèrent. La danse du linge étendu recommença !

Reine, affolée, ne voulait point s'endormir. Héloïse, pensait-elle, attendait ce moment pour l'étouffer ! Mais un souffle du dehors la glaça...

Elle se blottit sous les couvertures. glissa au sommeil lentement et finit par s'y abandonner, accablée et lasse de lutter, ayant fait le sacrifice de sa vie!

Toute la nuit Héloïse veilla sur l'enfant, somnolent, sans songer à fermer la fenêtre par où du vent s'engouffrait.





XVI

La vie devint intolérable. En six semaines, Héloïse et sa mère vieillirent de dix ans.

La mère Vaillant surtout était méconnaissable. Ses joues molles et tombantes semblaient fluer; la pauvre femme se fondait en bile. Elle n'avait plus de vivants dans la face que les yeux, des yeux de fièvre agrandis et profonds. Reine l'eut constamment sur ses talons. Elle roulait dans les couloirs, exerçait sur l'enfant une surveillance têtue. Mais avec son embonpoint, sa belle santé, ses forces s'en allaient. Elle avait maintenant des essoufflements, des halètements, des geignements de vieille ma-

chine surmenée. Comme elle sortait à peine, elle restait des journées, en camisole, sans corset, la poitrine effondrée, les seins ballants. C'était une ruine. Héloïse, comme au temps de ses premiers chagrins, se jeta, tête baissée, dans le travail à toute outrance, acceptant, recherchant les plus rudes corvées qui lui endormaient la pensée. Elle était debout à quatre heures, couchée la dernière. Elle ployait tous les paquets, lavait, repassait sans un temps d'arrêt, sans une plainte ! Elle se dépensait en tâches de bête de somme, inutiles et écrasantes, sans s'apercevoir du tort qu'elle faisait aux affaires, prises dans leur ensemble, sans remarquer que la blanchisserie, privée d'une direction intelligente, périclitait.

Des plaintes continuelles amenaient les clients à Cachau ; les retards qu'on apportait dans le renvoi du linge provoquaient des réclamations courroucées. Puis des créanciers se présentèrent à l'improviste, et, se heurtant contre la belle indifférence du patron, relancèrent les deux femmes. La mère Vaillant faillit mourir de saisissement la première fois qu'on lui réclama une dette contractée par son gendre.

Elle fit une scène terrible à Pajadou, retraça le passé de la maison que Monsieur Vaillant

avait fondée, raconta les hésitations, les premières luttes, l'énergie déployée pour mettre la blanchisserie sur un bon pied !... A la fin, elle jeta le mort à la figure de son gendre comme le prototype de la probité commerciale, l'homme qui n'a jamais dû un sou ! Et elle jouait du cadavre, s'en servait comme d'une arme offensive pour assommer Pajadou !

Maintenant il passait ses journées au café. C'était là qu'il retrouvait les gens dont il voulait capter la confiance et les naïfs ou les flatteurs qu'il apitoyait sur son sort. Le soir, entre deux parties de billard, il s'abandonnait. Il disait les dernières scènes que sa femme et sa belle-mère lui avaient faites et il ajoutait, bon enfant, que « ça ne l'empêchait pas de les aimer ! » Il feignait de pardonner à l'une, son retour d'âge qui la tourmentait, croyait-il ; à l'autre la revendication des droits qu'elle n'avait jamais abdiqués. Le point de la question ainsi déplacé, il arrivait au café, bouleversé, ramassait les consommateurs par sa tristesse résignée, son accablement muet. Peu à peu, il s'animait. Il avait encore été forcé de s'en aller ! On lui rendait la vie insupportable !

Les serrements de mains, les banalités qui l'exhortaient à la patience, les apitoiements quêtés semblaient l'amollir. Il s'asseyait dans

un coin, mais on avait besoin d'un partenaire au billard où d'un quatrième au piquet; il se levait, jouait, perdait toujours et payait les consommations avec une bonne grâce qui lui gagnait tous les cœurs !

C'était une comédie, car les deux femmes lui avaient épargné les reproches depuis la scène qu'Héloïse lui avait faite à propos de Reine. Les repas seuls les rapprochaient, réunissaient autour de la même table, les lundis et les vendredis, la femme légitime et la maîtresse. Toutes deux en souffraient également. Reine s'était d'abord refusée à suivre Pajadou dans ses tournées, mais il s'emporta, cria qu'elle pouvait s'en aller... Alors elle se vit, rentrant chez ses parents, entre Carniche impassible et sévère et sa mère, d'une tristesse douce, mais monotone; elle recommençait sa vie entre le père, qui la battrait, et la pauvre femme, qui n'avait pour la défendre que des larmes furtives et des caresses peureuses, — et cette existence en perspective lui donna des idées de suicide. Elle rumina des projets, les abandonna; enfin elle retomba au vice sans joie, à la débauche bestiale.

Elle avait maintenant des yeux battus, un teint plombé par les fatigues de la chair, les insommies hantées par des génies à têtes de

gendarmes. Elle commençait toujours par refuser Pajadou avec une terreur grandissante, une appréhension qu'il ne pouvait vaincre. Elle le recevait enfin, mais avec quelles peurs folles ? Il s'en exaspérait, quoique la possession eût pour lui un charme de plus, ainsi fouettée par les refus, les obstacles qui énervaient son désir, sans cesse.

Deux ou trois fois, le père Carniche, en passant devant la blanchisseuse, demanda à Héloïse si Reine la satisfaisait.

Héloïse répondait : Mais oui... Et elle se mettait les poings dans la bouche, pour ne point crier : — Reprenez-la ! Vous ne voyez donc pas que nous vous la tuons? Est-ce que nous pouvons traîner plus longtemps cette honte après nous?

Elle était arrêtée aussi par la peur d'un scandale qui envoyait au bagne le père de ses enfants.

Puis, cette petite avait avec elle, par sa nature, plus d'une affinité. Héloïse se retrouvait dans cette gamine que sa veulerie d'esprit, un besoin stupide de soumission humble, jetaient dans les bras de Pajadou. Une commisération l'envahissait, et elle en était venue à plaindre l'apprentie dont le père disait : Mame Pajadou, si vous n'êtes pas contente

d'elle, renvoyez-la-moi; je me charge de lui donner le goût du travail!

Héloïse, d'ailleurs, inquiétait sa mère. A l'activité excessive qu'elle avait déployée pour endormir sa douleur, sans y réussir, avait succédé une lâcheté physique qui concourait avec une torpeur morale naturelle à l'état morbide des deux systèmes. Héloïse restait des heures, béante, sur une chaise. Elle somnolait debout, à table, en marchant, partout. Elle se levait le matin avec la lassitude résultant d'une sorte d'hypnophobie semblable à celle qui peuplait les rêves de Reine de forçats traînant leurs chaînes et de fantômes solennels, les yeux lumineux et dansants!

Souvent, la nuit, elle descendait, en chemise, dans la cour, et ouvrait la porte à des êtres imaginaires qu'elle saluait avec des courbettes de petite fille. Quand elle ne s'enfuyait pas, affolée par l'éclair de sabres nus ou l'ombre vague que des bicornes fantastiques mettaient sur le mur, elle s'arrêtait, pénétrée par cette paix qui tombait du ciel. Dans la rue, les perches des blanchisseries s'allongeaient, semblaient sortir de l'ombre des fenêtres avec une raideur menaçante, et laissant pendre à plis droits, à plis de suaire, les draps très blancs et démesurément longs qu'un souffle léger enflait.

Une foule invisible grouillait, clamait, houlait... Alors Héloïse rentrait, saluant à leur départ les visiteurs qu'elle avait introduits, et regagnant son lit d'un pas tranquille. Pajadou eut peur et s'enferma. Depuis quelque temps, d'ailleurs, il ne couchait plus avec sa femme, ayant scrupule à quitter le lit conjugal pour rejoindre sa maîtresse, sous les yeux d'Héloïse, qui, ces nuits-là, s'enfonçait des épingles dans les cuisses pour combattre le sommeil.

Et ils ne vivaient plus, appelant de tous leurs vœux une crise décisive, une de ces crises impatiemment attendues, qui sauvent le malade ou le condamnent irrémédiablement !





XVII

Sur ces entrefaites, Léontine se présenta à la blanchisserie. Elle avait mis son enfant en nourrice à Rueil, mais la nourrice avait exigé le paiement immédiat du premier mois. Léontine demanda une avance d'argent que la blanchisseuse lui fit. Quant à la reprendre elle hésitait. Mais la mère Vaillant eut une inspiration. Qui sait? Pajadou aurait peut-être un revenez-y pour cette fille; il établirait une comparaison à l'avantage de Léontine, entre la plénitude de formes de celle-ci, sa chair affriolante de femme faite, et le corps grêle, les cuisses maigres de Reine. L'accident, après tout ne compromettrait personne qui ne fût

déjà compromis. Héloïse en arriva à accueillir avec une joie secrète la rentrée à la blanchisserie de l'ancienne maîtresse de son mari. Il lui fallait une femme! On lui jetait celle-là, — comme un os déjà rongé qu'il devait revenir flairer, sinon reprendre en bouche.

Héloïse, pourtant, comptait sur une résistance, des observations, toute une comédie dont elle n'eût pas été dupe, mais qui, étant donné le jésuitisme de l'homme, eût assuré le succès de la ruse. Elle fut déçue. Si le retour de Léontine suggéra des réflexions à Pajadou, il n'en laissa rien paraître. Sa passion pour Reine grandissait, excitée qu'elle était par les terreurs de la petite, qui refusait des rendez-vous, se donnait avec mille réticences. Il avait dû renoncer aux visites qu'il lui faisait quand elle couchait à la blanchisserie. Ces visites l'affolaient; derrière son amant surgissaient Héloïse et sa mère amenant les hommes de police!

Puis Pajadou ne laissait pas d'être inquiété par la fréquence et l'acuité de douleurs arthritiques qu'il endurait depuis deux ans.

Soudainement, un rhumatisme articulaire l'alita. Ses cris, ses jurons retentissaient dans toute la maison. Une irritabilité d'humeur causée par la maladie le rendit insupportable.

Il voulait voir Reine tous les jours, s'imaginant qu'on profiterait de l'absence du patron pour la renvoyer. Deux ou trois fois, Léontine traversa la chambre de Pajadou. Il la regarda sans étonnement, sans mémoire.





XVIII

Pajadou avait dit à l'issue de la visite du médecin : Je me lèverai demain. Il ne souffrait plus, redevenait gaillard, agité sur son lit par des désirs, un formidable appétit de convalescent. Le féminin, le mâle sensuel renaissait aussi avec ses ardeurs, ses convoitises, un immense besoin de dépenser à nouveau des forces que le rhumatisme avait neutralisées. Léontine venait encore de demander une avance. C'était le refrain de tous les samedis. Le petit avait besoin de vêtement, le petit demandait ceci, la nourrice cela ; l'enfant poussait mal, on aurait de la peine à l'élever, n'importe, elle voulait n'avoir rien à se reprocher,

etc...C'était un chantage parfaitement organisé, car l'enfant étant mort-né, tout l'argent allait à Pavanne, qui vivait grassement et n'avait plus recours au bonneteau pour se passer ses fantaisies d'arsouille. Mais il commit l'imprudence de venir rôder autour de la blanchisserie, et, du coup, Héloïse flaira une infâmie. Léontine eut beau dire que Pavanne était un ancien voisin qui venait lui donner des nouvelles de son enfant, Héloïse refusa net la nouvelle avance que l'ouvrière demandait. La fille n'insista pas, mais elle se promit de consulter son amant et d'aviser. Lui, d'ailleurs, trouvait que la patronne ne rapportait plus assez et qu'il fallait taper le patron.

Héloïse, de son côté, se rendit auprès de Pajadou ; assez valide maintenant pour qu'une explication nette et franche ne le fatiguât pas. Il était assis sur son lit. Héloïse ferma la porte et conta son histoire, sans préambule. Elle avoua les avances faites à Léontine ; Pajadou l'interrompait souvent : — T'es bête, disait-il, jamais d'argent, jamais! L'as-tu vu, le gosse? On te monte le cou! Et il se faisait très doux, parlait posément, étonnait sa femme, qui s'attendait à des reproches, une violence d'emportement rejetant tous les torts sur elle pour faire

oublier qu'il était, lui seul, la cause de ces désordres.

Quand elle eut tout dit, il lui saisit les mains, la dévisageant ardemment avec un désir subit qui lui allumait la face et lui mettait une bave aux lèvres. Elle recula, mais il la tenait par les poignets, renversé sur le flanc, l'attirant vers soi, l'invitant des yeux à s'étendre à côté de lui. — Elle s'y refusait, écœurée, répugnant à ce commerce dont elle avait perdu l'habitude et qui, d'ailleurs, ne lui avait laissé que du dégoût. Pajadou s'entêtait pourtant et, sans la lâcher, criait : Je veux !... je veux !... Elle répondit : Non ! se dégagea les bras meurtris et, d'un bond, gagna l'extrémité de la chambre, décidée à se jeter dans l'escalier s'il voulait la reprendre.

Il s'était levé, solide sur ses jambes, pris d'une rage froide. Il répéta : Tu ne veux pas ? Fais bien attention ! Tu ne veux pas ? Elle dit : Non, d'un mouvement de tête. Alors il s'habilla, les mains égarées par une colère sourde, une envie de la battre qu'il contenait.

Elle crut qu'il allait se jeter sur elle, la posséder de force mais, sans un mot, la repoussant d'un geste brutal, il passa devant elle, ouvrit la porte et descendit dans la cour.

La nuit tombait; toutes les ouvrières venaient de partir. Pajadou cria : — Reine!

Léontine, qui s'était attardée, s'arrêta pour dire que l'enfant venait de quitter la blanchisserie.

Pajadou en parut contrarié ; puis, après une minute de réflexion, il accosta son ancienne maîtresse, et ils avaient le geste et le visage animés de deux finauds qui débattent les conditions d'un marché. A la fin, il eut raison des hésitations feintes ou réelles de la fille. Bah! Il savait bien que l'histoire de son enfant était une blague ; n'importe, il donnerait l'argent que sa femme avait refusé.

Léontine ne partit pas.

A l'heure du dîner, Héloïse ne descendit point redoutant une explication devant sa mère. Elle se coucha, prétextant une migraine. Mais elle ne dormait pas encore quand, vers dix heures, Pajadou entra dans sa chambre. Héloïse ne comprit pas d'abord pourquoi Léontine l'accompagnait. Il ferma la porte quand elle en eut passé le seuil et, sans paraître remarquer la présence de sa femme, il dit à l'ouvrière :

— Déshabille-toi!...

Du coup, Héloïse fut sur son séant, pourpre, révoltée! Elle cria : Tu veux... mais elle

s'étranglait ; une stupeur la cloua au lit. Léontine elle-même, malgré sa crânerie de fille et toute sa rancune d'éconduite, hésitait, demeurait les bras ballants, l'air stupide.

Pajadou répéta : Déshabille-toi. Il eut un rire faux : Tu comprends? J'ai une femme qui ne veut pas coucher avec moi, autrement dit, j'ai faim et je ne trouve rien à manger à la maison. Comme je ne veux pas sortir, il faut bien qu'on m'apporte mon dîner du dehors, pas vrai ? Une joie mauvaise lui enfla les joues, puis la fille, plantée au milieu de la chambre, l'impatienta... Brutalement il la dépoitrailla, fit sauter le peigne et les épingles de ses cheveux qui s'épandirent, épais et gras de pommade, sur ses épaules.

Léontine murmura : Ma foi, tant pis ! — et ses jupes tombèrent.

Héloïse sauta à bas de son lit, et s'élança sur elle, mais Pajadou s'interposa, sans se départir d'ailleurs de son beau calme, relevé par une pointe de gouaillerie à froid qui exaspérait. Il avait pris sa femme par les poignets et il lui parlait dans la figure : — Ça t'offusque, ma chaste? Pourquoi que tu te lèves ? Est-ce que le lit n'est pas assez grand pour nous recevoir tous les trois ?

Un sifflement dans la gorge lui changea

la voix: il continua : — J'te l'ai dit! Tu l'as voulu, du reste; est-ce moi qui ai fait rentrer Léontine à la blanchisserie? Maintenant, reste ou va-t-en, mais fiche-nous la paix!

Il vit la fille, en chemise, les pieds nus sur la descente de lit; alors il ajouta : Couche-toi donc! j'suis à toi tout de suite; le temps de reconduire madame!

Mais Héloïse lui sauta à la figure, crachant sur le lit, où son ouvrière prenait sa place encore chaude. Dans la lutte, sa chemise glissait et ses maigres épaules, sa gorge plate remontaient, exagérant la cavité des clavicules, deux trous que des poings d'enfant auraient comblés. Elle résistait, coulait entre les doigts de Pajadou, bondissait vers le lit avec des coups d'ongles et des morsures terribles. Lui prolongeait le jeu, prenait plaisir à ce contact d'une chair tiède sortant des draps, au frôlement de cette nudité fleurant bon et donnant appétit. C'était le hors-d'œuvre précédant le plat de choix qu'allait lui servir la fille vautrée dans l'alcôve!

Jamais il n'avait vu sa femme dans un pareil état de surexcitation; elle écumait, la bouche tordue, les yeux sortis des orbites. Les injures qui lui montaient aux lèvres, râlaient, mouraient, passaient dans ses gestes fous. Et

cet étranglement des cris qu'elle eût voulu pousser, le mutisme de Pajadou, qui se contentait de parer les coups, et l'hébêtement de la fille, qui faisait galerie, réduisaient le bruit de la lutte à un piétinement étouffé, un halètement sourd.

Mais il fallait en finir. Pajadou saisit Héloïse à bras-le-corps, l'emporta, la poussa dans l'escalier, lui jetant la porte dans le dos. Un verrou claqua.

Héloïse se trouva dans la cour, la tête perdue, folle. Ce fut alors, par toute la maison, comme un galop de bête lâchée. En chemise, les cheveux dénoués, elle traversa toutes les pièces du rez-de-chaussée. Parfois, dans un couloir, elle s'arrêtait devant une porte, collait son oreille à la serrure et repartait en courant. Des gouttelettes de sueur pointaient sur sa chair et elle faisait pour crier des efforts inouïs, sans parvenir à desserrer les dents; elle avait une barre dans sa gorge, qu'elle pétrissait à pleines mains, rageusement! Dans la chambre où couchait Reine, le lundi, elle était tombée en arrêt devant le lit vide! Elle le bouleversa, d'un piétinement furieux, traîna le matelas éventré, qu'elle mordait, la bouche pleine de crin! Dans les chambres, où du linge séchait sur des cordes, des draps lui fouettaient

la figure, une fraîcheur faisait passer des frissons sur sa peau moite. Puis l'atelier traversé, une porte poussée, elle se trouva devant la Bièvre, qui coulait un peu en contrebas de la blanchisserie. Des planches soutenues par des pieux formaient au-dessus du cours d'eau une sorte de promontoire, où traînaient encore les sabots d'une des femmes qui mouillent le linge avant sa mise dans la boîte à laver. Héloïse perdit pied et tomba sur les genoux. Tout de suite un grand froid la saisit et une petite pluie fine comme un brouillard lui glaça les moëlles. Un silence régnait, la campagne, au delà de la Bièvre, s'étendait triste et nue, barrée par une rangée d'arbres maigres, chevelus au faîte et qui semblaient de longs plumeaux que la terre poussait vers le vaste plafond de nuages lourds et noirs. Le hurlement d'un chien s'éleva, au loin. C'était une plainte profonde, un sanglot prolongé d'enfant qui souffre. Héloïse l'écoutait, la tête penchée... Mais une trépidation la secoua, et elle comprit vaguement que ses pieds baignaient dans une flaque. Une fraîcheur entrait en elle, lui courait sous la peau, de la nuque aux talons.

Une voix avinée, le heurt d'un homme qui bat les murs, sonnèrent.

La voix jeta le premier vers d'un refrain inepte :

Y n'a pas d'parapluie...

Et, soudain, la plainte lointaine du chien devint déchirante hoquetante, par moments, puis stridente, éclatant dans la nuit comme un appel désespéré, les notes de clairon d'une sonnerie suprême !

La voix acheva le refrain, dans l'éloignement :

Il est trempé jusqu'aux os !...

Et, tout de suite, comme pour donner raison au pochard, le ciel creva. La pluie cliquetait dans la Bièvre, battait les vitres, chantait son chant clair dans la paix de la nuit. Le chien s'était tu... Alors, comme si les hurlements avaient pour Héloïse un charme que leur roulement éteint rompait, la blanchisseuse se releva, la chemise collée à la peau. Mais comme elle rentrait, une conduite creva sur sa tête, la couvrant d'eau trouble qui rigolait dans son dos avec un clapotis de cascade.

Quand la mère Vaillant se leva, le lendemain matin, elle trouva peletonnée, blottie contre sa porte, Héloïse demi nue et dormant !



XIX

La fièvre s'était déclarée, le délire ne quitta plus la pauvre femme. La mère Vaillant s'était installée à son chevet; Pajadou avait condamné la porte de la malade dans la crainte que le bavardage incohérent d'Héloïse ne lui jouât un mauvais tour. Les visiteurs, d'ailleurs, étaient rares, les deux femmes ne voisinant pas. Aux personnes qui, en passant, se croyaient obligées de demander des nouvelles de la blanchisseuse, Pajadou répondait : — Ne m'en parlez pas! Du diable si je sais où elle a attrapé ce chaud et froid; le médecin a bon espoir de la sauver! La chambre dans laquelle il se tenait n'était séparée que par le mur de celle où cou-

chait Héloïse. Et il recevait les visiteurs l'air sérieux, avec une voix mouillée d'émotion contenue, parlant bas. Ah! il perdrait beaucoup si le malheur voulait que sa femme lui fût enlevée. Il n'avait pas vécu douze ans avec elle sans qu'elle lui fût attachée par d'autres liens que ceux de la chair!

Des amis que sa comédie du café avait touchés, risquaient des allusions discrètes aux scènes qui troublaient le ménage.

Ils disaient, comme si Héloïse ne laissait déjà plus, dans la mémoire, que le souvenir d'une mort ancienne :

— Est-ce qu'elle n'était pas un peu... acariâtre?

Pajadou hochait la tête. Bien, oui, il n'avait pas toujours été très heureux; mais ça ne faisait rien... il la regrettait tout de même. Pour lui, comme pour ses amis, sa femme avait vécu; leurs phrases l'enterraient, chaque mot qui tombait de leurs lèvres était une pelletée de terre jetée dans la fosse ouverte. Quand le médecin eut condamné Héloïse, Pajadou se décida à doubler la mère Vaillant d'une voisine qui avait offert ses services.

Maman Lapointe était une petite femme vieille et sourde qui vivait d'une rente que lui faisait un de ses frères établi en province. Elle

n'avait jamais eu, n'avouait du moins, que deux passions qui s'étaient partagé sa vie : le théâtre lorsqu'elle était jeune ; la lecture depuis que sa surdité lui fermait les salles de spectacles. Elle faisait une consommation effroyable de romans, menait de front quatre feuilletons publiés par des petits journaux, mettait à sac les cabinets dits littéraires.

Elle arrivait tous les matins chez les Pajadou, avec, sous le bras, un lot d'histoires terribles découpées par des mains complaisantes au rez-de-chaussée des feuilles à un sou. Elle s'asseyait devant le lit, n'interrompant sa lecture que pour égréner un chapelet de remèdes extravagants dont les héros de Dennery avaient éprouvé l'efficacité. La maladie d'Héloïse la frappa, éveilla dans son esprit mille souvenirs. Elle repassa tous les cas de folie qu'elle connaissait. Elle avait vu, dans sa jeunesse, la « Grâce de Dieu, » « Marie-Jeanne, » la « Tireuse de cartes, » dix autres drames des célèbres escamoteurs habiles à faire partir la muscade. Alors, regardant la mère Vaillant par-dessus ses lunettes, elle disait, en désignant Héloïse : — Voyez-vous, faudrait la faire pleurer ; si elle pleure elle est sauvée ; c'est comme je vous le dis !

Seulement elle hésitait entre les vingt

moyens que le charlatanisme dramatique mettait à sa disposition, à l'effet de tirer des larmes aux fous. Il y avait bien les diguedons des clochers ou encore les tintins des sonnettes d'enfants de chœur. Il y avait aussi les chants des moines ou des religieuses, les ronflements d'orgue... mais le moyen infaillible, à son avis, c'était le retour inespéré d'une personne bien aimée, depuis longtemps absente.

— Voyons, Mame Vaillant, cherchez bien. Vous n'avez pas dans votre famille une personne qui remplirait ces conditions? C'est fâcheux : des larmes et elle est sauvée!

Elle baissait la tête, s'absorbait dans la lecture du « Ravin des Torrents, » pleine de mépris pour la mère Vaillant, que laissaient froide ces remèdes de bonne femme ou de dramaturge en quête d'un dénouement!

Héloïse ne reconnaissait plus personne, et sa mère, qui ne la quittait pas, avait peine elle-même à débrouiller le fil des idées dans les mots sans suite qu'elle lâchait. On avait dû décrocher du mur deux lithographies, le Départ et le Retour, d'après la permission de dix heures du peintre Gérard. La mère Vaillant crut comprendre qu'Héloïse voyait tantôt Reine et tantôt Léontine dans la fille pendue au cou du garde-française. Mais la moribonde

poussa des cris d'écorchée vive quand on voulut, du même coup, faire disparaître une bondieuserie encadrée : Image synoptique de la religion catholique. Dans un ovale, des communiants étaient agenouillés, les mains jointes et levant vers le prêtre des faces onctueuses. Alentour, dans l'encadrement, riaient des têtes ailées, des roses ouvertes, des lys et des colombes. Des cœurs de Jésus et des cœurs de Marie semblaient pleins d'étoupe enflammée. A côté du baptistère, où une femme à qui sa crinoline formait des hanches invraisemblables, tenait un enfant sur les fonts, s'élevait l'autel. C'était le moment où les communiantes mettaient, le long de la sainte table, des blancheurs idéales qui semblaient des fumées d'encens. Mais ces vierges exaspérèrent Héloïse après l'avoir amusée. On enleva l'image.

La mère Vaillant avait des étonnements continuels. Elle faisait effort pour comprendre les mots que disait sa fille : parapluie... jusqu'aux os... revenant sans cesse dans tous les tons avec un dodelinement de la tête. Alors la mère Vaillant prenait Héloïse dans ses bras, la berçait comme un petit enfant. Elle seule conservait encore des doutes illusoires sur la gravité du mal qui tuait sa fille.

« Les paroles musicales lui feraient du bien. »

Et la mère Vaillant contrefaisait madame Ledieu, cherchait à retrouver les caresses et les modulations de sa voix de flûte. Elle susurrait, entrecoupait de trilles et d'appoggiatures des phrases comme celles-ci qui lui revenaient en mémoire : Nous montons tous au calvaire, ma chérie, chacun porte sa croix en ce monde... Le bon Dieu ne nous abandonnera pas, va !...

Mais sa nature reprenait le dessus; des colères assourdies, bougonnes, passaient dans sa voix; puis elle se calmait encore une fois. Elle guérirait, pardié ! Elles quitteraient la maison; elles vivraient toutes les deux dans un coin, avec les petits... Seulement fallait boire ça... et puis ça encore !...

Et la pauvre vieille devenait un peu folle elle-même. Elle parlait à Héloïse dans le langage petit nègre des enfantelets et des femmes amoureuses, avec des chansons de nounous endormeuses comme des baisers, des risettes de maman, des râtisses taquines. Elle réunissait leurs deux têtes sur l'oreiller, disait : Comme nous sommes sages ! Loïse bien gentille... boira tisane ! Nous sommes de grandes filles que l'on couche de bonne heure, parce que nous devons aller promprom, demain...

Et elle chantonnait : Dormez, mademoiselle;

qui va faire un bon dodo ? c'est l'enfant à sa mère !...

Mais Héloïse, un moment assoupie, se dressait, bégayait : Parapluie !... parapluie !... Et la mère Vaillant s'écroulait, ravalant ses larmes, se mordant les poings pour ne pas éclater !...

Pajadou, qui était aux écoutes derrière la porte, entendit un grand cri...

Il pensa : « Ça y est ! » — et il entr'ouvrit la porte doucement.

Sa belle-mère, assommée, sanglotait sur la poitrine de la morte. Maman Lapointe, le regard perdu, roulait dans sa tête un cinquième acte de mélo... et une caresse de violons trémolisant l'endormait dans une béatitude intime et quiète !





XX

Carniche, du seuil de sa porte, hêla Pajadou.

— Entrez donc; on ne vous voit plus!

Pajadou revint sur ses pas. Le journalier reprit : C'est pas parce que vous avez été obligé de nous rendre la petite qu'il faut passer sans nous dire bonjour. Parbleu! nous savons bien que le nouveau blanchisseur a ses créatures. Ah! ça, qu'est-ce que vous faites à c't'heure?

Pajadou raconta qu'il avait vendu la maison, ne gardant que sa voiture et son cheval, qu'il louait à des collègues dont il faisait les tournées. Mon bénéfice est plus clair et j'suis plus tranquille, conclut-il.

— Et les enfants? demanda Carniche?

— Ils vivent avec leur grand'mère.

— Ils ne travaillent pas encore ?

— Ils sont bien jeunes ! dit Pajadou.

— Ah ! voyez-vous, s'ils prennent le goût du désœuvrement, de la *faignantise*, c'est fini ! Tenez ! depuis que la petite est ici, je l'emploie à la fabrication des filets... Seulement, je préférérais la voir placée, vous comprenez... Mais entrez donc un moment...

La nuit était tombée. Pajadou devina, dans l'ombre du fond de la chambre, Reine assise, une navette entre les mains, les yeux baissés sur son ouvrage. En face d'elle, la mère Carniche, ployée en deux, coulait dans un moule des petites balles de plomb.

— Dame ! continua le père de Reine, elle s'ennuie ici, seule... La mère et moi, nous sommes dehors toute la journée...

Il secouait une caisse énorme, la couchait, la retournait, disparaissait dedans. A la fin, il se redressa et demanda carrément : — Vous ne pourriez pas faire entrer la petite chez un de vos collègues ?... je n'osais vous en parler... j'ai peur d'abuser...

Pajadou, adossé contre le mur, réfléchissait, semblait chercher une combinaison qui satisfît Carniche. Des souvenirs d'un passé peu ancien faisaient descendre en lui un grand bien-être ;

il avait, à fleur de peau, un léger chatouillis qui le troublait comme des caresses de femme. Reine ne levait pas la tête, et il la devinait plus qu'il ne la voyait, songeuse aussi, remâchant des mots et des baisers.

Il sentait vaguement qu'il n'avait qu'à étendre la main pour la reprendre. Tout la lui donnait. Le passé, l'ennui, un travail bête qui la cloîtrait... Alors il rêva de nouvelles amours auxquelles la séparation, des chaînes rompues, une liberté recouvrée, donnaient un regain de jeunesse. Il avait encore quelques bonnes années devant lui, les noces crapuleuses ne le tentant plus, l'idée d'un bonheur calme l'amollissait... et il se réfugiait dans cet amour, savourait les délices d'un revenez-y qui était comme le couronnement de sa vie d'action, le passage transitif de l'âge mûr à la vieillesse.

Carniche l'interrogea des yeux et sa femme risqua une courte suspension du travail, attendant une réponse.

Pajadou, l'air bonhomme, se prononça. Il verrait, ça pouvait se faire. Il avait même une bonne maison en vue... La petite y serait bien... Il intriguerait pour qu'on la laissât venir à Paris avec lui, ce qui la distrairait. Carniche lui serrait les mains : — Ah! merci! Il chercha une phrase qui fût l'expression exacte de sa

pensée et il accoucha de ce phœbus : Voyez-vous, les bouches qu'ont pas de bras pour les nourrir, c'est des bouches inutiles!... Faut qu'à travaille!

Et il avait repris sa caisse furieusement, lui faisant payer cher le moment de répit qu'il s'était donné.

Pajadou sortait...

La mère Carniche, qui s'était glissée derrière lui, l'arrêta sur le seuil :

— J'vous en prie, M'sieu Pajadou, placez-la chez de bonnes gens, — elle était si bien chez vous!



Aux

Frères GRAVOLLET



DINER DE FÊTE

Trois fois par an, le jour de leur fête et le premier janvier, les vieux donnaient à dîner à leurs enfants.

Le père Gervais et la maman Balbine avaient amassé dans la mercerie de petites rentes qui leur avaient permis, ces enfants mariés, de se retirer dans un coin de Paris et d'y vivoter bourgeoisement, à proximité des fortifications.

Des deux fenètres basses de leur petit logement, on apercevait un horizon de toits et de cheminées d'usines ; sur le trottoir, devant la porte, des arbres tristes poussaient vers le ciel

leurs bras maigres et brûlés; le soir, un réverbère emplissait de lumière pâle la chambre à coucher et mettait sur les draps le tremblottement d'une flamme de bougie.

Le père Gervais avait eu deux enfants.

Du garçon, l'aîné, un être souffreteux, hémoptique, il avait fait un employé à 1,800 francs qui, jeune encore, s'était mis sur les bras une femme tout fiel et ongles, retrempant sans cesse dans la légitimité de son mariage une domination acrimonieuse.

Quant à leur fille, belle d'une beauté lymphatique de petite bourgeoise, les vieux l'avaient mariée avec un relieur d'origine suisse : Fritz Schweizer.

Mais ç'avait été une union ratée.

Quand la petite dot de sa femme vint s'ajouter à ses épargnes de garçon, produit d'un froid entêtement de tête carrée, Schweizer crut pouvoir s'établir à son compte.

Il ouvrit dans un quartier excentrique une petite boutique de libraire-relieur. Mais l'affaire, qui semblait excellente, périclita et, un matin, Fritz se retrouva relieur comme devant avec un millier de francs de dettes criardes et la perspective du retravail chez les autres, indéterminément.

Il y avait entre les deux beaux-frères,

Schweizer et Louis Gervais, mais surtout entre les deux belles-sœurs : Claire, la femme de Louis, et Simonne, madame Gervais jeune, une animosité sourde, une jalousie bête, qui prenait, avec les années, la force d'une haine âpre, sans raisons plausibles.

Louis et sa femme enrageaient de n'avoir point d'enfants comme les Schweizer, cependant que le relieur faisait sonner haut ses charges de toute sorte. Est-ce que le chômage existe pour l'employé? Est-ce que la maladie, les fantaisies et les désirs de liberté qui font les jours de flème empêchaient Louis de toucher ses cent cinquante francs à la fin du mois? Pas malin! Pas malin de se faire des rentes avec une dot bien placée, quand on n'a pas à payer l'instruction et l'entretien de deux enfants!

Et les deux femmes, sous des airs contrits et des paroles sucrées, faisaient saigner la plaie vive de leur rancœur.

Les vieux, à leur insu, ou obéissant à un penchant naturel qui donnait à leur fille tout le bénéfice de leur affection, de leur indulgence, envenimaient encore la jalousie qui divisait les deux ménages. Simonne avait toujours souffert de cet amour exclusif qui frustrait son mari. C'était leur enfant, après tout!

Le jour de la fête du père Gervais, la vieille Balbine, dès le matin, courait au marché, sautillante, le nez au vent, avec une bouche édentée qui riait. Elle rangeait sur le buffet de la cuisine les provisions toutes fraîches. Et cette cuisine éclatait de propreté, nettoyée, lavée, ses carreaux rouges à peine secs. Des piles d'assiettes à fleurs bleues garnissaient les armoires ; une large soupière de campagne avait sur le ventre une rose énorme.

La petite vieille, ces jours-là, amusait par ses effarements naïfs, ses craintes de Vatel en jupon, son cou tendu qui cherchait, et sa vue faible qui ne trouvait plus.

Vers deux heures, Claire arrivait avec ses deux enfants, Georges et Lina. Alors les deux femmes allumaient les fourneaux, allaient, épluchaient, lavaient, plumaient, toutes rouges, devant le feu clair où des sauces chantaient.

Il y avait invariablement : un pot-au-feu, un rôti, des liqueurs et le dessert que les enfants apportaient.

Et c'était plaisir d'entendre Balbine, avant de se mettre à table, dire de sa voix flûtée, doucement fausse : --Vous savez, mes enfants, je n'ai que la soupe et le bœuf à vous offrir! Mais le petit Georges se récriait : —Grand'mè, et la cocotte? T'oublie la cocotte!

C'étaient des joies aussi quand les enfants du relieur déposaient sur la table, en arrivant, les sacs blancs rayés de ficelles bleues, et qui montraient, dans un éventrement brutal, des petits fours d'épicier, des biscuits rougis.

Le soir, Madame Louis apportait un caba qu'une rose mal peinte décorait. Car Simonne et son mari venaient au moment de se mettre à table seulement.

Cette année encore, les vieux ont donné leur dîner, à la fête du père Gervais. Claire est arrivée à deux heures, et les enfants, quand leur grand-père est revenu du square où il va lire son journal, ont tendu vers lui leurs museaux roses : — Te souhaite une bonne fête et une bonne santé, grand pè...!

Alors le vieux Gervais, pendant que sa femme et sa fille préparent le dîner, amuse les petits avec un air fin qui sait des choses et des ronronnements qui sont des chansons. A six heures, Louis et sa femme, qui ont eu une scène, sont arrivés, se boudant. Et tous, y compris Schweizer, ont apporté dans ce logement tout riant de la gaieté des bambins et du vieux, la note grise des souhaits indifférents qu'on jette au grand-père comme une aumône qui est en même temps une corvée embêtante. Tout de suite en entrant, Simonne a dit, les

lèvres et les yeux animés : — Faites donc taire ces crapauds-là !

Et Balbine, appelant les enfants, leur fait goûter les sauces, pendant que le grand-père provoque des galopades dans la chambre.

Quand le relieur arriva, le dernier, la soupe fumait sur la table. Balbine avait allumé la lampe ; la conversation tomba. Schweizer ruminait une demande qui l'embarrassait dans sa forme. Louis, encore secoué par une scène de ménage, mangeait du bout des dents, digérant mal. Et les deux jeunes femmes, d'un bout à l'autre de la table, s'envoyaient des banalités, des remarques bêtes sur des amis communs, sur les toilettes de telle et telle.

Le père Gervais causait, lui. Il racontait des choses. Il avait lu ce fait dans le journal, et cette nouvelle qui l'étonnait. Etait-ce vrai ? On parlait d'un nouveau crime. Et ce crime lui rappelait vingt causes célèbres. Il avait vu Troppmann, en allant livrer une commande, quand il était dans les affaires. Il avait bien une tête d'assassin, ce Troppmann !

Les deux hommes écoutaient, muets, ennuyés. Alors, le bonhomme parla politique. Girardin dînait souvent dans la maison que lui, Gervais, habitait. Puis sans raison, à travers mille coq-à-l'âne, il donna son opinion sur

les tramways à vapeur. Du coup, Balbine l'approuva. On avait bien fait de supprimer ces machines-là. Elle n'osait plus sortir. Et l'histoire des vieilles femmes et des petits enfants renversés revenait fatalement. Claire et Simonne monosyllabaient des approbations, mais ces fables de commère leur mettaient du plomb dans la tête, du sable dans les yeux.

Au dessert, Fritz et Louis allumèrent des cigares, les trois femmes entourèrent les enfants, parlant pour parler, pour vaincre une lourdeur de somme qui se manifestait par des moiteurs aux pommettes et des picotements à la racine des cils.

Pendant que Schweizer, préoccupé, fumait gravement, Louis, assis, les jambes croisées en face de son père, racontait d'éternelles histoires de bureau. Et c'était une kyrielle de lieux communs, débités d'une voix molle avec cette amertume mouillée des pauvres employés s'apitoyant sur leur sort de nègres.

Louis affectionnait ce sujet, le traitait sans cesse, lui donnant l'appui de sa parole râlante de poitrinaire, de ses bras veules qui menaçaient de foutre des leçons aux chefs. Ce fièvreux, sans initiative, cette poire molle, disait Schweizer, pétrie par sa femme, ce malingre qui se faisait petit et se secouait sous

les scènes comme un chien mouillé, parlait de l'indépendance qu'il s'était créée dans les bureaux où ses collègues étaient menés au doigt et à l'œil. Ses colères grondaient, le ramenaient à des rages froides d'impuissant contre ceux qui pelotaient les chefs, quêtant des augmentations, aumônant des indemnités ! Un tas de lèche-pieds et de jésuites ! Des expectorations de glaires l'arrêtaient, époumonné, la gorge sifflante.

Soudainement il se leva, prit un bougeoir sur la cheminée, décrocha une clef qui pendait au mur, et disparut en froissant un papier dans sa poche.

Alors Schweizer se leva, jeta son cigare, et, brusquement, à voix basse :

— Père Gervais, j'ai deux mots à vous dire ; si nous passions un moment dans la chambre ?

Il en ouvrit la porte, qu'il referma après avoir fait entrer son beau-père.

Cependant Louis reparut, en soufflant la bougie.

Simonne l'entraîna dans l'embrasure de la fenêtre : — Tu sais, il lui emprunte encore de l'argent ! C'est révoltant, à la fin ! Elle lança un regard fielleux à Claire. — Ça a des porte-bonheur et pas le sou ; tu comprends, ils

sentent que les parents ont des rentes. Ça n'est pas la première fois qu'ils y mordent ! Tiens ! veux-tu que je te dise ? Eh bien, tu es trop bête !

Du coup il se révolta. Trop bête ! Comment l'entendait-elle ?

Hargneusement, ils se déchiraient à voix basse, se parlant dans la figure. Mais comme dans la chambre des voix montaient, de temps à autre, ils écoutaient, essayant de constituer des phrases avec les monosyllabes qui leur venaient à l'oreille.

Schweizer avait besoin d'argent pour payer un billet. C'était encore de la faillite ; il lui fallait deux cents francs.

Il s'était assis en face du père Gervais, sur le parpaing de la fenêtre, tournant le dos à la rue.

Le vieux refusa net.

— Mais vraiment, Schweizer, on dirait à vous entendre que je n'ai qu'à ouvrir mon tiroir pour vous donner ces deux cents francs. Je ne les ai pas, non vrai ! Où voulez-vous que je les trouve ? »

Schweizer l'interrompit. Il ne demandait pas un cadeau ; il rendrait la somme et les prêts aussi qu'on avait faits à sa femme le mois dernier. Il comptait sur une commande sérieuse,

un travail supplémentaire qu'il dépêcherait en dehors de ses journées et qui lui permettrait d'acquitter ses dettes.

Et il ne parlait pas des vingt francs, des cent sous, des menues sommes que Claire avait reçues des vieux ; il ne parlait pas des factures soldées par eux, de l'argent donné pour l'habillement des enfants et de la mère, — par amour pour elle !

Mais le père Gervais, dans sa probité aveugle et têtue de vieux bourgeois, dans ses calculs mesquins d'homme à principes, n'avait jamais pardonné la faillite à son gendre. Et s'il l'avait aidé à désintéresser ses créanciers, ç'avait été moins pour le tirer d'un mauvais pas que pour éviter à Claire des scènes qui la torturaient et lui cernaient les yeux.

Non ! jamais il n'avait digéré cette faillite, le vieux. Pour finir ainsi, il fallait être noceur, gaspilleur ou fainéant. Il ne mettait pas en ligne de compte, l'ingérance, l'incapacité commerciale, aveugle et inavouée, les seules causes pourtant du désastre de Schweizer. Excellent ouvrier, il avait fait un détestable patron, ne sachant pas établir la balance entre le prix de vente et le prix de revient, se laissant bêtement rouler par les gens qu'il occupait et qui, flairant la déconfiture prochaine, tiraient la

couverture à soi, en haine de tout ce qui est patron.

Enfin, on ne pouvait pas lui reprocher l'inconduite, la noce, la soulographie, c'était un piocheur. Eh! bien, quoi alors?

Mais le père Gervais refusait toujours.

— Je vous ferai un billet payable fin août.

— Je ne peux pas, non. Vraiment, vous abusez, je ne peux pas, Schweizer. Et puis, vous savez, il est inutile que vous envoyiez Claire chercher demain les deux cents francs; ma résolution est prise et définitive.

— C'est bien, n'en parlons plus!

Puis, naturellement, se faisant très doux, le relieur ajouta en rentrant dans la salle à manger.

— Une belle soirée, hein? On passerait la nuit à la croisée.

Louis avait repris son cigare; les enfants lançaient avec un canon de bois des mies de pain sur des soldats minuscules.

Mais tout à coup, sur une phrase du père Gervais qui avait dit au petit Georges : — Ne coupe pas la nappe avec ton couteau, on parla des enfants, de la façon de les élever.

— Moi, si j'avais des enfants!...

Et Louis, méchamment, avec une intention louche mal dissimulée, prit le contre-pied de ce

qu'il savait être les idées de son beau-frère à cet égard. Il critiqua sournoisement ses paroles avec des « moi, vous savez, ce que j'en dis... ça ne me regarde pas... Mais il me semble... » qui étaient des réticences habiles, un baume sur une blessure sans cesse rouverte, des pattes de velours sur des coups d'ongles.

Schweizer fumait, crachant avec mépris.

Il sentait les pointes et les déchirures, dédaignant son adversaire, ce Trompe-la-Mort, qui crachait le sang et qu'il eût écrasé d'une chiquenaude.

Mais le vieux donna son avis. Louis avait raison, on ne devait pas brutaliser les enfants, mais plutôt les remettre dans le droit chemin par la persuasion. Les claques rendaient hargneux, dissimulés.. Lui, Gervais, par la douceur et le raisonnement, s'était toujours fait respecter.

— Ah! ça, est-ce pour moi que vous dites cela? cria Schweizer.

Secrètement, il était heureux de saisir au passage cette occasion de se venger du refus qu'il avait essuyé : — Vous savez, j'ai la prétention d'élever mes enfants aussi bien que vous avez élevé les vôtres! Vous me prenez donc pour un imbécile? D'ailleurs, j'ai quelque part les donneurs de conseils, et si Claire

m'écoutait, elle ne vous laisserait jamais les mioches !

Le père Gervais se récria : — Il n'en ferait pas des mauvais sujets, on pouvait les lui confier.

Mais Schweizer reprit : — Avec votre système d'éducation, ils me diront : Zut ! au premier jour.

Le vieux pinça les lèvres et se renfermant dans sa dignité froissée de probe parvenu :

— Môssieu Schweizer, j'ai élevé mes deux enfants…

Le relieur lui coupa la parole :

— Mes compliments ! ah ! ouiche ! Voulez-vous que je vous dise, moi, ce que vous faites de ces enfants doucement persuadés ? Des poules mouillées ! — Il répéta : Des poules mouillées !

Le père Gervais se leva : — Je ne comprends pas, môssieu ; si c'est une allusion…

— C'est ce qu'il vous plaira que ce soit. Ah ! ça, vous figurez-vous que mes affaires auraient mal tourné si j'avais eu une femme de tête qui me soutînt et montrât un caractère et des sentiments à la hauteur de la situation ?

Il éprouvait une joie âpre à mortifier ces deux vieux dans leurs plus chères affections.

— Tenez, foutez-moi la paix ! On élève ses

enfants comme on peut. Je n'ai pas de rentes qui me fassent des loisirs pour sermonner mes mioches!

— Enfin, Monsieur, interrompit Gervais, vous êtes le premier qui, devant moi, traitiez mes enfants de poules mouillées. Je souhaite que vous ne fassiez pas des vôtres...

— Des faillis, quoi! dites donc! Nom de Dieu! Parce que vous avez amassé quatre sous dans l'épicerie, la mercerie, je ne sais pas, voilà-t-il pas de quoi faire le bénisseur et le maître d'école!

Balbine éleva la voix : — Ne coupe donc pas la nappe, mon petit Georges.

Et Schweizer cria : — Coupe-la, au contraire graine de failli, fils de fainéant. Les grands parents t'apprendront à ne voir en ton père qu'un imbécile de qui l'on ne doit point recevoir de claques sans se rebiffer!

— Schweizer!... Schweizer!... disait la vieille toute pâle et les mains jointes.

Mais le père Gervais, les lèvres tremblantes :

— Laisse donc, Balbine. Môssieu me donne une leçon.

- Certainement! Et puis j'en ai assez de cette vie-là... Claire, mets ton chapeau. Quand je refoutrai les pattes ici, il fera chaud! Allons, habille les enfants, et ho!...

Louis et sa femme se parlaient bas, avec des yeux joyeux. Schweizer prit son chapeau, dit un bonjour sec et sortit le premier; Claire le suivit après avoir embrassé les vieux, son frère et sa belle-sœur.

Alors ils restèrent tous les quatre, silencieux.

Simonne leva la tête : — Eh bien, comment trouvez-vous sa sortie?

Le père Gervais répondit : — C'est un goujat.

— Pauvre Claire! soupirait Balbine.

— Pauvre Claire! Ah! bien, elle les avait peut-être soutenus, ses parents, dans leur discussion avec le relieur!

Et Simonne, les doigts irrités, battait un pas de charge sur un coin de la table. — Non, je ne vous comprends pas, continua-t-elle, ils nous traitent comme les derniers des derniers et vous leur donnez raison, quoi qu'ils disent, n'est-ce pas, Louis.

Il eut un rire bête : — Il y a des gens qui aiment cela ; j'ai un chef à mon bureau...

Elle l'interrompit : — Enfin, avouez qu'elle n'a rien fait pour calmer son mari ; — pas un geste! On aurait pensé même qu'elle était, au fond, satisfaite qu'il vous donnât une leçon.

— Il paraît décidément que c'était une leçon, dit le père Gervais.

Mais Balbine se récria. Pouvait-elle croire cela ?

Claire, avec le caractère autoritaire de son mari, était incapable d'une initiative quelconque. Et elle ne prétendait pas soutenir sa fille de parti pris.

— Alors, admettonsqu'elle a raison ! Allons-nous-en Louis, il est tard.

Les ailes du nez plissées, immobilisée dans sa raideur anguleuse de femme plate, elle entraîna Louis, qu'une quinte avait repris et secouait dans l'escalier.

Et la porte cochère refermée les vieux, restèrent seuls, accablés, face à face.

La lampe fumait ; Balbine regardait vaguement une assiette où des quartiers de poire jaunissaient. Des serviettes roulées traînaient sous la table, et une grande tache rouge aux bords tirant sur le violet s'élargissait sur la nappe, à côté de taches plus petites dessinant, autour des verres, la pointe des couteaux et des branches de fourchettes. Il y avait encore, devant la place que le petit Georges avait occupée, la grande chaise à bras couverte de mies de pain, avec des virgules de doigts gras et des baves d'enfant.

Une voiture passa, un fiacre, dont les roues sonnaient sur le pavé.

Balbine murmura : — Mon pauvre homme! oh! mon pauvre homme!

Mais il restait muet ; elle ajouta :

— C'est comme si nous n'avions plus d'enfants.

A propos de quoi, mon Dieu, cette scène qu'il nous a faite?

— Il est encore sans le sou, et je lui ai refusé de l'argent.

— Il lui fallait beaucoup?... Combien?

— Deux cents francs.

— Doux Jésus! Où les trouvera-t-il?

— Nous ne pouvons pas, pourtant, nous mettre sur la paille pour ce... Monsieur!

— Il ne reviendra pas. Pourvu qu'il ne l'empêche pas de nous voir, elle! Pauvre Claire! Ah! nous sommes bien seuls, va!

Mais une main tira sa robe, par derrière.

— J'ai sommeil, grand'mè....

Elle se retourna et vit le petit Georges que Claire avait oublié, peut-être avec une arrière-pensée de consolation et de rachat.

Alors, devant cette tête blonde aux yeux ensommeillés, les vieux reprirent courage. On avait encore besoin d'eux! Cet enfant, c'était quelque chose de leur fille, la chair de sa chair, c'était elle qu'ils embrassaient en lui; ces deux êtres, dans leur esprit et dans leur cœur, n'en

faisaient qu'un sur qui ils avaient placé tout l'amour dont ils étaient capables.

Balbine déshabillait le petit, passant au père Gervais les vêtements de poupée. Le vieux, dans ses pauvres mains jaunes, crevassées, avec mille précautions tenait le tablier blanc, le bonnet, la robe où s'étalait un nœud de ruban fripé.

Quand le petit fut debout, en chemise, sur les genoux de Balbine, ils demeurèrent béats, en extase devant sa gorge et ses épaules potelées, ses bras troués au coude, les bourrelets de chair qui bracelétaient ses poignets et ses petons, roses au talon, tout impatients.

Ils le portèrent dans leur chambre, sur leur lit, le couchant entre eux.

Et comme ils le regardaient dormir, mille ressouvenirs chantaient dans leur mémoire; des détails, des chosettes intimes, toutes jolies, apportant un parfum de fleurs fanées retrouvées des relents de moisissure douce d'armoires de campagne.

C'était Claire qu'ils revoyaient toute petite et qu'ils gardaient avec eux la nuit, quand des peurs l'éveillaient. Et les bonnes parties sur le lit, le matin! Les cache-cache sous les couvertures, les chatouilles dans l'édredon! Le petit Georges leur faisait revivre cette vie! Non! ils



Le Rat inv. et sc. Imp A. Salmon

avaient beau se raisonner, jamais ils ne s'étaient senti pour leur garçon cette affection pénétrante qui les parcourait. Ils aimaient Louis d'une façon particulière. C'était un sentiment tempéré, amorti, fixé, non susceptible de s'étendre en tache d'huile comme l'amour que Claire leur inspirait.

Ils avaient soufflé la bougie. Soudainement, on frappa à la porte.

— Ne te dérange pas, dit Balbine, je vais demander qui est là.

Elle se leva, en chemise, sans lumière, se heurtant contre les meubles. Elle traversa la salle à manger, le petit couloir d'entrée, s'arrêta, tendit l'oreille et demanda : — Qui est là?

La voix profonde de Schweizer répondit : — C'est moi !

Alors, sans s'informer du motif qui le ramenait :

— Attendez une minute.

Elle revint dans la chambre à coucher et dit simplement : C'est Schweizer.

Le vieux s'était mis sur son séant, répétant : — C'est Schweizer?

Cependant, elle passait un jupon et allumait la bougie. Puis, elle alla ouvrir la porte.

Le relieur entra.

— Je viens chercher le petit.

— Mais...

— Je viens chercher le petit, je vous dis.

— Je vais l'habiller.

— C'est bien, j'attends!

Elle sentit des larmes qui lui venaient aux yeux.

Elle alluma une seconde bougie pour ne pas laisser Schweizer dans l'obscurité, mais quand elle rentra dans la chambre, elle fut surprise de la pâleur de son homme, assis sur le lit, le regard perdu, la bouche ouverte.

Elle réveilla le petit Georges : — Ton père vient te chercher, mon chéri, il faut te lever.

Il repoussait sa grand'mère, pleurant, gigotant, les bras raides. Schweizer cria : — Qu'est-ce que c'est que ça? Faut-il que j'y aille?

L'enfant avala ses larmes, se laissant habiller docilement. Ce fut long. La vieille tremblait et ses doigts cherchaient les boutonnières. Quand elle lui eut mis son chapeau : — Embrasse ton grand-père, dit-elle. Il l'embrassa et elle remarqua que le vieux ne lui rendait pas sa caresse. Alors, elle conduisit le petit Georges à son père.

— Il est à peine reveillé, vous ne le ferez pas marcher, Fritz?

Il sourit méchamment et s'en alla, le chapeau sur la tête, en faisant claquer la porte.

Balbine ouvrit la fenêtre; elle vit sortir Schweizer, marchant vite et donnant la main à l'enfant. Elle referma la fenêtre à bout de forces, la poitrine fouettée par la fraîcheur de la nuit. Avant de se recoucher, elle s'assit au chevet du lit, attendant une parole de son homme, renfonçant sa douleur près d'éclater.

Mais le père Gervais, appuyé contre son oreiller très haut, était comme paralysé, l'intelligence alourdie par un bourdonnement continu qui chantait dans ses oreilles.

Balbine se coucha; elle entendit sonner une heure, la demie d'une heure, puis deux heures, et enfin elle s'endormit; mais, au milieu de la nuit, elle sursauta. Sa main avait rencontré une main froide, inerte.

Elle se frotta les yeux et appela, inquiète : — Gervais! Gervais ! Elle le secoua : — Es-tu malade ? Réponds donc ! Elle se pencha sur lui, visage à visage, et elle ne le voyait pas, enveloppée d'ombre, le palpant seulement.

Tout à coup la lueur dansante du réverbère éclaira la tête du vieux. Et elle vit qu'il était très grave, couché sur le dos, le nez pincé, les yeux fixes, grands ouverts, les bras le long du corps.

Elle lui mit la main sur la poitrine, à la place du cœur, et, comme elle ne le sentait

point battre, elle comprit enfin ! Alors mille pensées, mille désirs se heurtèrent en une minute dans son esprit. Elle voulut à la fois appeler, enjamber ce corps glacé, demander de la lumière, un médecin, mais une force surhumaine, instantanément, inexorablement, la cloua au lit, les bras morts, la voix brisée.

Un frisson la parcourut tout entière, et, la face en avant, la coucha sur le cadavre, les yeux pleins de nuit.

Même il avait un visage si reposé, le vieux, en dormant son éternel sommeil, qu'on eût cru volontiers qu'il allait se réveiller, surpris de trouver ce corps sur son corps et cette tête sur sa poitrine.



à

PAUL LE RAT

10



UNE HISTOIRE BANALE

I

Tiens ! Ballard n'est pas encore rentré ? dit une voix dans le bureau.

Un employé leva la tête : — Je l'ai rencontré rue Montmartre ; il mangeait un petit pain d'un sou.

— Il ne déjeune pas tous les jours.

— A son âge !

— Il a eu une belle position.

— Est-il marié ?

— Veuf. Il a deux filles.

— Girondes ?

— Connais pas, personne ne les connaît.

— C'est qu'on ne va pas loin avec 1,400 fr. !

Deux ou trois fois par semaine, le même thème inspirait à ces messieurs les mêmes variations, sans éclairer d'un jour nouveau l'existence problématique de Ballard, que des blagueurs féroces appelaient Ballard la Disette, pour ridiculiser une frugalité sans causes connues. Que diable ! ses appointements si minimes qu'ils fussent, lui permettaient encore de faire deux repas par jour, à l'exemple de ses collègues que la fortune ne favorisait pas davantage.

Ballard, renfermé dans sa nullité de bureaucrate, son infériorité de surnuméraire, ne racontait jamais sa vie.

Il ressortait de son dossier, déposé au « Personnel », que Ballard était veuf et qu'une faillite de la maison de commerce qui l'employait comme comptable l'avait jeté sur le pavé, brutalement. Six mois de courses, de démarches avaient absorbé ses économies, déjà battues en brèche par la maladie de sa femme. Il avait frappé à cent portes, exhibant acte de naissance, extrait du casier judiciaire, certificats, mais sous les réponses polies, les éconduites sèches

et les reconduites patelines jusqu'à la porte, il sentait la même réflexion : « Tu es trop vieux, mon brave homme ! »

Et quand un de ses cousins, chef du portefeuille dans une maison de banque, l'avait pris dans son bureau, lui offrant 1,400 francs « pour commencer », Ballard avait accepté, entendant encore sonner à ses oreilles ce glas de la misère dont le pauvre connaît bien la note désespérée, unique : Cherche !

Il arrangea sa vie.

Marthe, sa fille aînée, était placée dans un magasin de nouveautés, à la caisse, et assez bien appointée, outre le bénéfice de la nourriture et du logement. Quant à Irma, sa seconde fille, elle finissait son apprentissage de modiste, rue de Hanovre. Ballard lui laissait pour sa toilette la maigre rétribution qu'elle recevait. On lui avait promis trois francs par jour après le premier de l'an prochain ; il fallait patienter jusque là.

Ballard gagnait 116 francs 65 centimes par mois, cent quarante francs avec les heures supplémentaires de travail qui lui étaient payées un franc chacune, mais qui l'empêchaient de prendre une tenue de livres pour occuper les loisirs de ses soirées.

Or, le loyer et le blanchissage payés, la part

des faux frais faite, soixante-dix francs que recevait Irma pour ses repas du matin et du soir, mis de côté, il restait à peine quarante francs à Ballard. Il avait alors reconnu la nécessité de supprimer le déjeuner, de se contenter des dîners à vingt-trois sous, sur lesquels il réalisait même une économie, grâce au système des cachets, et du pain d'un sou avec une demi-tablette de chocolat, le matin. Quant aux vêtements, il comptait, pour les renouveler, sur sa gratification de fin d'année et, au pis-aller, sur un secours que Marthe ne refuserait pas à sa sœur.

Présentement il importait surtout qu'il ne mourût pas de faim absolument et que sa fille eût deux francs cinquante par jour pour ses deux repas.

— Vois-tu, Irma, disait-il souvent, tu es arrivée à cet âge où l'on doit se bien nourrir pour se faire un bon coffre.

Au fond, il était fixé sur la valeur réelle des fortifiants et des stomachiques de crêmerie et sur l'efficacité des viandes hémoplastiques réconfortantes. Mais il connaissait par expérience toutes les tortures qu'un jeûne forcé ou une nourriture insuffisante font endurer.

Par une ironie du sort au moins cruelle,

Ballard était affligé du tyrannique appétit d'un homme qui nourrit un tœnia.

Cet appétit, que ses ressources restreintes ne lui permettaient plus de satisfaire, lui avait valu même les remarques aigres-douces — qu'on lui rapporta, — de la femme d'un vieil ami qui le traitait le dernier jeudi de chaque mois.

Elle disait à son mari : — Pas possible, il doit avoir un ver solitaire, ton Ballard! Je n'ai jamais vu une fourchette comme celle-là!

Ballard souffrit beaucoup, le premier mois, du régime qu'il s'était imposé. Son ventre criait : à midi, quand ses collègues partaient les dents longues; à deux heures, quand ils rentraient repus; l'après-midi, quand ils digéraient le cul écrasé sur leur tabouret, lui soufflant au nez une haleine qui puait le poisson et les choux.

Ballard, en sortant à midi, traversait la rue pour éviter un restaurant, la porte ouverte, infectant le trottoir du fumet des sauces graillonnantes. Il allait machinalement droit devant lui, au hasard. Il achetait chez un boulanger deux pains d'un sou qu'il mangeait par bouchées et cassait dans sa poche.

Quand il pleuvait, il faisait une fausse sortie et derrière les carreaux des fenêtres fermées

s'amusait de l'animation de la rue. Des gens s'abritaient sous une porte cochère, des femmes prises d'hésitation s'arrêtaient devant les ruisseaux larges où tournoyaient des ordures.

Une voiture de maître immobile attendait. Le cocher, raide sur le siège, avait les mains croisées sur le ventre et le cheval pointait ses fines oreilles, saluant de la tête et du sabot, piaffant dans l'eau clapotante. Mais cette distraction des jours de pluie fut enlevée au bonhomme.

Au mois de novembre un charcutier vint s'établir en face du restaurant. Et la boutique avec sa belle glace, haute et large, et la tentation des viandes roses étalées, devint pour Ballard un supplice de toutes les heures.

Un jour, il s'esquiva vers trois heures, torturé par des crampes d'estomac. Un de ses collègues le vit, dans les cabinets, mangeant voracement, le dos tourné, le cou dans les épaules.

Alors des blagues bêtes eurent cours.

Il thésaurise, — disait-on ; ou bien : — Il entretient une grue ! Et, soudainement réveillés par de sales histoires d'alcôve, des gamins de quinze ans levaient leurs faces blanches où

luisaient des yeux vicieux que des pollutions fréquentes pochaient.

Si Ballard n'avait pas quêté l'apitoiement de ses collègues sur sa misère banale, s'il jouait l'atroce comédie de l'homme qui, sans être riche, mange à sa faim, ce n'était point qu'il fît de ce trompe-l'œil une question de vanité bête, d'amour-propre ou de pose. Il désapprouvait la représentation sans dessous, la poudre aux yeux, les dehors captieux des pannés qui ne dînent pas pour acheter des gants. Sa nature timide plutôt que concentrée était peu propre aux expansions, aux confidences ; en outre, un sentiment d'une délicatesse plus intime l'avait empêché de confier à ses voisins l'extrême modicité de ses ressources. Il aurait fallu parler d'Irma, de l'argent qu'elle lui coûtait encore, bien que placée, et une pudeur le retenait. Sa conscience de père lui faisait un devoir de ne point nommer ses enfants devant des garçons qui salissaient les femmes et ne pouvaient admettre qu'une fille de quinze ans « l'eût encore ». Or, comment, en restant muet sur sa famille, expliquer sa vie sans faire soupçonner chez lui des vices latents : l'ivrognerie ou des désirs de vieillard libidineux ?

D'ailleurs, ses collègues, pour la plupart

endettés, vivant au jour le jour, lui auraient ri au nez s'ils avaient su qu'il prenait sur ses repas pour mettre de côté, tous les mois, l'argent du terme.

— On emprunte !

Mais cette idée d'escompter des augmentations et des gratifications problématiques contrariait les principes de Ballard, des principes que son père, un petit commerçant mort pauvre, et sa femme n'avaient pas peu contribué à développer.

Madame Ballard, plus âgée que son mari, rigide, osseuse, d'une honnêteté inflexible, était arrivée par une économie constante à joindre les deux bouts exactement, pendant les premières années de ménage. Plus tard, la même règle fidèlement observée avait abouti au placement de sommes péniblement gagnées, à l'achat de valeurs à lots.

Et maintenant qu'il fallait revivre cette vie de gêne, de recommencement, se débattre dans ce bagne du petit employé qui a de la famille, une préoccupation unique : joindre les deux bouts quand même, obsédait Ballard comme un ressouvenir de la morte, l'appel désespéré d'une voix lointaine.





II

Par exemple, si le jeûne forcé du matin lui était pénible, il prenait le soir une rude revanche et la patronne du « Prix fixe », où il dînait, donnait le bonjour froid d'une bouche fermée, à ce goinfre qui râflait le pain si goulument.

Après dîner, vers huit heures, Ballard se couchait sans bougie, s'interdisant la lecture au lit, par économie ; ou bien il parcourait, debout, dans la clarté des boutiques ou sous les becs de gaz, des journaux récoltés dans le bureau, après le départ des employés.

Souvent aussi il tuait une heure en allant à la porte des théâtres regarder : la queue des

petites places; l'arrivée des voitures; les femmes en pelisse traversant le trottoir sur la pointe du pied, les municipaux, les artistes en balade sur le boulevard au milieu des gamins qui jettent leurs noms tout haut et des marchands de programme gueulant.

Tous les jeudis il allait embrasser Marthe à la sortie de son magasin. Les commis le bousculaient, lui lançaient des barres de fer et des volets dans les jambes.

Il avait proposé à Irma d'aller tous les soirs l'attendre au coin de la rue de Hanovre, pour la ramener, mais elle avait déclaré que « ça ferait mauvais effet ».

Il insista. — Je croyais que ton père...

Elle répondit: — Non... Et puis on ne sait pas!

Alors, comme il était couché quand elle rentrait, elle eut sa clef.

Elle déjeunait à la crêmerie, mais se couchait ordinairement sans dîner, quoique son père, dans la répartition du maigre budget, lui eût alloué pour son repas du soir une somme égale à celle qui lui était affectée pour son déjeuner.

L'économie qu'elle réalisait lui permettait d'acheter de menus objets de toilette. Il lui arrivait de manger sur un coin de table quatre sous de charcuterie, des raisins secs de chez

l'épicier ou des restes du déjeuner qu'elle enveloppait dans son petit journal.

Maintenant des hommes la suivaient, le soir, allumés par son museau froncé de gamine précoce, sa bouche en moue, ses cheveux châtain clair, roux aux tempes et flamméchant sur son front. Elle se servait pour les tordre, tous les matins, d'une épingle à cheveux qu'elle tenait au-dessus d'une bougie allumée, patiemment. Mais un matin, en sortant de la crêmerie, elle aperçut son père embusqué au coin de la rue de Hanovre et s'effaçant, disparaissant dès qu'il l'eût vue.

Elle prit ses précautions.

Depuis quelques jours, une souffrance morale plus cuisante que la souffrance physique endurée avec résignation, torturait Ballard.

Inconsciemment, ses collègues traversaient son repos d'une douleur sourde d'accouchée qui mord ses draps pour ne point crier.

Les femmes faisaient le fond de toutes les conversations de bureau. On les y déshabillait en imagination, en paroles, avec une volupté paresseuse. Un tel avait lâché la petite, une plumassière, chose en chauffait « une » qui travaillait dans les fleurs, Machin reconduisait tous les soirs « la gosse », une ancienne au sous-

chef, qu'il avait « faite » avec deux cafés et un billet de faveur pour l'Athénée.

— Voulez-vous que je vous dise? Eh bien, les modistes, couturières, fleurs-et-plumes, — c'est toutes des vaches ! »

Et ils racontaient les conversations d'ateliers de femmes, des boniments de guenons soûles, disaient-ils. Un catalogue de musée anatomique en main, un employé faisait un cours de pathologie ordurier. Encouragé par le succès qu'avaient obtenu des descriptions d'une éléphantiasis et d'un accident tertiaire, il s'attaquait à l'embryologie, panachant les détails prolixes de mots techniques et de vocables populaires. Il terminait en citant un cas phénoménal d'embryologie mentionné dans le catalogue, mais qu'il appliquait complaisamment à l'enfant d'une couturière, sa maîtresse.

Ballard écoutait, muet, vaguement inquiet au fond. Il lui semblait que quelque chose à quoi il se voulait raccrocher croulât.

Généralement, après quelques minutes d'abêtissement comme à la suite d'un mauvais rêve, il avait un geste de la main et un : « Dieu merci, mes filles... » mental, qui le rassuraient momentanément.

Mais un jour, après une conversation dégoûtante sur les petites ouvrières, à midi sonnant,

il avait couru à la crèmerie où déjeunait Irma, sans indices, avec la certitude même qu'il ne ferait aucune découverte alarmante. A compter de ce jour, des doutes lui vinrent, et, ne croyant pas son incognito trahi, il fit de fréquentes apparitions rue de Hanovre.

Il revenait par la rue du Quatre-Septembre, de midi trois quarts à une heure, pleine de filles en balade. Par bandes de six ou sept, sur un seul rang, elles enveloppaient les hommes de regards curieux, avec des fusées de rires ployant leurs tailles.

Des employés promenant leurs flânes de ce côté, les suivaient. Des rencontres se faisaient inévitablement devant les bijoutiers, les papetiers qui exposent des photographies d'actrices et des vues de Saint-Pierre de Rome dans leurs montres

Des gamins fredonnaient devant le portrait de Judic :

Pour ne pas affliger les belles,
Le miniss' dans la garnison...

Une grande rousse élevant la voix, disait :

— Y a pas celle qu'a été assassinée par son type !

Et des hommes leur parlaient dans le cou, joue à joue, les yeux dans leurs yeux pleins de

coups de poing. Quelquefois un petit miché payait le café après le déjeuner, pendant dix semaines. Puis le miché disparu, les promenades recommençaient.

Ballard, si peu observateur qu'il fût, avait bien remarqué le manége de ces filles tenant tout le trottoir et parlant haut. Et son inquiétude, ses doutes, venaient de ce qu'il ne pouvait pas, raisonnablement, empêcher Irma de prendre l'air pendant dix minutes, pour chasser les odeurs âcres de sueurs de femme et de parfumerie louche qui traînent dans les pièces étroites où les ouvrières travaillent.

Dieu merci ! avec Marthe il n'était pas ainsi toujours en transes. Il la savait menée au doigt et à l'œil, courbée sur des factures, écrivant sans lever la tête, de huit heures du matin à dix heures du soir. Elle couchait dans les combles, et, sa lampe allumée, s'enfermait pour faire elle-même ses chapeaux, sa toilette des dimanches. Cette fille longue, plate et lymphatique, ni belle ni laide, avait une vie réglée de vieille femme désabusée. Elle dévisageait les hommes avec des yeux sérieux ; et il ne venait pas aux jeunes gens l'idée de lui faire la cour. Elle avait des éruptions de boutons qui l'enlaidissaient, la fanaient prématurément.

Tous les dimanches, elle venait déjeuner avec

son père et sa sœur. On passait l'après-midi aux Champs-Elysées. Marthe donnait le bras à son père, Irma marchait en arrière, n'ayant de regards que pour les voitures descendant ou remontant l'avenue et laissant entrevoir des profils de cocottes vautrées, des insolences de poitrines en offrande, un luxe criard de fille.

Elle tenait en estime aussi les vieux à favoris souples bien peignés, le linge éclatant, dans une attitude pleine d'abandon étudié et de froideur haute.

Après dîner, à huit heures, on reconduisait Marthe à son magasin.

En rentrant, Ballard et Irma se couchaient; mais elle, jusqu'à minuit, les épaules hors du lit et le coude trouant le traversin, lisait des romans. C'étaient : les « Echos des feuilletons, » les « Journal pour tous, » les « Romans populairesillustrés, » servant leur ragoût ordinaire, réchauffé, d'une fadeur écœurante. D'abord les romans historiques, *Moyen-âge* parce que le prénom Jean s'écrit par un h; les croquemitaineries où des nains fatals à tête chevelue poursuivent des princes très beaux et très blonds, enlevant une vierge pâmée sur un cheval maigre, au pied d'un donjon. Puis la cuisine prétentieuse des romans de cape et d'épée : des

seigneurs élancés ferraillant, très fendus; le même Richelieu barbotant dans le sang, devant le même Louis XIII, en carton pâte; puis le Louis XV du Parc-aux-Cerfs, flanqué de ses entremetteurs Lebel et de Sartine, jetant des pucelles dans le lit du maître et ayant peine à suffire à la consommation effroyable qu'il en faisait, s'il faut en croire les historiens romanciers qui ont « puisé ces détails aux sources les plus pures. »

Toute une histoire enfin, à côté de l'histoire, un papotage de concierge désœuvré, pénible et gluant.

Les romans modernes apportaient aussi leur contingent de loques et de bouffissures. Irma avait accroché au chevet de son lit un portrait de Paul Saunière, qui la ravissait. Et elle aurait voulu, par désir de comparaison, qu'un journal illustré, en première page, profilât les dieux favoris : Richebourg, Zaccone et Montépin.

Une amie lui avait prêté des romans, pour la plupart traduits de l'anglais : la Jane Eyre de Miss Brontë, l'Allumeur de réverbères de Miss Commins, la Femme en blanc de Wilkie Collins. Mais Irma déclarait que » ça ne l'enlevait pas » et que « c'était écrit trop fin ! »

La bougie éteinte, elle rêvassait ; et devant ses yeux fatigués passaient des entreteneurs cocus, graves, et des amants rablés qui la prenaient sans lutte, irrésistiblement.





III

Depuis un mois, Irma rentrait tard. Comme elle devait, pour gagner sa chambre, traverser celle de son père, Ballard, réveillé par le bruit de la clef tournant dans la serrure, disait :

— Tu as donc veillé, petite ?

— J'ai veillé.

— As-tu dîné ?

— J'ai dîné.

Il se rendormait, satisfait. Mais un dimanche il demanda des explications. Irma les avait ruminées. On travaillait beaucoup ; Madame avait refusé toutes les permissions jusqu'au jour de l'an ; les commandes pleuvaient.

Ballard n'insista pas.

Le samedi suivant, Irma, en se déshabillant, dit à son père, qui ne dormait pas : — Tu sais, nous travaillons demain toute la journée. Elle ajouta, ronchonneuse : J'en ai plein le dos, vrai ! C'est temps que ça finisse !

— Bah ! c'est un mauvais moment à passer.

Irma, en chemise, s'était assise au bord de son lit, déchiffrant un carré de papier bleu à la lumière dansante de la bougie, qui brouillait les lignes.





V

Le 30 novembre, à midi, Ballard, en sortant de son bureau, alla rue de la Michodière, à la crêmerie, où il savait rencontrer Irma.

C'était une petite boutique étroite, peinte en vert, jetant au trottoir des odeurs fades de cuisine pauvre.

La carte-menu était collée à la porte, pour la commodité des ouvrières qui la consultaient avant d'entrer demander leur portion, qu'elles mangeaient à l'atelier. Dans la montre, à droite de la porte d'entrée, une crême tournait, des bois de raisins secs trouaient un sac gris flanqué de compotiers ; au fond, des boîtes

de légumes conservés et des poireaux à barbe sale, pendante, étaient rangés.

La montre de gauche se trouvait en partie masquée par des arbustes poitrinaires, en boîte.

Dans leur entre-deux, une silhouette se dessinait : celle du chef, un garçon flegmatique, imberbe et frisé.

La cuisine était séparée de la première salle, courte, étroite et carrelée, par une cloison vitrée dans laquelle s'ouvrait un guichet.

La porte de communication avait été enlevée pour faciliter le service, mais l'encombrement persistait à cause des petites tables de marbre fixées au sol et du comptoir qui s'élevait à l'entrée. Au fond de cette salle, après avoir monté deux marches, on se trouvait dans une seconde pièce où d'autres tables basses étaient immobilisées, à droite, à gauche, dans des coins que la crasse des têtes grisaillait. Une vieille banquette, au delà de deux petites tables séparées permettait au patron d'user des rallonges et de caser quatre et même six personnes où trois se seraient touché les coudes.

La patronne, une grande jeune femme rousse, zézayait, allait de la cuisine aux tables, très empressée, abandonnant le comptoir à quelque client qui n'avait pas trouvé de place ailleurs.

Même, sur la prière de la patronne, il rendait la monnaie, passait les desserts. Quelquefois une petite brune s'installait ainsi au comptoir. Alors les hommes s'attardaient, et leurs haleines ternissaient le tronc.

La première fournée, celle qui venait d'onze heures à midi, était composée des habitués tranquilles, d'un âge mûr et n'aimant pas la bousculade.

Il y avait dix minutes de répit, puis les petits employés, les jeunes, des garçons de recette, des commis, des courtiers; les ouvrières, des modistes, des plumassières, des couturières, des fleuristes, se bousculaient, en été dépêchant le déjeuner pour aller traîner le long des boutiques, sur le boulevard.

Mais l'hiver, hommes et femmes peletonnés mangeaient emmitouflés, le chapeau sur la tête, buvaient à petits coups, déjeunaient pendant une heure exactement.

Les jeunes gens, naturellement putassiers, se fourraient dans les jupes des femmes, mettant un empressement de calicot complimenteur à leur passer une salière ou la carafe. Les femmes riaient, mangeaient du bout des dents, cassant leur pain délicatement, le dos de la main en dehors.

Quand Ballard poussa la porte, Irma, qui

était assise en face d'un jeune homme, à une table du fond, baissa vivement la tête et dit :
—P'pa! avec un jeu des pieds sous les chaises.

Ballard restait debout devant sa fille, toutes les places étant prises.

— Assieds-toi donc, p'pa, là... au bout...

Elle ajouta, sans façon : On se serrera.

— Non, je n'ai pas le temps; je venais te dire...

— As tu déjeuné?

— J'ai déjeuné .. heu... mais...

— Alors assieds-toi, tu ne rentres qu'à une heure, n'est-ce pas? Une chaise, madame!

Le père Ballard, gêné par le fumet des sauces et l'appétit glouton des déjeuneurs, s'assit au bout de la table, timidement, ne sachant où poser ses mains.

— Alors tu venais me dire?

— Ah! oui... C'est la fin du mois, l'échéance. Peut-être ne rentrerai-je pas avant deux heures du matin.

— Voilà des désagréments que nous ne connaissons pas. Ah! c'est aujourd'hui la fin du mois? Savais pas.

Et comme le père Ballard ne répondait pas à cette invite du jeune homme assis en face d'Irma, elle noua la conversation.

— N'est-ce pas, monsieur Léon, que ces veil-

lées sont embêtantes ? A l'âge de papa surtout. Papa a tantôt cinquante ans; il ne les paraît pas, hein? Ah! faut tout dire, vous avez les inventaires qui valent bien leurs jours d'échéance!

Et elle mit carrément les coudes sur la table.

— Monsieur Léon vient souvent à l'atelier pour les rassortiments, ajouta-t-elle; il fait la place pour ce grand magasin, tu sais, rue du Quatre-Septembre, tu sais bien ?

Monsieur Léon approuvait, l'air niais, très pâle avec des poils blonds naissants, sous le nez et aux tempes, un grand nez plat, des cheveux raides tombant très bas sur le front. La large échancrure du col découvrait une gorge maigre où le cartilage-thyréoïde saillissait avec des sauts comiques lorsque Léon mangeait.

Irma ayant rompu la glace, malgré l'excessive réserve de Ballard, la conversation ne tomba point.

Léon s'informait du nombre d'employés qu'occupait la maison de Banque où travaillait le bonhomme, de la moyenne des appointements, de la liberté dont on jouissait.

— Fume-t-on ? A quel heure quittez-vous le bureau ? Devez-vous vous embêter là-dedans ! Pas trop rossards, les types ?

Ballard monosyllabait des réponses, risquait des « Je ne vous dirai pas trop, ma foi !... Ah !

c'est comme ça, chez vous ? » Mais il était distrait par l'odeur des ragoûts, des rosbeafs pommes, un ! des « veau braisé marengo ! » des « lardé choux ! » qui lui passaient devant le nez, et dans le cou. Un malaise l'envahissait et des sauces rousses où des légumes nageaient lui faisaient venir aux lèvres des filets de salive.

— Vous prendrez bien une tasse de café avec nous, dit Léon.

Ballard se défendait.

— Mais puisque tu as déjeuné.

Alors devant l'insistance d'Irma et n'osant confesser qu'il n'avait rien mangé depuis la veille, il céda.

Léon avait allumé une cigarette qu'il fumait, les doigts délicatement écartés.

Cependant un grand vieux, tout blanc, cachant une guitare sous son mac-farlane, entra. Il chantait en s'accompagnant.

> O ma gondole,
> La brise est folle,
> Vers mon idole
> Voguons ce soir.

Et il avait une petite voix maigre et chevrotante, toute de tête.

A la table du fond, les femmes riaient. Une

grande blonde racontait qu'elle venait de lâcher sa mère, qui la cramponnait, et de se louer une chambre.

— Figure-toi, elle mangeait tous mes mois avec un type qui la battait. Le plus drôle, c'est qu'il voulait... Un rire la renversa sur sa chaise et elle acheva sa phrase dans l'oreille d'une voisine.

— Tu penses si je l'ai envoyé se baigner !

Le vieux chanteur lui mit son chapeau sous le nez.

— T'nez, v'là deux sous, mais vous nous chanterez l'heure du rendez-vous, pas ? vous connaissez l'heure du rendez-vous ?

Il répondit : Oui, mademoiselle, d'un air bien heureux, très flatté, et il attaqua immédiatement le refrain :

.. Je disais alors, à ma belle au cœur tendre,
Demain sous les bosquets, loin des regards jaloux,
Quand sonnera minuit, seul, j'irai vous attendre,
N'allez pas oublier l'heure du rendez-vous,
N'allez pas oublier l'heure du rendez-vous.

Toutes les femmes applaudirent, et quand il fut sorti, elles se retrouvèrent devant le comptoir.

— Nous avons ? disait la patronne.

— Un gigot aux haricots...

— Dix.

— Une pomme sautée…

— Quatorze.

— Un demi-setier…

— Quatorze et quatre, dix-huit.

— Deux sous de pain et un brie.

— Dix-huit et cinq, vingt-trois. Merci ; et vous, Mademoiselle, nous avons?

L'addition faite, elles sortaient et s'attendaient sur le trottoir, devant la porte, se donnant des chiquenaudes sur le ventre et sur les cuisses pour déloger des miettes de pain. Les hommes levaient la tête.

Cependant Léon questionnait Ballard adroitement, suivant le fil d'une idée.

— Alors vous retournez travailler après dîner, les jours d'échéance… ce soir, par exemple?

— Mais oui, jusqu'à une heure du matin.

— Ah! Et vous n'avez jamais été attaqué?

— Non…

— Vous n'êtes pas armé? Vous devriez être armé.

— J'ai une canne plombée…

— P'pa, c'est pas pour te renvoyer, dit Irma, mais il est une heure moins cinq.

Ballard se leva vivement :

— Irma, ne rentre pas trop tard. Tu as ta clef? — Oui. Au revoir.

Il serra mollement la main que Léon lui tendait et s'en alla ; au coin de la rue, il prit le pas accéléré pour signer la feuille de présence qu'on enlevait à une heure précise.





V

Le soir, à huit heures, Léon vint chercher Irma à son magasin. Il fumait des cigarettes devant la porte, une porte de derrière qui avait les apparences d'une « entrée des artistes » d'un bouis-bouis, avec son trou noir d'escalier, qui semblait s'enfoncer dans une cave, et les apostrophes voyoutes tracées à la craie sur des volets de marchand de vin, de hauts volets bruns que des tringles de fer scellées dans la pierre, tenaient plaqués sur le mur.

Irma rejoignit Léon au coin de la rue, et ils marchèrent côté à côte sans se donner le bras,

Irma relevant sa robe d'une main et de l'autre battant sa cuisse avec un petit sac vide.

Même, rue Richelieu, ils allaient, l'un suivant l'autre, à cause de l'encombrement des trottoirs étroits que des voitures rasaient. Ils traversèrent la cour du Louvre, toute noire, le pont des Arts, et, laissant l'Institut à gauche, ils se trouvèrent rue de Seine, où demeurait Ballard. A cinquante pas de la maison, Irma s'arrêta.

— Laisse-moi rentrer seule, à cause du concierge qui espionne; tu monteras dans dix minutes.

— Sais-tu où il y a un charcutier et un boulanger? demanda Léon.

— Oui. Elle lui donna des adresses, debout au milieu du trottoir, bousculée par les passants, puis elle s'éloigna et revenant sur ces pas presque aussitôt : — Ah! j'oubliais! Ne monte pas de vin, il y en a chez nous.

Léon profita d'une minute où le concierge tournait le dos pour s'engager dans une petite allée noire au bout de laquelle un escalier tournait. Des odeurs âcres traînaient, des lavures de vaisselle s'épandaient sur les marches et il semblait qu'on eût oublié, dans quelque coin, des langes humides de caca d'enfant. Les murs, dans un suintement continu, se perlaient de

gouttelettes sales, coulant en larmes, des ordures poissaient la rampe et le vent, s'engouffrant dans l'escalier par un carreau cassé, répandait par toute la maison les émanations d'un plomb, écœurantes comme une haleine de fiévreux.

Au quatrième étage, Léon s'arrêta essouflé.

Irma, qui tenait la porte entrebaillée, l'ouvrit toute grande, le fit entrer, le débarrassa d'un pâté et d'un pain d'une livre qu'il cachait sous son paletot. En l'attendant, elle avait mis le couvert dans la chambre de Ballard, la première des deux pièces dont se composait leur logement. Elle était très nue, avec un petit lit de fer dans un coin, une table et trois chaises. Un buffet de cuisine, en bois blanc, dans le désordre d'objets pêle-mêle, montrait des assiettes, des verres, des outils de menuisier, des couverts d'étain dans des boîtes à savons, des litres vides au goulot coiffé de débris.

Le lit était défait; Ballard le retapait tous les soirs avant de se coucher. Au porte-manteau, derrière la porte, des vêtements pendaient, puis, partout, sur les murs des images étaient épinglées. Des caricatures, des ratichons penauds à manières obliques; des ratapoils un gourdin sous le bras; un sourire et des jambes d'actrice entre la charge d'un maréchal et la

tête en poire d'un Louis XVIII prudhommesque ; enfin, dans les coins, comblant les vides, des cartes distribuées dans les magasins de nouveautés, des chromos violemment enluminées, des almanachs coloriés, et, dans le seul cadre qu'il y eût, une méchante lithographie représentant Mazeppa, attaché sur son cheval et traversant un bois feuillu d'aspect sauvage. Dans la chambre d'Irma, même désordre. Des filets, des cheveux, des pots de pommade vides, une verroterie de bazar dans un tiroir de table boiteuse. Une autre table de nuit béante, où s'étalait le roman lu la veille, avec la page où s'était arrêtée Irma, marquée par des cheveux en natte. Sur les murs, des carrés de glaces, des photographies souriantes, des têtes vissées; toute une bondieuserie bon marché : des Noëls avec les bras trop courts, une vierge sans torse, un Saint-Joseph d'une gravité excessive et des Dieu le Père riant dans leur belle barbe, l'air bon.

Le lit était assez grand, ayant été, à l'origine, acheté pour les deux sœurs.

Léon s'était arrêté sur le seuil de cette chambre, un peu gêné, pendant qu'Irma rinçait deux verres et les essuyait.

Ce rendez-vous avait été pris au restaurant, le matin même, après le départ de Ballard.

A la fin, Léon était las des balades, le soir, de la reconduite avec les baisers volés dans les rues désertes, d'un pelotage énervant et excitant, de toute cette menue monnaie de l'amour qui donne appétit. L'occasion se présentait de se mettre franchement à table, il saisissait l'occasion !

Quant à Irma, elle avait accepté d'avance les conséquences de ce dénouement prévu : elle ne faisait rien pour en avancer ou en reculer le terme, voilà tout. Mais elle y pensait souvent le soir, dans son lit, et le matin au réveil, raisonnant sa chute, établissant le bilan de sa honte !

— C'est peut-être pour aujourd'hui !

Même, à deux reprises, elle avait trouvé à Léon des timidités incompréhensibles, une retenue que n'autorisaient pas les circonstances. Elle se rappelait leur promenade en fiacre, un dimanche ; bien sûr, il avait des intentions ce jour-là et elle s'avouait à elle-même qu'elle avait cru que « ça y était ! » Eh bien, non ! Il n'avait pas osé baisser les stores, en plein midi, et il s'était contenté des mêmes chatouilles, sous la robe, le long des cuisses, ne paraissant pas comprendre qu'elle l'attendait frissonnante, prête à le recevoir !

Quelquefois, elle cherchait des excuses à une

faute non encore commise. Elle ne s'amusait pas à la maison; elle y était bien seule; elle avait pensé au mariage, mais la tête pleine d'histoires romanesques, elle disait: Qui voudrait de moi, sans le sou? Puis, comme une de ses amies lui avait raconté une nuit sans joie passée avec un vieux, son collage avec un jeune la mettait, dans son estime, au-dessus des filles qui se vendent?

Elle, se donnait, pour rien, pour savoir et vérifier, en les faisant suivre d'exemples, des théories que les garces d'atelier lui avaient inculquées.

Elle n'obéissait pas à une passion délirante ; lorsqu'elle avait rencontré Léon à la crêmerie, elle avait, la première, blagué la coupe de ses cols et le va-et-vient vraiment drôle de sa pomme d'Adam. Puis elle s'était amusée de son bagout de calicot faisant l'article, et elle le laissait pousser sa pointe, l'écoutant toute molle, lentement envahie, cédant peu à peu.

Et lui, après la scène du fiacre, se fichait des coups de poing, se reprochant de ne pas l'avoir faite, au fond novice encore, et donnant pour excuse à sa niaiserie l'étonnement que lui avait causé cette prompte capitulation.

Brusquement, à midi, il lui avait dit:

— Si nous profitions de l'absence de ton père pour dîner ensemble?

Elle avait répondu : — Oui... mais où?

— Eh bien, chez toi... si c'était possible.

Elle se mordit les lèvres :

— Dame!... viens toujours me chercher à la sortie de l'atelier.

L'accord avait été tacite. Et Léon faisait cette réflexion en la quittant : « J'y gagne le dîner au restaurant et l'hôtel! »





VI.

MAINTENANT ils étaient assis, côte-à-côte, sans appétit, devant le pâté dont il avait enlevé la calotte, découvrant une boule de chair pétrie. Léon cherchait à s'entraîner. Il était vraiment un peu bebêt, malgré ses airs de tombeur, sa belle audace devant les femmes raccrochées dans les brasseries.

— Nous faisons la dînette, dit-il, en riant. Je verse à boire; coupe le pain.

Mais elle, renversée, les yeux au plafond, rêvait :

— Ça n'est pas beau ici, hein?

— Mais si, c'est très bien... avec toi! Et il

se pencha pour la baiser, ravi de sa galanterie banale.

Comme elle restait muette, insensible à sa caresse, il se redressa, gêné : — Tu ne manges pas ?

Il lui versa à boire : — Qu'est que tu fais tous les soirs, en rentrant ?

— Je lis.

— Ah !... couchée ?

— Couchée...

Il y eut un grand silence. Leurs chaises se touchaient. Tout d'un coup, brutalement, il la prit dans ses bras, sans une parole. Alors elle ferma les yeux, docile, pendant qu'il dégraffait le haut de son corsage, l'embrassant sur le cou, à pleines lèvres. Et dans ce dépoitraillement rapide, il était étonné de trouver une chair sans odeur, ne jetant pas au visage cette bouffée de parfums canailles qu'exhalent les seins des prostituées tout de suite déshabillées.

Mais, renversée avec Léon penché sur elle, ce dossier de la chaise lui cassait la taille. Elle murmura : Tu me fais du mal, retire-toi... Et, la tête fouillant sa poitrine, cherchant les seins sous la chemise montante, il ne l'écoutait pas, lui mangeant la chair sans parler...

Enfin il se redressa, très rouge.

— Couchons-nous !...

Elle ne dit pas non, se laissant enlever ; mais comme il faisait un pas vers le lit de Ballard, elle l'arrêta :

— Non, pas là, pas là...

Il marcha droit devant lui, pénétra dans l'autre chambre et laissa tomber Irma sur son lit, haletant !

Alors, les yeux toujours clos, les mains croisées sur la poitrine, elle attendit qu'il fût deshabillé.

Vers une heure du matin, comme Ballard tournait sa clef dans la serrure, Irma se réveilla. Du coup, elle fut sur son séant, secouant Léon étendu à côté d'elle, le nez dans l'oreiller.

— P'pa, dit-elle, p'pa qui rentre !

Le jeune homme se dressa, ahuri, les mains battant l'air, chèrchant ses vêtements. Il était déjà à genoux sur le lit, prêt à selaisser glisser sur le tapis; mais elle l'arrêta, comprenant qu'il voulait se cacher sous le lit.

Ballard avait ouvert la porte et pénétrait dans la première pièce. Il alluma la bougie ; on l'entendait marcher, d'autant que la porte de communication était restée ouverte. Il vit les deux couverts mis et pensa tout de suite que Marthe, par exception, était venue dîner avec sa sœur. Il lui vint à l'idée de s'en assurer en



Milius inv et sc.　　　　Imp. A Salmon

interrogeant Irma; il fit un pas vers sa chambre, hésita. Le pâté l'attirait maintenant. Ça tombait bien. Il avait faim. Elles n'étaient pas en appétit, les pauvres chéries ! Et il s'assit devant la table, épanoui, renonçant à réveiller Irma, gardant ses questions pour le matin, au réveil. Pendant dix minutes, il mangea sans boire, gloutonnement, comme un convalescent qui a connu toutes les tortures d'une diète prolongée. Il dévorait la viande du pâté, cassant des morceaux de pain énormes, démolissant la croûte à coups de fourchette. Il n'avait jamais si bien dîné, même chez son ami Papillon.

Le profil en lame de couteau de madame Papillon le faisait sourire, maintenant qu'il pouvait reprendre du pain sans qu'un coup d'œil aigu le lui reprochât. Il avala la croûte sans souffler, avec des mâchoires chantant la revanche, l'« autant de pris » sur les jeûnes futurs. Quand il s'arrêta, presque honteux d'avoir fait table nette, sa respiration était pénible et il se sentait un poids sur l'estomac. Il se leva lentement, la bouche ouverte, la tête lourde, et, son pantalon tombé, il s'appliqua les deux mains sur le ventre, frictionnant mollement. Puis il se coucha, après avoir soufflé la bougie, en murmurant :

C'est drôle! ça ne passe pas ; bien sûr j'ai mangé trop vite !

Cependant Léon était resté au milieu du lit, à genoux, en chemise, l'oreille tendue. Il n'osait bouger dans la crainte d'un craquement du lit qui eût pu les trahir, et pas un mouvement de Ballard ne lui échappait, quoiqu'il s'élevât un mur entre eux. Bien longtemps même, après qu'il eut éteint sa bougie, ils restèrent immobiles, raidis, avec leurs derniers baisers figés sur les lèvres. Ils semblaient, tacitement d'accord, éviter tout contact, redouter une surprise des sens qui les rejetât aux bras l'un de l'autre. Et pour résister à l'odeur d'amour, à la griserie de sueurs mêlées qui montaient des draps, ils pinçaient les narines, luttant contre cet entraînement brutal qui fait la chair forte et maîtresse.

Léon n'avait plus même la pensée de s'habiller et de partir. Il voyait Ballard derrière la porte, prêt à lui sauter à la gorge... A la fin, exténué, il se recoucha, grelottant! Ils ne s'adressèrent pas une parole, et il y avait entre leurs deux corps la large place d'une troisième personne.

La nuit fut longue. Enfin, vers sept heures, Irma se leva. Tous les matins elle allait, en chemise et les pieds nus, demander l'heure à

son père. Quand il dormait, elle se penchait sur son lit, étant un peu myope, et distinguant imparfaitement les aiguilles de la montre accrochée au mur.

Elle entra dans la chambre de Ballard. Il était étendu sur le dos, les yeux ouverts ; entre ses lèvres un mince bout de langue pointait. Irma demanda : — Quelle heure est-il?

Et comme il ne répondait point, elle fit un pas vers le lit. Soudainement, elle se jeta en avant, sur son père, lui palpant la poitrine; puis aussi brusquement elle fit un écart de côté en criant :— Léon!... Léon!...

Lui, ne sachant pas, la croyant aux prises avec Ballard, restait saisi, cloué au lit...

Mais elle reprit : — Léon!... p'pa... viens vite, p'pa est mort!...

Il se leva précipitamment et accourut.

Irma, adossée à la porte d'entrée, n'osait plus bouger, plus pâle que le cadavre.

Léon restait au milieu de la chambre, les jambes nues, sa cravate, en corde, pendante. Il dit : — Vrai... tu es sûre ? Ce n'est peut-être qu'un évanouissement.

Le chat de la fable lui revenait en mémoire : cet enfariné guettant les souris et faisant patte basse sur les inexpérimentées qui trottaient menu autour de lui. Mais Ballard ne bougea

pas. Alors elle courut follement, avec des yeux fixes, sans larmes, les cheveux dénoués, ses maigres épaules frissonnant !

Il dit : — Du vinaigre... avez-vous du vinaigre ? Il ne la tutoyait plus, comme si Ballard eût pu les entendre. Elle lui apporta une burette, se reprenant à espérer, mais elle n'osait plus s'approcher du lit pendant que Léon, le bout des doigts mouillé, frottait les tempes et le front du bonhomme. Mais les yeux du mort avaient une fixité froide et calme qui le déconcerta. Elle, vit l'inutilité du remède, et, comme Léon allait se trouver mal, sèchement, du coup ayant aussi oublié le tutoiement, elle lui dit :
— Habillez-vous !

Ils retournèrent dans la chambre d'Irma, s'habillant côte-à-côte, sans parler, subitement envahis par une pudeur tardive qui leur interdisait tout rapprochement, tout regard même.

Ce grand silence lui détendit les nerfs, et comme elle mettait son jupon, son désespoir éclata. Elle pleurait la poitrine secouée, le nez rouge, des mèches de cheveux raides dans les yeux.

Elle donnait des explications, prenant des temps. C'était le pâté... il s'était étouffé... Il avait dîné en rentrant... la digestion ne s'était pas faite !...

Elle ne trouvait pas un mot de regret caressant, une parole venue du cœur, un de ces riens très bêtes qui tireraient des larmes à des bûches.

Léon dit : — Qu'est-ce que nous allons faire ?

Elle répliqua : — Allez-vous-en d'abord; quand vous serez parti, je courrai chez la concierge, chez la voisine, partout ! Ah ! il faudrait voir ma sœur ; avez-vous le temps ? Si vous pouvez aussi passer chez madame... au magasin ?

— Qu'est-ce que je dirai ?

— A Madame ? vous lui direz ce que vous voudrez : que vous êtes un voisin, n'importe quoi... Mais que Marthe vienne tout de suite, qu'est-ce que je deviendrais ? — Vous savez, c'est sur le boulevard... vous ne pouvez pas rester vous, oui, je comprends... Vous savez bien ? où nous sommes allés un soir ? Mon Dieu, vais-je avoir affaire !

Il disait toujours oui, de la tête. Il était habillé, elle le poussa vers la porte, et il détournait la tête pour ne point voir le mort.

Les deux amants se quittèrent, sans une parole, sans un serrement de main. Elle resta penchée sur la rampe, deux minutes, puis elle frappa à la porte d'une voisine.

Léon se trouva dans la rue, étourdi comme un homme ivre, courbaturé, pâle, avec des

douleurs dans les genoux et dans les cuisses Il respira la bouche grande ouverte.

Peu à peu, il se dégrisait et des souvenirs de sa nuit s'éveillaient dans son esprit, nettement.. C'étaient : la prise de possession brutale, et sans précédent pour lui, d'un corps neuf; puis le combat d'amour, la défense molle et les sanglots du vaincu d'avance; puis la rentrée subite du père, les angoisses des heures passées dans ces draps chauds d'amour. Il avait encore dans les oreilles le cri d'Irma : Viens vite, p'pa est mort ! Et il la revoyait, affolée, avec, sous sa chemise, la saillie du ventre et le dessin des cuisses.

Un vent froid piquait et de gros nuages charbonnant le ciel bas roulaient sous la poussée ardente d'une haleine formidable, comme la fumée des pipes qu'un courant d'air emporte.

Maintenant, le sang à la peau, il marchait moins vite et de bonnes pensées lui venaient. Bien sûr, il viendrait en aide à la pauvre fille. Il avertirait sa sœur et sa patronne; il pouvait perdre une matinée après tout, il devait bien cela à la petite... Dame ! on est toujours un peu reconnaissant aux femmes des moments agréables qu'elles vous ont fait passer !

Il était arrivé sur les quais : il regarda

l'heure à une station de fiacre et fut étonné qu'il lui restât une heure à perdre. Il avait le temps de faire les deux commissions d'Irma avant d'aller au magasin ; il évitait ainsi une démarche appréhendée auprès d'un patron grincheux, ennemi juré des permissions de congé.

Tiens ! c'était à considérer ! La fin de l'année approchant, la moindre infraction à la discipline et les demandes intempestives servaient de prétexte au patron pour rogner les augmentations et les gratifications. Vraiment oui, c'était à considérer !

Une à une, ses bonnes pensées s'envolaient.

Aussi bien tout l'agaçait, contribuait à cette tension des nerfs, résultat d'une douleur physique et d'un trouble moral combinés, d'un mécontentement de tout et de soi. Il s'en voulait de l'indécision qui le prenait soudainement, de la perturbation apportée dans ses idées par des phénomènes extérieurs dont il ne se rendait pas compte. Il ne pouvait arriver à résumer exactement la situation pour prendre un parti.

Maintenant, des aiguilles glacées que chassaient des rafales lui cinglaient la figure, par grands coups. Et, chaque fois, il croyait que des gamins embusqués venaient de lui jeter

une poignée de sable. En traversant les Tuileries, il fut aveuglé: un vent aigu le giflait, l'obligeant à des volte-face, la main au chapeau, les oreilles lardées de piqûres d'épingles.

Alors ses belles résolutions, tout d'un coup, tombèrent. C'était pour lui une question d'avenir, pensait-il; on ne rate pas avec sa position pour un béguin, c'est bête! Il faisait le compte de ce qu'Irma lui avait coûté: les petits cadeaux des premiers jours, les déjeuners, le café pendant trois semaines, etc. Il avait bien payé cette nuit passée avec elle. Et quelle nuit! Il finissait par n'être pas bien sûr, au contraire, qu'elle ne lui dût rien, après les transes dans lesquelles il avait vécu!

Il avait ralenti son pas, argumentant, luttant, cherchant à sa rupture des raisons décisives, scrupuleux au point de se donner d'abord tous les torts pour les écarter ensuite victorieusement et conserver, à ses yeux, un haut prestige.

Dites donc, mais Irma allait se trouver seule, presque sans ressources! Une maîtresse à entretenir? ah! non! Il n'allait pas se flanquer celle-là sur les bras! Pas si bête; amant, oui, miché non pas! Et puis, d'ailleurs, ils iraient loin avec ses dix-huit cents francs. Quoi, son lâchage ça n'était pas la misère pour Irma,

la sœur était là, une piocheuse qui devait avoir des économies ! C'était décidé, il allait prévenir Marthe et la patronne d'Irma, et puis bonsoir !

On lui frappa sur l'épaule.

— Tiens, Louis !

— Léon ! ça va ? A propos, chauffes-tu toujours la petite ?

— Irma ?

— Oui, la gosse du restaurant.

— Non.

— Tu ne la vois plus ?

— Je ne vais plus à la crêmerie.

— A la bonne heure. D'abord, mon vieux, quand on en a fait une, le mieux est encore de la plaquer pour en faire une autre. Les collages qui rouillent, c'est daim !

Ils entrèrent chez un marchand de vin, causant debout devant le comptoir. Mais neuf heures sonnant, ils se séparèrent.

Au coin de la rue du Quatre-Septembre, Léon s'arrèta. La rencontre qu'il avait faite, en le retardant, lui interdisait, avant son arrivée au magasin, les visites à la patronne et à la sœur de la petite. Peu à peu la phrase qu'il avait lâchée inconsciemment, sans savoir pourquoi, s'affirmait dans son esprit avec la persistance d'une résolution froidement prise.

« Je ne vais plus à la crêmerie! »

Parbleu, c'était une inspiration. « J'éviterai ainsi, pensait-il, les reproches, les lamentations de femelle — et le reste! Quant à Marthe, elle apprendra toujours trop tôt la mort de son père. Il était arrivé devant son magasin; il y entra en saluant un gros homme, qui, les mains en croix dans le dos, surveillait l'étalage, à la porte.

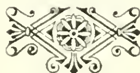
Tout de suite, Léon donna le mot d'ordre : Si une femme venait le demander, on devait répondre qu'il n'était pas là, qu'il avait négligé même de motiver son absence.

Mais au bout de huit jours, personne n'ayant paru au magasin, Léon ressentit un violent dépit de cet abandon qu'il avait provoqué, de ce détachement sans lutte. Il s'attendait à un relançage immédiat, à des visites de femmes, guettant sa sortie sur le trottoir; il avait réglé une mise en scène qui n'eût pas manqué de le poser; cette belle indifférence de fille lâchée froissait son amour-propre. Elle était peut-être malade ?

Alors, pour en avoir le cœur net, il alla rôder autour de la crêmerie. Une couturière qu'il rencontra, un soir, lui apprit qu'Irma était rentrée au magasin, le lendemain même de la mort de son père. Cette catastrophe

paraissait même n'avoir pas changé ses habitudes; elle avait seulement déménagé.

Léon n'osa demander sa nouvelle adresse et s'éloigna, — très vexé.



LUNDI



LUNDI

ARSÈNE ! cria Adèle, du seuil de la chambre, Arsène ! va chercher ton père !

L'enfant, qui jouait aux billes sur le palier, accroupi et le cou tendu, se redressa, et répondit, l'air maussade : — Tout à l'heure. Alors elle sortit courroucée, l'empoigna par le bras, le secoua rudement et d'une gifle le jetant dans l'escalier : — Tout de suite, cria-t-elle, tout de suite !

Et comme l'enfant, hésitant, la regardait en dessous, le bras replié, le coude à la hauteur

de la tête, prêt à parer des coups, Adèle fit mine de le poursuivre. Mais il sauta des marches, le corps en avant, s'accrochant à la rampe, et, rageur, mâchant des injures.

Adèle, madame Jean, comme on l'appelait dans le quartier, vivait maritalement avec Jean Pouttier depuis deux ans. Pouttier, mouleur en cuivre, était veuf depuis six mois quand il avait rencontré Adèle, qui demeurait dans sa maison. Il avait eu de sa femme un garçon, — Arsène. Sa voisine avait une fille, — Louise. Souvent les deux enfants jouaient ensemble, le soir, devant la porte. On s'était connu ainsi, rue de la Glacière, quand, pendant les longues soirées d'été, les locataires, les bonnes des voisins et les petits commerçants apportant leur chaise, venaient causer, en demi-cercle, devant la loge du concierge. Pouttier se rapprocha de sa voisine, lui fit la cour ouvertement, assidûment. Au bout du deuxième mois, il couchait avec elle.

Alors, peu à peu, Adèle cessa de travailler. Elle se levait tard, buvant, couchée, le café que lui montait la concierge; elle s'habillait lentement, descendait, s'attardait chez les fournisseurs, dans la loge, et, vers midi, jugeant qu'il était trop tard pour commencer la journée, décidait qu'elle n'irait pas à l'atelier. Son

patron se fâcha. Elle le prit de haut, et fut remerciée. Alors, Pouttier vécut avec elle définitivement. Elle donnerait congé pour le prochain terme et viendrait partager sa chambre. Il avait réfléchi. Il y trouvait une économie, après tout. Il ne mangerait plus à la gargote et ne serait pas obligé de s'occuper de l'enfant. Adèle ne travaillant plus ferait marcher le ménage et élèverait les mioches. Elle accepta. Alors, elle vendit, de son mobilier, tout ce qui n'étant pas de première nécessité eût été encombrant dans la chambre de Pouttier.

Elle n'y transporta que deux chaises, un matelas pour les enfants, qui coucheraient ensemble, et des menus objets de toilette.

On jeta le matelas dans un cabinet noir, sans air, étroit, et que Pouttier, couchant avec son fils, avait transformé en chambre de débarras. D'ailleurs, Pouttier et Adèle avaient tout pesé, longuement. Arsène ayant neuf ans et Louise étant d'un an plus jeune, après réflexion, leurs parents, qui eussent pu étendre le matelas dans la chambre, avaient jugé plus convenable surtout dans les premiers temps de leurs amours, de les faire coucher dans le cabinet noir. Plus tard, on verrait.

Les voisins s'étonnèrent à peine de ce rap-

prochement prévu. Les enfants n'y prirent pas garde.

Mais Pouttier, pendant son veuvage, ne rentrant plus pour les repas, seul le soir et s'ennuyant, s'était mis à boire. Il y eut des scènes. Il rapportait sa paie de la semaine à peine entamée; le dimanche même, il était facile de le retenir à la maison, mais le lundi, il était intraitable et rentrait régulièrement soûl. Encore fallait — il qu'Adèle l'envoyât chercher par Arsène chez Bêchamel, le patron de la gargote où il déjeunait avant son mariage et pendant son veuvage.

Le petit Arsène, les deux mains dans ses poches, descendit lentement le boulevard Arago. Il connaissait le chemin, et il avait des révoltes intérieures qui lui faisaient monter de petits frissons aux cheveux, des grognements brefs d'enfant vexé, en pensant qu'il lui fallait relancer chez Bêchamel, son pochard de père. Il se voyait, traînant l'ivrogne, sous les regards ironiques des passants, et le ramenant à sa maison, dans son triomphant abêtissement d'homme soûl. Alors une répulsion instinctive, malgré l'habitude, l'étreignait. C'était, quand il entrait dans la boutique, un rire qui courait, faisant lever les têtes. Et l'enfant, sous ce coup de fouet qui lui cinglait le visage, n'osait pas

s'approcher de son père, accroupi sur une table. Mais on criait : Pouttier !... ton fils !

Pouttier, debout, ricanant, prenait l'enfant sous les bras, l'enlevait et, bouche à bouche, lui soufflait son haleine empuantie en disant : — Ta mère qui t'envoie, hein ? L'enfant, qui détestait cette femme autant pour les coups qu'il recevait que pour les corvées dont elle le chargeait, — répondait : — Oui, c'est elle !

Pouttier ricanait : — Eh ben, dis-y zut !

Et la même scène se renouvelait chaque lundi, invariablement. Mais l'enfant allait avoir 11 ans, et cette sale noce l'écœurait. Il s'arrêta. Des gamins jouaient aux billes : une tentation lui vint.

Il pouvait bien faire une partie ; on ne l'avait pas suivi. Et puis, quoi ? il dirait que son p'pa n'était plus là et qu'il l'avait cherché ailleurs... Pour sûr, il ne serait pas démenti par le père, car il était crânement plein quand il rentrait.

Le gamin, machinalement, remuait ses billes dans sa poche ; puis, brusquement, tirant un des joueurs par sa manche : — J'y vais de quatre !... dit-il. — Il y eut un échange de billes. — Hors trois !...

Et le petit Arsène, à genoux dans la poussière, ramassa les billes, sans parler, mais la

figure éclairée, ne pensant plus à Pouttier, ni à l'autre !...

Tout à coup, un enfant lui jeta ces mots, dans le cou : — Ta mère !

Arsène fourra ses billes dans sa poche, précipitamment, se redressa, et s'en alla, indifférent, très lent, avec un air sucré d'innocence feinte, sans regarder derrière lui. Comme il arrivait à l'angle de la rue Ferrus, Pouttier déboucha sur le boulevard, absolument ivre et battant les murs.

— Ah ! t'arrives bien, p'tiot, cria-t-il, le père Bèchamel m'a foutu à la porte; viens ici... et donne-moi le bras.

L'enfant obéit, sans mot sonner, traînant son père avec cette lenteur indifférente qu'ont les conducteurs d'aveugles Pouttier monologuait : — C'est une rosse, Bèchamel ; et l'éternelle phrase lui montait aux lèvres dans un bavement : Ta mère qui t'envoie, hein ? L'enfant se mangeait les ongles et suivait Pouttier dans ses zigzags de soûlard.

Non ! ce qui l'embêtait, c'était de passer devant ses camarades... Ils se ficheraient de lui... Il voulut traverser le boulevard pour les éviter, mais Pouttier, avec l'entêtement froid des brutes, s'y refusa.

Et le petit Arsène, tout rouge, les yeux

baissés, passa devant les gamins que ce spectacle de leur camarade remorquant l'ivrogne, amusait énormément. Même, du groupe, une voix cria : — Hé ! Arsène, tu ne fais pas une partie ? — Alors il se révolta, crispant les poings, secouant son père, trouvant une vengeance âpre dans l'ascendant passager qu'il prenait sur lui, le jetant sur les murs, avec sa puissance nerveuse de gamin, sa rébellion d'humilié éclatant.

Des passants se retournaient, et l'enfant se hâtait. — Mais Pouttier résistait, les jambes molles, s'abandonnant, très lourd. Et c'étaient des luttes où le petit Arsène épuisait sa force rageuse.

Enfin ils arrivèrent. L'escalier était raide. L'enfant monta le premier, tenant la rampe d'une main, de l'autre tirant Pouttier. Mais au quatrième étage, l'escalier, devenant trop étroit et formant une espèce de boyau ouvrant sur un palier, le gamin lâcha son père et monta seul. L'ivrogne, sans une parole, fit un tour sur lui-même et tomba.

Arsène appela : — M'man ! m'man ! Sur le palier, venaient aboutir, de droite et de gauche, deux couloirs obscurs où glissait, dans les beaux jours, une nappe lumineuse par l'entrebâillement d'une porte brune, numérotée.

Arsène éleva la voix : — M'man, viens !

Une porte s'ouvrit et une petite fille, pâle, avec des lèvres très rouges et des yeux noirs qu'une fine ombre soulignait, parut sur le palier. C'était l'enfant d'une voisine.

— Elle est là, m'man ? dit Arsène.

— Non, elle est au marché avec Louise.

— P'pa vient de tomber dans l'escalier, regarde.

La petite fille se pencha par-dessus la rampe ; il reprit :

— Faudrait l'aider à monter, Fifine ; veux-tu essayer ?

Les deux enfants descendirent. — Prends-le par les jambes, dit Arsène, et ne le lâche pas, surtout.

Raidi, tenant Pouttier sous les bras, l'enfant réglait ses mouvements sur ceux de Fifine, qui montait, lentement, à reculons. Mais à la sixième marche, ils durent s'arrêter, essoufflés, les bras veules ! Ils lâchèrent Pouttier, le reprirent et le traînèrent enfin dans sa chambre, le cognant aux marches, aux murs, aux meubles ! Puis ils le hissèrent, somnolent et cuvant son vin, sur le lit bas orné d'un vaste couvre-pieds à fleurs vertes.

Alors les deux enfants demeurèrent devant le lit, tout haletants, gênés par la respiration

bruyante de l'ivrogne, et les sifflements qui chantaient dans son nez. Il faisait très chaud. Une grosse mouche volait, se cognant aux vitres, et ce grand silence des maisons endormies dans la lourde atmosphère des après-midi chaudes, leur tombait sur les épaules et les troublait. Une machine à coudre jetait, comme une obsession, le bruit ininterrompu de ses notes énervantes, et il leur arrivait, en pleine figure, des bouffées tièdes sentant les sueurs et le renfermé malsain des ménages d'ouvriers.

Une fine poussière miroitait dans les lignes lumineuses qui rayaient le parquet, se brisant à l'angle des meubles et qu'un vol rapide de mouche fendait parfois.

Alors les deux enfants s'assirent par terre, dans la chambre. Le petit Arsène avait les pommettes fleuries, des gouttes de sueur très fines naissaient à la racine de ses cheveux, courts, en brosse. Les yeux flambants, il regardait Fifine avec une expression indéfinissable de curiosité vicieuse et de désir incertain.

Elle, en robe courte, les genoux droits, en pointe, tirait son jupon, se couvrant les jambes, avec des reculs et des offrandes de buste réguliers.

— Alors elle est au marché? dit Arsène, pour parler.

— Oui; elle est furieuse, parce que tu joues dehors au lieu de faire ses commissions.

— Qu'est-ce qu'elle a dit?

— Elle a dit comme ça qu'elle te ficherait une danse quand tu rentrerais.

Mais lui se révolta. Il se plaindrait à p'pa. P'pa le soutenait quand il n'était point soûl; il voyait bien qu'elle ne l'aimait pas, lui, le fils de l'autre.

Fifine demanda :

— Alors, c'est pas ta mère?

— Non.

— Elle était gentille, ta mère?

— Elle ne me battait pas.

— Elle était grande?

— Oui, et très maigre. Elle ne sortait jamais, même que ça faisait crier p'pa.

Il y eut un silence, puis, sans transition, elle demanda :

— T'as quel âge?

— Onze ans... et toi?

— Moi?... j'ai eu... — elle chercha, — j'ai eu dix ans le... le 3 avril.

Arsène s'était rapproché de Fifine et lui caressait les genoux, de la main. Il l'interrogea :

— Elle t'aime bien, ta mère? Et comme elle disait oui d'un mouvement de tête, il ajouta : Je t'aime bien aussi, moi, Fifine.

Il lui tâtait les cuisses, avançant les lèvres, très allumé.

Mais elle minauda, allongeant ses jambes, changeant la conversation, parlant d'école, de sœur une telle...

Lui, ne l'écoutait pas, raidi dans son froid entêtement de gamin vicieux, se frottant à elle, la sentant, perdant ses mains dans les plis de sa robe, tourmenté d'un besoin de savoir qui lui séchait la bouche et lui mettait derrière les oreilles des picotements brefs comme des frissons.

— T'es bête! Tu me chatouilles! Et elle se pelotonnait, fermant les yeux, lui donnant des tapes sur la tête, très contente.

Alors, il s'enhardit et lui embrassa les cheveux; mais soudain il fut sur pieds, tout d'un coup, pâle, écoutant.

Et la voix d'Adèle monta dans le grand silence, clapissante et sonnant faux.

— Ah! il est là-haut! A quelle heure est-il rentré?

La concierge répondit:—Dame! Mame Jean, il était quatre heures.

— Quatre heures! et il croyait que ça passerait en conversation!

Rageuse, elle monta, traînant sa fille.

Fifine était partie, mais elle écoutait, réfugiée au fond du couloir.

Adèle entra dans la chambre, suffoquant.

— Ah! tu es là, saloperie! Et elle tomba sur le petit Arsène, le giflant, lui allongeant des coups de poing dans la figure et des coups de pied dans les jambes. — Tiens, saleté, tiens, ça t'apprendra! Ah! tu joues aux billes au lieu d'aller chercher ton père, salop! L'enfant essuyait la bordée sans cris, sans larmes, levant seulement les bras pour parer les coups.

Mais elle s'arrêta; elle était bête de se meurtrir ainsi les mains à le frapper. Elle prit la corde avec laquelle sa fille jouait et cria : — Attends, je vais te cingler les fesses, cochon!... L'enfant esquiva le coup et, comme il s'était réfugié au chevet du lit, la corde fouetta le bras de Pouttier.

Il se réveilla, moins soûl, mais hébété, et balbutia: — Ah! ça... ah! ça.., la bouche pâteuse, ne trouvant pas autre chose à dire.

Alors, Arsène, très fin, très rusé, donnant cours à sa malice d'enfant précoce, se mit à gueuler, la poitrine secouée. Pouttier comprit. — Qu'est-ce qu'il y a, nom de Dieu ? Est-ce que vous allez vous chamailler longtemps encore tous les deux ? Et comme l'enfant beuglait, se frottant les bras, Pouttier se mit sur son séant. Vrai ! il fallait en finir, il en avait assez de cette vie ! Mais Adèle éleva la voix. C'était

aussi son avis, ce crapaud-là ne voulait pas lui obéir, et jouait dans la rue avec les voyous quand elle le chargeait d'une commission.

Arsène eut une pensée méchante, pour détourner l'orage : — J'ai joué, — et il regardait Adèle en dessous, — j'ai joué, parce que papa m'a dit qu'il ne voulait pas être embêté quand il était avec des amis...

— Ah ! la sale bête ! cria Adèle, le bras levé, et flairant la malice du gamin.

Mais Pouttier se leva.

— Ça va finir, hein ? Eh bien, oui, le gosse a raison, je ne veux pas qu'on me relance chez Bêchamel. Est-ce que tu as l'intention de me faire passer pour un chauffe-la-couche ! Ah ! bien, non, ça n'entre pas dans mes vues ? Et puis, je te défends de le battre, entends-tu ?

Adèle se révolta. Non, elle n'obéirait pas à ce gamin, elle montrerait que, dans la maison, on devait aussi compter avec elle. Puis elle se planta devant Pouttier : — D'abord, toi, je ne te comprends pas ; tu donnes raison à ton fils, parce que...

Il la regarda bien en face : — Parce que je suis soûl, hein ? Dis-le donc !

Du coup, il fut debout. Ah ! ça, on se foutait de lui ! Mais elle lui faisait tête, traînant, accrochée à sa robe, la petite Louise qui se sau-

vait de Pouttier, toute blanche de peur. Arsène ne pleurait plus et regardait Adèle effrontément, avec un mélange de satisfaction extérieure et de crainte louche, avalant le relent de ses pleurs salés.

Cependant Adèle et Pouttier se jetaient au visage des hottées de reproches et d'ordures.

— Ne me pousse pas à bout, criait Pouttier, je vais me fâcher !... Elle ne l'entendait pas ; il pouvait lui flanquer des coups, ça ne serait pas la première fois, mais ce serait peut-être la dernière. Après tout, ils n'étaient pas collés pour la vie !

Elle trouverait d'autres hommes, quand elle voudrait, et des hommes qui ne se soûleraient pas et la rendraient heureuse. C'était peut-être amusant d'élever les enfants des autres ! Elle détacha cette phrase, méchamment, en femme qui l'avait réservée pour la fin comme argument péremptoire.

Pouttier répondit : — Et ta fille? Est-ce toi qui la nourris? Est-ce toi qui nourris Arsène? Ils ne te coûtent pas cher, hein? Tu les soignes? Eh bien, dis-moi donc un peu ce que tu ferais de tes dix doigts si tu ne t'occupais pas des enfants? Est-ce que je t'ai prise pour que tu me regardes travailler avec des airs dégoûtés de bourgeoise fainéante? Ah ! mais non !

Elle regimba : — Je n'ai rien apporté peut-être? dit-elle en lui parlant sous le nez, très hargneuse et sans peur. La moitié de ce qui est ici m'appartient. Eh bien, et l'argent des meubles et de tout ce que j'ai vendu en me mettant avec toi? Je l'ai mangé toute seule, dis?

— Ah! c'est comme ça? cria Pouttier, dégrisé, mais toujours baveux, ah! c'est comme ça? Eh bien, prends tout, mais fous le camp, sale goton!

Elle recula lentement. Il répéta : — Va-t-en!

— Si je veux!

Il l'empoigna brutalement, et la gifla à deux reprises. La petite Louise criait : — Maman! maman! Arsène se rongeait les ongles sournoisement.

Pouttier tenait toujours Adèle; il la regarda dans les yeux, sur le seuil, au moment de la jeter dehors. — Reste ou part, mais tais-toi, dit-il, ou je recommence! Elle ouvrit la bouche, il leva la main, prêt à la claquer. Alors elle se dégagea de son étreinte, mollement, toute remuée, les lèvres pincées, les manches de sa camisole relevées, découvrant ses bras, où des meurtrissures bleuissaient dans la chair froissée.

Lui, alla se recoucher, tranquillement, sou-

lagé. Il aperçut le petit Arsène et lui cria : — Va jouer sur le palier! Le gamin sortit, passant vite et la tête basse sous le regard haineux d'Adèle.

Cependant celle-ci préparait le dîner.

Elle n'emportait de cette scène qu'une haine plus forte pour Arsène, un besoin constant de lui faire sentir le poids de ses rancœurs amassées et de sa tyrannie lâche et bête.

Elle ne pouvait pas le souffrir ce gamin ; elle avait oublié la soulographie de Pouttier, ses emportements, ses gifles, mais elle se rappelait encore le regard de joie malicieuse et sournoise que l'enfant lui avait lancé pendant que son père la battait.

Et elle allait de ci, de là, mâchant sa colère, assourdissant sa haine, renfonçant les mots cruels qui lui venaient à la bouche. Chaque fois qu'elle passait devant Pouttier, assoupi, elle lui fouettait la figure du vent de ses jupes et du frôlement de ses reins. Et elle trouvait un plaisir âpre à satisfaire son envie de battre quelqu'un en jetant les chaises par terre d'un coup de pied, en renversant ce qui lui tombait sous la main, secouée de rages brusques.

Mais Pouttier se fâcha : — Est-ce fini?

Veux-tu me laisser dormir, mauvaise gale ?

Elle ronchonna, prit un seau et sortit en faisant claquer la porte.

Alors, il se recoucha.

L'instant d'après, Adèle rentra, exaspérée, la bouche tordue. Ah! cette fois, il ne le défendrait pas, son Arsène, un gamin précoce qui puait le vice.

Pouttier s'était assis sur le lit, elle continua :

— Je sais bien. Tu ne me croiras pas. Il faudra que des étrangers viennent se plaindre de ce morveux pour que tu le mouches.

Elle appela : — Mame Petit!

La voisine, une femme rougeaude et grasse, entra. Pouttier s'était levé, remontant sa culotte, qui tombait et demandant : — Eh bien! quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

Adèle reprit : — Il y a qu'on vient de trouver encore ton Arsène au grenier avec la petite de madame...

La voisine appuya : C'était la troisième fois! Ce méchant gamin débauchait sa fille. On les avait déjà vus dans la cave, un soir...

Pouttier l'interrompit. Que faisaient-ils dans la cave?

— De vilaines choses; c'te question! dit Adèle, ce crapaud-là en sait plus long que père et mère. D'ailleurs, il n'y a, pour s'en con-

vaincre, qu'à regarder ses yeux. Elle joignit les mains.

— Mais où peut-il apprendre tout cela?

Et obsédée par son idée fixe de femme têtue, elle ajouta: — Ah! si son père lui défendait de jouer dans la rue avec les voyous!

La voisine approuva. Il fallait surveiller les enfants, leur donner une bonne éducation. C'était tout de même embêtant pour elle de ne plus pouvoir sortir sans enfermer sa gamine. On la lui avait gâtée. Maintenant, elle courait après les garçons. Il n'y avait plus d'enfants, parole d'honneur! Voilà à quels désagréments on s'exposait en les laissant abandonnés à eux-mêmes!

Mais Pouttier, sentant l'allusion, eut une révolte. — Est-ce que vous dites cela pour moi, hein? Elle protesta, il poursuivit: D'abord, si vous ne laissiez pas traîner votre fille dans l'escalier, Arsène ne la rencontrerait pas. Je lâche mon coq, enfermez vos poules.

Elle prit un air digne: — Monsieur Pouttier...

Il lui coupa la parole, d'un geste:

— Allons donc! ce n'est pas à dix ans qu'on est vicieux à ce point. A d'autres, ces blagues! » Il s'était approché de Madame Petit, et lui parlait dans la figure: — Vous saurez qu'il n'y a, dans ma famille, que des honnêtes gens!

Elle recula étourdie par les fumées d'alcool qu'il lui soufflait, mais sur le seuil, elle lui tint tête : — Je vous dis qu'ils font des choses pas propres ; je les ai vus ; votre Arsène est un cochon !

Et craignant un retour offensif de Pouttier, elle sortit précipitamment, pendant qu'il lui criait dans le dos : — Vieille guenon ! en refermant la porte.

Il y eut un silence, puis Adèle tira la table au milieu de la chambre et s'assit en disant : — On dîne !

Pouttier cria : — Arsène ! L'enfant rentra, penaud, mais le visage brûlant. Ils se mirent à table, silencieusement, la petite Louise à côté de sa mère, Arsène dans les jambes de son père.

Ils mangeaient sans appétit, les bras mous, avec des coups de fourchette indifférents, mâchant laborieusement, la bouche ennuyée, les dents malades. Et ils avaient des yeux vagues qui ne voyaient pas.

Tout à coup, la fourchette d'Arsène glissa et raya l'assiette avec un bruit aigu de scie. Alors Adèle, les dents agacées comme par une morsure d'acide, grimaça et lança à l'enfant un regard fielleux.

Elle murmurait : Le salop ! oh ! le salop ! il l'a fait exprès !

Le dîner achevé, ils restèrent sans parler, digérant, roulant des mies de pain entre leurs doigts et, de la pointe de leurs couteaux, dessinant sur la vieille toile cirée, grattée, tachée de plaques jaunes, des quadrilatères vagues et des arabesques fantaisistes.

Des mouches voletaient sur les restes, au fond des verres, avec des envolements subits et des indécisions qui planaient.

Il y avait, dans une assiette, une mince traînée de confiture; deux mouches y revenaient sans cesse, effarées, engluant leurs pattes, les ailes battantes. Puis, elles repartaient au plafond, décrivant mille courbes, se posant partout sans rester nulle part, laissant sur les glaces, sur le papier peint des murs, des fientes pareilles à des grains de poivre.

Une lourdeur tiède entrait par la fenêtre et les oppressait... Il y avait, suivant l'expression populaire, de l'orage dans l'air.

Pouttier, très calme, leva les yeux et dit :

— Allons-nous faire un tour aux fortifications ?

Elle répondit : Oui, du bout des lèvres.

Il reprit : — Nous emmenons les enfants ?

— Si tu veux.

Ils se levèrent. Les enfants descendirent, Adèle les suivit, en camisole. Pouttier prit sa

casquette et resta le dernier pour fermer la porte. Ils marchaient côte à côte, sans se donner le bras, lentement, avec des mouvements de tête qui disaient bonsoir, aux fournisseurs prenant le frais à la porte de leurs boutiques et se levant comme mus par un ressort pour servir le client. Et ils s'effaçaient, souriant bêtement. Puis, c'étaient des: « Il fait crânement chaud! des « Ça va toujours comme vous voulez? » qu'on se jetait pour dire quelque chose. De grosses femmes s'effondraient, suant, avec des rires qui laissaient des plis dans leurs joues molles. Des concierges causaient politique, l'air convaincu, les bras croisés avec importance et se parlant sous le nez.

Puis des gamines dansaient sur la chaussée et des chiens au poil sale tiraient la langue, haletants, étendus sur le flanc et bavant sur le pavé.

Pouttier, la pipe aux lèvres, crachait mollement, la moustache poissée de salive chiqueuse.

Il était huit heures. Ils arrivèrent aux fortifications et montèrent sur le talus.

Des ouvriers traînant leurs femmes se promenaient, poussant des mioches. Des employés, leur journée finie, des petits rentiers en veston léger, sans gilet, sans cravate, la chemise bâil-

lant, venaient se délasser, les uns d'un accroupissement de dix heures dans des bureaux empuantés, les autres d'un désœuvrement pesant dans des petits logements sans air où ils s'amollissaient. Cette herbe, maigre, rôtie, pisseuse, leur procurait la sensation dilatante de l'herbe fraîche des sous-bois de la vraie campagne. Ils s'étendaient sur les talus, soufflant à culotte déboutonnée, s'abandonnant, sur le dos, les yeux au ciel. Puis ils se retournaient, allongés, se couchaient sur le ventre, et leurs joues cherchaient des fraîcheurs dans l'herbe foulée. Des femmes en camisole, en cheveux, respiraient longuement et se vautraient sans gêne, avec des écrasements de poitrine et des saillies de ventre sous la robe. Leurs pieds passaient et leur jupon trop court découvrait une blancheur à la naissance de la jambe. Des petits vieux venaient là, lire leur journal.

Des gamins couraient, roulant dans les fossés. Ils avaient des cheveux droits mouillés et des pantalons où s'étalaient des taches vertes. Des parents suivaient, jetant des appels brefs, noyant leurs reproches, quand, après les chutes, les enfants revenaient avec des morsures de chardons aux mains, des bosses au front et des accrocs à la culotte. Une marchande de plaisir toute vieille et toute cassée, traînait sa grande

boîte et rentrait Au fond, quand on se retournait, le grand Montrouge se dressait dans la tombée de nuit, avec ses façades de maisons toutes blanches et ses larges toits rouges, puis, émergeant comme un squelette sans bras, son clocher d'église où luisaient, au milieu; un trou d'horloge. Ce n'était plus Paris et ce n'était pas la campagne.

Mais, vers la porte de Châtillon, ils trouvèrent le talus désert. Ils passèrent devant le cimetière. Au pied du mur très bas, un homme assis mangeait de la charcuterie. Et par-dessus le mur, on voyait le front des monuments très simples et des bras de croix tout noirs où le vent mettait des balancements de couronnes dont le jaune cru éclatait sur le vert foncé des arbres.

L'été, pendant les grandes chaleurs, des miasmes se répandaient, chassant les promeneurs. On eût dit, avec l'église au fond, d'un petit cimetière de campagne, si le coup de corne des tramways passant sur la route de Châtillon n'eût jeté sa note enrhumée dans le silence de cette fin de journée accablante.

Adèle et Pouttier rebroussèrent chemin. En passant devant la porte de Montrouge, ils virent des employés qui rentraient. Et les gens de l'octroi, sans les connaître, les saluaient

d'un bonsoir, car tous les jours, à la même heure ils les voyaient venir, l'air rechigné, essoufflé, maladif !

— Où donc sont les enfants? dit Pouttier.

Et ils les retrouvèrent plantés devant un vieil homme à peau tannée qui, assis au bord du talus et serrant un tambour entre ses jambes pendantes, étudiait des roulements, la figure luisant d'un contentement réel et lançant, aux enfants rangés autour de lui, des regards en dessous, pleins de révélations !

Un cor de chasse, au loin, jetait à l'écho des fossés une sonnerie banale. Puis comme, peu à peu, la nuit tombait, des couples sur le talus, dans l'herbe, se tenaient enlacés avec des appels de lèvres, des torsions de hanches et des abandons pleins de désirs.

Pouttier remarqua surtout deux amoureux couchés et se parlant à l'oreille. L'homme était étendu aux pieds de la femme, la tête sur ses genoux, dans ses jupes, caressant d'une main curieuse sa poitrine et son ventre. Elle, pâmée, s'abandonnait, fouillant l'herbe du bout des doigts, très amoureuse. Seulement, quand des gens passaient avec une lenteur indiscrète et un rire muet, elle prenait un air indifférent et lançait à son amant une phrase banale, à haute voix, pour qu'on l'entendît.

Cependant des clartés mettaient dans l'ombre leur scintillement d'étoiles tombées. Un allumeur de réverbères passa très vite, en sifflant. Et une lumière tremblait sur sa tête, au bout d'un bâton. Parfois il montait de l'herbe une odeur fade d'ordures évaporées.

Alors Adèle prit le bras de Pouttier.

Mais il lâcha un gros rire et, s'arrêtant au bord du fossé, il cria : — Eh bien, ne vous gênez pas, les p'tits agneaux ! faites comme chez vous !

Adèle se pencha et, dans le trou d'ombre, elle vit deux formes, n'en faisant qu'une, et roulant, tordues.

Comme un drapeau, une camisole flottait. Des claquements brefs de baisers s'envolaient. Mais au cri de Pouttier, les formes s'immobilisèrent, toutes droites, et deux têtes piquaient l'ombre, vaguement. Pouttier s'éloigna avec un : « Vous dérangez pas! » gros d'intentions polissonnes. Et il se retourna plusieurs fois, mis en joie par cette blancheur de camisole qui déchirait l'ombre.

— Si nous rentrions? dit Pouttier.

Adèle répondit : — Rentrons. Elle avait peu parlé, mais depuis leur départ de la maison, des paroles qu'elle retenait, lui montaient aux lèvres. Tout à coup, ralentissant

le pas et se faisant très douce, elle dit : — Sais-tu?

Il la regarda, surpris. « — Quoi? »

— Je pense à une chose... mais tu vas encore crier... Elle se serra contre lui, parlant bas : — Eh bien, nous ne devrions plus laisser coucher Arsène avec la petite...

Il s'arrêta : — En v'là une idée!

Mais elle poursuivit : —Non, sérieusement, c'est pas raisonnable; ils ne sont plus assez gamins pour coucher ensemble. Louise a huit ans, ton fils en a dix...

Il l'interrompit : — Vrai! t'es drôle!

Alors elle donna des détails : il ne pouvait pas avoir une idée du vice d'Arsène! La découverte qu'elle avait faite dans la journée, lui avait remis en mémoire bien des choses...

Elle s'anima : —Tu sais, dit-elle, je n'ai pas voulu t'en parler plus tôt, mais je suis fixée depuis longtemps. Elle racontait des histoires. Dans les premiers temps de leur cohabitation, le soir, pendant leurs caresses, elle fermait, par pudeur, la porte du cabinet où dormaient les enfants. Puis elle se levait, en chemise et les pieds nus et allait rouvrir la porte pour que Louise et Arsène n'étouffassent pas. Or, une fois, elle avait trouvé Arsène, blotti derrière la porte, le cou tendu, très rouge! Main-

tenant quand ils se rapprochaient, la nuit, dans l'enfiévrement des sens, par paresse, ils laissaient la porte ouverte, l'habitude leur enlevant toute pudeur.

Elle conclut : — Vois-tu, ce gosse-là ira loin, je t'en réponds !

Mais Pouttier, brusquement, lui lâcha le bras : Est-ce que ça allait recommencer, la scène à propos du petit ? Est-ce qu'ils sortaient pour s'engueuler ? C'étaient des contes de portières, des potins de voisines. Enfin, où voulait-elle qu'il eût appris ces saletés ? Chez les Frères ?

Elle répondit : — Dame ! je ne sais pas !...

— Eh bien, alors ?...

Elle s'accrochait à son idée, n'en démordant pas. Et elle s'entêtait, non pour le plaisir de remuer ces ordures et d'étaler la lubricité de ce vice, mais par désir de persuasion, par besoin de basse vengeance.

Lui, s'était radouci et songeait. Elle lui reprit le bras, parlant toujours.

D'ailleurs, il était bon qu'il y réfléchit.. Mais il fallait prendre un parti : séparer les enfants...

Il se récria : — Comment veux-tu que je fasse... Je ne gagne pas des mille et des cents, moi ! Je mettrai Arsène en apprentissage l'année prochaine... Il faut patienter encore un peu...

Est-ce qu'ils pouvaient déménager? et de l'argent! De l'argent pour payer le loyer de deux chambres, pour acheter un lit...

Merci! il ne pouvait pas s'esquinter le tempérament, il ne le pouvait pas; c'était au-dessus de ses forces! Plus tard, on verrait. Elle insista mollement, sentant bien qu'il leur était impossible d'ajouter, sans s'endetter, une charge à celles qu'ils supportaient déjà malaisément. Ils rentrèrent dans Paris. Alors, Adèle lança les dernières fusées... — Vraiment! ça n'était pas raisonnable, et ils auraient peut-être lieu de se repentir plus tard.

— Que veux-tu? répondit Pouttier, c'est pas possible... Et puis, je te dis que t'es bête, c'est des enfants! Maintenant, si t'as des scrupules, eh bien, nous fermerons la porte de leur cabinet tous les soirs!

Ils étaient arrivés devant leur maison.

De larges gouttes de pluie tombaient, et s'écrasaient en claquant. Pouttier passa devant la concierge: — Ça va tomber, la mère, ça va tomber?

— Pas vrai? m'sieu Jean, répondit la grosse femme, c'est tout de même une fière orage qui se prépare!...

Et ils rentrèrent.



NESTINE



NESTINE

La vieille marchande rêvasse dans sa petite baraque de l'avenue des Champs-Elysées. Devant elle traînent encore les miettes de son déjeuner frugal, la boîte en fer-blanc qui le contenait et le demi-verre de café... Dans sa face en casse-noisette, jaune, sèche et ridée comme une vieille pomme de reinette, ses yeux mettent deux taches brunes pareilles à celles qu'on voit sur ces fruits blets, tombés de l'arbre, et dont les bonnes femmes disent qu'ils ont reçu un coup! Et avec son corps ratatiné, sa mince bouche pincée, ses jambes et ses bras trop courts, elle a l'air d'un pantin,

choisi parmi les plus grands et commis à la garde de ceux qui se balancent à l'ombre de la devanture relevée...

La vieille marchande rêvasse dans sa petite baraque !

Autour d'elle pendent des chariots d'enfants, des seaux en zinc, des pelles, des râteaux, l'éternel omnibus, toujours complet avec ses têtes peintes sur les glaces ; les cerceaux, les raquettes, les ballons...

Au premier plan, sur une nappe bien blanche, sans plis, sont rangés les nougats, les nonnettes, les sucres d'orge en bocaux, les fondants, les caramels sous verre, les pastilles et les pâtes inoffensives.

Au-dessus, s'élève la barricade des pains d'épices, dans lesquels, comme des éclats de pavés, blanchissent les amandes ; et par des ouvertures habilement ménagées, les bâtons de réglisse qu'on aperçoit semblent des fusils en faisceaux... Çà et là, devant la barricade qui répare ses brèches, des galettes, des gâteaux mous étoilés d'anis et d'angélique s'étalent et se dressent comme d'épais matelas où, pareils à des houppes de laine, floconnent de petits nuages de farine.

Au troisième plan, enfin, les goulots des litres de sirop surgissent, poisseux, entre les

carafons de limonade... Au fond, à gauche, devant la petite porte de sortie, étroite et basse, entr'ouverte, des verres sans pieds, le cul en l'air, garnissent une petite table sous laquelle, dans un seau plein d'eau, baignent des carafes énormes de coco!

La vieille marchande rêvasse!...

Tout à coup, elle lève la tête. Une grande jeune femme brune, fanée par une noce de tous les jours, l'air fille, a poussé la petite porte et dit, sans entrer :

— T'as pas un peu de café de reste, m'man?

C'est Nestine. Le père mort, elle a mal tourné. Une honte!... Un homme marié, leur voisin, l'a enlevée un beau matin.

Pendant six mois, les deux amants n'ont pas donné signe de vie... Désespérée, seule, pas riche et déjà mûre, autant pour augmenter une petite rente que lui font les anciens patrons de son mari, que par crainte de l'oisiveté dans un veuvage plus pesant et plus triste depuis la fugue de sa fille, la mère Pierre a succédé à une bonne femme morte de vieillesse dans sa baraque des Champs-Elysées.

Lui parlait-on de Nestine alors, c'étaient des réponses vagues appuyant une indifférence jouée, dénotant une mémoire rétive à dessein. Qui ça, Nestine? Sa fille?

Elle s'était juré de ne plus la revoir, de la laisser faire la planche dans son eau sale et de lui refuser la perche, si jamais, lasse ou dégoûtée, elle appelait à l'aide.

Mais un soir, Nestine est revenue en piteux état, presque haillonneuse, sans gîte, lâchée ! C'est son enfant, après tout !

La mère Pierre a ouvert sa porte, — sinon ses bras !...

Pendant huit jours, les deux femmes ont vécu comme autrefois, côte à côte, partageant la table, le lit;... la fille reprenant des forces, la mère bercée par des souvenirs anciens glissant à une lâcheté faite d'indulgence et de pardon.

Le neuvième jour, Nestine s'en est allée, reprise par un désir de noce bête, de balades, l'appétit nostalgique du clinquant, de la vie à bâtons rompus, qui est la vie de bâtons de chaise, dans le langage des concierges.

Maintenant la mère Pierre « a pris le pli, » comme dit sa fille. Celle-ci vient quelquefois passer deux heures dans la baraque. Après une semaine d'absence, elle entre, sans un bonjour, pour se recoiffer ou pour siroter sa demi-tasse...

La mère Pierre, habituée au manége, s'abandonne, heureuse au fond de ces hasards qui rompent un peu la monotonie de sa vie et lui

rappellent sa maternité. Elle s'efface alors, se fait petite dans son coin, rêve une boutique plus grande où Nestine, qui lui fouette la face du vent de ses jupes, pourra trôner sans se retrousser, servir les clients debout sans que les plumes de son chapeau époussettent le plafond de la boîte.

Nestine adore jouer à la marchande, une marchande en robe de soie fanée, limée à la place où les seins pointent. Les fanfreluches, la verroterie dont elle enveloppe ses dessous louches de fille mal entretenue, que les passants habillent et déshabillent, font songer à ces murs blanchis à la chaux qu'on décore de festons et de draperies pour honorer les visiteurs attendus.

Enfin, son café bu, elle est sous les armes, prête à partir, le buste offert, les reins souples, l'ombrelle haute !

Mais des gamins, leur sou dans la main, demandent des verres de coco. Alors la fille pose son ombrelle, retrousse ses manches et, les doigts délicatement écartés, plonge dans le seau d'eau les verres qu'elle rince consciencieusement. Elle ramène, avec de jolis gestes, sa robe entre ses genoux, se penche, fait craquer les baleines de son corset, souriante. Les gamins partis, les dernières égouttures

des verres soigneusement essuyées, Nestine donne de légères tapes à sa jupe, dont la soie crie; elle adresse à sa mère un salut de la tête et s'éloigne lentement, paradant avec des torsions de hanches et des œillades provocantes.

Et pendant qu'elle remonte l'avenue des Champs-Elysées, la mère Pierre la suit des yeux, le chef branlant. Quand elle a disparu, la pauvre vieille a pour toutes ces choses que sa fille vient de toucher, un regard mouillé où elle met ses amours et ses faiblesses. C'est la boîte aux caramels encore ouverte, dans laquelle Nestine a fouillé; c'est le seau où ses doigts poisseux ont trempé, et, concentrée dans cette contemplation béate, la mère Pierre s'oublierait ainsi pendant des heures, n'était un groupe de mioches qui font sonner les grelots d'un pantin de l'étalage.

Et quand, à la nuit, la vieille aperçoit de l'autre côté de l'avenue, — une délicatesse, un reste de pudeur, dont elle sait gré à sa fille, — celle-ci au bras d'un monsieur bien mis et correct, une flamme éclaire un moment ses yeux, ses rides, sa binette jaune...

Elle se soulève, repousse son pliant et marmotte : Elle a du goût... Pas elle qui s'encanaillerait... Elle a toujours eu beaucoup de goût, la gueuse!...

Et l'on sent, dans sa voix, à la fois tant de tristesse résignée et de fierté contenue, qu'on ne sait pas et qu'elle ne sait peut-être pas elle-même, s'il y a dans son cœur plus de désolation de voir tomber sa fille si bas, que d'orgueil de la voir tomber si bien!





TABLE





ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 30 août 1882.

PAR A. LEFÈVRE, A BRUXELLES



POUR

Henry KISTEMAECKERS, Editeur

à Bruxelles.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 10 03 12 011 5